

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

ROMAN

TRANSFUGE D'OUTRE-CIEL (I) *par Robert Heinlein* 3

NOUVELLES

LA FILLE DE L'EAU *par Julia Verlanger* 72
LA MUSIQUE SUR LA COLLINE *par Saki* 75
REVOIR SON OMBRE *par Howard Rigsby* 81
L'HOMME QUI ÉCOUTAIT LES MURS *par Jean Duzal* 84
LA SALLE D'ATTENTE *par R. V. Cassil* 89
LA VENGEANCE *par Catherine Grégoire* 98
LA SOIE ET LA CHANSON *par Charles-L. Fontenay* 100

ARTICLES ET CHRONIQUES

MAURICE LEBLANC ET LA SCIENCE FICTION
par Jacques Van Herp
LE MERVEILLEUX SCIENTIFIQUE CHEZ EDMONT ABOUT
par J.-J. Bridenne
ICI, ON DÉSINTÈGRE !
par J. Bergier I. B. Maslowski et G. Klein
L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS *par F. Hoda*

Présentations de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Photo-montage de couverture de Philippe Curval illustrant la nouvelle " *La fille de l'eau* ".

5e Année. — N° 47 Octobre 1957

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France, 120 *frs; Belgique,* 20 *frs; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Outre-mer,* 650 *frs.* (*Recommandé,* 920 *frs.*)
1 an: — — 1.250 *frs.* (*Recommandé,* 1.790 *frs.*)

Transfuge d'outre-ciel

(*Star Lummox*)

par ROBERT HEINLEIN

PREMIÈRE PARTIE

C'est avec un vif plaisir que nous présentons le début de ce roman du meilleur auteur américain de science-fiction pure. Robert Heinlein, ingénieur de constructions navales, ancien agent électoral, ancien scaphandrier, ancien chercheur d'or, est bien connu du public français, qui a lu de lui « La planète rouge » *et* « 6e colonne » (*Hachette*), « Marionnettes humaines » *et* « L'enfant de la science » (*Gallimard*). *Le présent roman nous place en plein cœur de l'ère interstellaire, où des races non humaines servent d'interprètes et d'intermédiaires entre les humains et les Grands Galactiques, où l'Homme se trouve confronté à des races tellement puissantes « qu'il y a dans leur région du ciel des novae qui ne sont pas un accident de la nature ».*

Ce sont deux jeunes gens qui décideront de tout l'avenir de la civilisation interstellaire, ceci au gré d'une intrigue où se mélangent de façon savoureuse l'humour et la satire, et où vous ferez connaissance du plus délicieux des « monstres d'un autre monde »...



I

Lummox s'ennuyait et il avait faim. Ce dernier état n'était que normal, les créatures du genre de Lummox étant toujours disponibles pour une petite collation, même à la suite d'un repas copieux. S'ennuyer était chose moins courante, et dérivait directement du fait que son meilleur copain et complice, John Thomas Stuart, ne s'était pas montré de la journée, ayant préféré s'éclipser Dieu sait où en compagnie de sa petite amie Betty.

Bien sûr, un simple après-midi était vite passé, et Lummox, durant ces quelques heures, pouvait prendre en patience sa solitude sans trop en souffrir. Mais les symptômes et leur signification lui étaient bien connus : John Thomas avait atteint l'âge où il passerait de plus en plus de temps avec Betty — ou toute autre personne du même sexe — et de moins en moins de temps avec lui, Lummox ; puis viendrait une longue période pendant laquelle il n'aurait presque plus aucune minute à lui consacrer ; enfin, au bout de ce temps, surviendrait un nouveau petit

John Thomas qui, peu à peu, grandirait suffisamment pour devenir un compagnon de jeu appréciable.

Cycle aussi nécessaire qu'inévitable, l'expérience le lui avait appris. Cependant, cette immédiate perspective n'en n'était pas moins mortellement ennuyeuse.

Il se traîna distraitement de-ci de-là, dans l'arrière cour de la maison des Stuart, à la recherche de la moindre chose, sauterelle, rouge-gorge, n'importe quoi, enfin, qui valût d'être contemplé. Une fourmilière arrêta un moment son attention, ce qui tua bien une demi-heure. Puis, à bout d'observations sur la vie des fourmis, il regagna ses propres pénates. Tout juste assez grand pour lui permettre d'y pénétrer à reculons, son domicile se trouvait être le premier d'une rangée de constructions dont la taille allait décroissant, pour finir, à l'autre extrémité, par une sorte de niche à peu près suffisante pour abriter un chien de poche.

Six balles de foin étaient empilées à l'extérieur de son refuge. Lummox en arracha une petite touffe et mâchonna languissamment. Rien ne l'empêchait d'avaler la balle entière, sinon la certitude que John Thomas lui ferait d'amers reproches, et irait peut-être même jusqu'à refuser, pendant une semaine ou plus, de le gratter avec le rateau du jardin. Le règlement domestique interdisait à Lummox toute nourriture autre que les pousses d'herbe, en dehors de ce qui se trouvait dans sa mangeoire. Il obéissait ordinairement, haïssant les discussions, et étant facilement humilié par les reproches.

En outre, il n'avait pas tellement envie de foin. Il en avait déjà eu pour son dîner, la veille au soir, en aurait encore ce soir, et encore demain soir. Non, il lui fallait quelque chose de plus substantiel et qui ait un peu plus de saveur.

A petits pas, il se dirigea vers la clôture qui séparait les quelques mètres carrés constituant l'arrière cour, du jardin proprement dit, passa la tête par-dessus la palissade, et contempla avidemment les roses de Mrs. Stuart. Cette séparation, toute symbolique, démarquait la limite qu'il lui était interdit de franchir. Quelques années auparavant, Lummox avait un jour passé la ligne pour déguster un petit morceau de rosier — oh ! juste un minuscule échantillon, un simple amuse-gueule — mais Mrs. Stuart en avait fait une telle histoire que, même à présent, il n'aimait pas du tout y songer.

Il lui revint en mémoire l'existence de quelques plants de rosiers n'appartenant pas à Mrs. Stuart — donc, en déduisait-il, à personne. Ces rosiers se trouvaient dans le jardin des Donahue, qui habitaient la porte à côté. Un chemin existait, menant à ces rosiers « sans propriétaires ». Lummox y avait déjà pensé.

Le domaine des Stuart était ceint d'un mur de béton haut d'environ trois mètres. Lummox n'avait jamais, jusqu'alors, tenté de le passer, bien qu'en ayant çà et là grignoté le faîte. Or, dans le fond, existait une brèche, par où le tuyau d'écoulement des eaux desservant le secteur traversait le mur mitoyen, brèche obturée par un assemblage de pièces

de bois renforcé de lourdes ferrures. Ces pieux, plantés à la verticale, étaient bétonnés à même le tuyau d'écoulement, et l'entrepreneur chargé du travail avait assuré à Mrs. Stuart que ni Lummox ni même un troupeau d'éléphants, ne pourraient passer.

L'entrepreneur se faisait des illusions, et Lummox ne l'ignorait pas. Mais son avis n'ayant pas été requis, il n'en donna point. John Thomas s'abstint également d'exprimer aucune opinion, mais la vérité parut l'effleurer, et il intima à Lummox, avec la dernière énergie, l'ordre de ne pas toucher à la grille.

Mais, après tout, Lummox ne se sentait pas responsable de dégâts causés par des forces naturelles. Or, depuis au moins trois mois, il avait remarqué que les pluies de printemps rongeant le tuyau d'écoulement avaient contribué à desceller deux des pieux de bois qui affleuraient maintenant le tuyau asséché. Il y pensait depuis plusieurs semaines, et avait découvert qu'une simple poussée sur le bas suffirait à coucher les pieux tout à fait, et qu'une poussée un peu plus forte ouvrirait un passage assez grand — sans pour cela faire tomber la grille entière.

Lummox se baissa pour vérification : les toutes dernières pluies n'avaient pas arrangé les choses : l'un des pieux se balançait à plusieurs centimètres au-dessus du sable. L'autre touchait à peine le sol. Avec le sourire idiot de certaines marionnettes comiques, prudemment, délicatement, Lummox glissa la tête dans l'intervalle des deux pieux, et poussa doucement.

Il y eut un bruit de bois brisé, et la résistance se relâcha soudain. La surprise lui fit retirer la tête pour regarder. La partie supérieure d'un des pieux ne tenait plus au renfort métallique, mais pivotait à présent horizontalement sur l'axe de rupture.

Lummox gloussa in petto. Bien dommage, en vérité, mais qu'y faire? Nul doute que John Thomas en serait contrarié — mais en attendant, un passage s'ouvrait à travers la grille. Il baissa à nouveau la tête, tel un rugbyman en mêlée, et donna, au ralenti, la poussée finale. Il s'ensuivit une série de bruits divers, ceux du bois qui cédait en gémissant, ceux, plus aigus, des boulons arrachés ; mais Lummox n'en voulut rien entendre : il se trouvait à présent du bon côté, avec le titre d' « être libre ».

Il s'arrêta, se cabra telle une chenille, soulevant les pattes un et trois, puis deux et quatre, et regarda à l'entour. Prendre l'air était chose excellente, décidément, il s'étonnait de ne l'avoir fait plus tôt. Il y avait bien longtemps que John Thomas ne l'avait emmené en sortie, fût-ce pour une brève promenade ; en outre, ces rosiers sans possesseur étaient toujours là...

Il longea l'autre paroi du mur de fond du jardin des Stuart, et, après en avoir contourné l'extrémité, envahit le domaine Donahue.

*
* *

John Thomas Stuart, onzième du nom, rentra peu avant le dîner, après avoir reconduit chez elle Betty Sorenson. Il remarqua bien, en atterrissant, que son compagnon favori n'était pas en vue, mais supposa que ce dernier avait regagné son local.

Ses pensées n'étaient d'ailleurs pas tournées vers Lummox mais vers cette évidence séculaire que le comportement féminin ne relève en rien de la logique, du moins telle que l'entend le sexe fort.

Il projetait d'entrer à l'Ecole Technique de Westville. Betty voulait qu'ils s'inscrivent ensemble à l'Université de l'Etat.

Il avait fait remarquer qu'il ne lui serait pas possible, à cette Université, de suivre les cours dont il avait besoin ; Betty avait soutenu la position contraire, recherchant des références pour appuyer son point de vue. John l'avait réfuté, affirmant que l'important n'était pas la matière enseignée, mais le professeur. Puis la discussion s'était éparpillée sans suite, lorsque Betty avait refusé d'admettre qu'il faisait autorité en la matière.

Il avait distraitement détaché les courroies de fixation de son hélidorsal et rangeait l'appareil dans le passage central, lorsque sa mère surgit devant lui :

— « John Thomas ! Veux-tu me dire d'où tu viens ! »

Quel faux pas pouvait-il bien avoir commis? Ce « John Thomas » dont on le gratifiait était de mauvais augure, John, ou Johnnie, voire « Johnnie Boy », étaient des appellations normales. Mais « John Thomas » était habituellement synonyme d'accusation, jugement et condamnation par contumace.

— « Heu ! Mais je l'ai dit à déjeuner, maman. En balade avec Betty. Nous avons volé jusqu'à... »

— « Il s'agit bien de çà ! Sais-tu ce qu'il a fait, *ce monstre ?* »

« Nous y voilà, » songea-t-il. « Lummox. Espérons que ce n'est pas le jardin maternel. Peut-être Lum s'est-il contenté de renverser, une fois de plus, son propre logement. Non, dans ce cas, maman serait en train de le remettre d'aplomb. Peut-être ferait-on mieux de lui en bâtir un neuf, plus spacieux... »

— « Que se passe-t-il? » demanda-t-il avec précaution.

— « Que se passe-t-il? Que ne se passe-t-il pas ! John Thomas, cette fois, j'exige que tu t'en débarrasses ! La mesure est comble ! »

— « Ne dramatise pas, maman, » dit-il vivement, « il n'est pas possible de nous défaire de Lum. Tu as promis à père... »

Elle ne répondit pas directement.

— « Avec la police appelant toutes les dix minutes, et cette bête énorme et redoutable qui se déchaîne dans la rég... »

— « Hein? Une minute, maman, tu permets. Lum n'est pas dangereux ; il est doux comme un chaton. Que s'est-il passé ? »

— « Tout, et bien pis ! »

Il arracha peu à peu certains détails.

Lummox était sorti prendre l'air, la chose du moins était claire. John Thomas espéra, sans grande conviction, qu'il n'avait trouvé ni

ferraille ni acier au cours de sa promenade ; ces métaux avaient un tel effet explosif sur son métabolisme ! Il songea à l'époque où Lummox avait dévoré cette Buick d'occasion...

La voix de sa mère interrompit le cours de ses pensées.

— « ... quant à Mrs. Donahue, elle est tout simplement folle de rage. Et on le serait à moins !... Ses roses sélectionnées... »

Oh ! Oh ! l'affaire était grave. John essaya de se remémorer le montant exact de ses économies. Il lui faudrait aussi présenter des excuses et songer aux moyens d'amadouer la vieille horreur. En même temps, les oreilles de Lummox feraient connaissance avec la cognée : on lui avait fait le topo, pour les roses, il était sans excuses.

— « Ecoute, maman, je suis terriblement désolé. Je sors immédiatement mettre un peu de plomb dans cette épaisse cervelle. Une fois que j'aurai mené avec lui les choses à fond, il n'osera plus éternuer sans ma permission ! »

John Thomas se mit en route.

— « Où vas-tu ? » demanda sa mère.

— « Eh ! Je sors dire deux mots à Lum, bien sûr. Quand je lui aurai mis les points sur les i... »

— « Ne sois pas stupide. Il n'est plus là. »

— « Hein ! Où donc est-il passé ? »

John Thomas reformula rapidement une prière intérieure pour que Lum n'ait pas trouvé trop de ferraille à se mettre sous la dent. Le cas Buick n'était pas vraiment la faute de Lummox, et de toute façon, elle appartenait alors à John Thomas, mais...

— « Dieu seul sait où il est ! Selon l'inspecteur chef Dreiser... »

— « La police est à ses trousses ? »

— « Tu l'as dit, jeune homme. La Patrouille de Sécurité au grand complet l'a pris en chasse. L'inspecteur chef Dreiser voulait que je descende en ville pour le ramener, mais j'ai répondu que ta présence serait indispensable pour maîtriser la bête. »

— « Mais voyons, maman, Lummox t'aurait obéi. C'est son habitude. Pourquoi diable Mr. Dreiser l'a-t-il emmené en ville ? Le pauvre petit est craintif : il n'aimerait pas... »

— « Pauvre petit, en vérité ! On ne l'a pas emmené en ville. »

— « Mais tu viens de me le dire. »

— « Je n'ai rien dit de semblable. Si tu restais tranquille, je pourrais peut-être te mettre au courant. »

Il ressortait du récit, que Mrs. Donahue avait surpris Lummox alors qu'il en était seulement à son quatrième ou cinquième rosier. Avec beaucoup de courage, et peu de bon sens, elle s'était précipitée sur lui armée d'un balai. Lummox avait été affolé. Son sens des convenances était aussi poussé que celui de n'importe quel chat domestique : les gens ne se mangent pas, et, en fait, ils se conduisent presque invariablement de façon très amicale.

Sa sensibilité se trouva donc froissée. L'air boudeur, il s'était traîné lourdement hors du jardin.

C'est à environ trois kilomètres de là, et trente minutes plus tard, que se situait le second rapport d'activités de Lummox. Les Stuart habitaient un faubourg de Westville, qu'une étendue de pleine campagne séparait du centre urbain. Mr. Ito possédait dans cet espace, une petite ferme, où il produisait à une petite échelle des légumes pour la table des gourmets. Il n'avait apparemment pas identifié ce qu'il avait découvert en train d'arracher et d'engloutir ses plants de choux. La résidence prolongée de Lummox dans le voisinage n'était certainement un secret pour personne, mais Mr. Ito ne portait nul intérêt aux affaires d'autrui, et n'avait jamais aperçu Lummox auparavant.

Sans un instant d'hésitation de plus que Mrs. Donahue, il se précipita dans sa maison, en ressortit avec un fusil que lui avait légué son grand-père (fusil relique de la Quatrième guerre mondiale, de la catégorie familièrement baptisée « tueur de tanks »), assura la position de l'arme sur un banc de plantes en pot, et visa Lummox à l'endroit même qui lui aurait permis de s'asseoir, s'il avait été bâti pour la station assise. Le bruit épouvanta Mr. Ito, qui n'avait jamais entendu l'arme fonctionner, et la lueur du coup l'aveugla momentanément. Quand ses yeux clignotants recouvrèrent leur vision normale, la cible avait disparu.

Il fut facile de déterminer la direction qu'elle avait prise : cette seconde rencontre n'avait pas été pour Lummox un aussi grand sujet d'humiliation que sa friction avec Mrs. Donahue mais elle lui inspira une frayeur lui enlevant presque tout contrôle. Occupé avec ses fraîches et vertes salades, il faisait face à une rangée de trois serres, toujours appartenant à Mr. Ito, lorsque le chatouillement du projectile et la détonation à ses oreilles le firent démarrer à grande vitesse, droit devant lui.

Son jeu de pattes habituel se développait selon l'ordre 1, 4, 5, 8, 2, 3, 6, 7, et ainsi de suite, ce qui était parfait pour des vitesses se situant entre le rampement au ralenti et le trot du cheval. Mais à cette seconde précise, il détala au triple galop, alternant le déplacement des pattes 1 et 2, 5 et 6, avec celui des pattes 3 et 4, 7 et 8.

Lummox avait traversé ces trois serres, avant même que d'avoir remarqué leur présence, laissant derrière lui une percée suffisante pour livrer passage à un camion de tonnage moyen.

Droit devant lui, à quatre kilomètres de distance, s'étendait Westville.



John Thomas Stuart écoutait le récit embrouillé de sa mère avec une appréhension grandissante. Lorsqu'il fut question des serres de Mr. Ito, il cessa d'évaluer mentalement le montant de ses économies pour commencer à chercher, parmi ses biens personnels, ceux qu'il pourrait bien convertir en espèces. Son matériel d'hélidorsal était presque neuf, mais ne suffirait jamais à payer le dixième des dégâts. Il se demanda s'il ne pourrait pas tenter de négocier un genre de prêt avec la banque? Une chose était sûre : il ne fallait pas compter sur sa mère, dans sa disposition d'esprit actuelle.

On manquait d'informations détaillées et suivies quant à la fin de l'équipée : il semblait que dans sa course, Lummox eût battu la campagne jusqu'à la grand-route menant à la ville.

Un vieux routier transcontinental, tout en sirotant son café, s'était plaint à un agent de la circulation d'avoir rencontré un robot à pédalier multiple ne portant aucune plaque d'immatriculation, et que l'insolente machine n'avait respecté à aucun moment le code de la route. Mais le routier s'était emparé de l'histoire comme prétexte à placer une violente diatribe sur les dangers du pilotage automatique, et à souligner le caractère irremplaçable du conducteur humain à son volant, les yeux grands ouverts, prêt à toute éventualité. Le motard de service n'avait pas vu Lummox, étant occupé à déjeuner lors du passage de ce dernier ; il ne fut donc pas impressionné outre mesure par le récit du routier, manifestement de parti pris. Néanmoins, il signala le fait au Centre de Contrôle de la Circulation, à Westville, qui n'y prêta pas plus d'attention, étant pleinement absorbé, au même moment, par l'aspect « terroriste » d'une affaire en cours.

John Thomas interrompit sa mère.

— « Quelqu'un a-t-il été blessé? »

— « Blessé? Je ne sais pas. Il y a des chances! John Thomas, il faut que tu nous débarrasses le plus vite possible de cette bête! »

Il feignit de n'avoir pas entendu cette dernière déclaration. Le moment n'était d'ailleurs pas choisi pour la discuter.

— « Qu'est-il arrivé d'autre? »

Mrs. Stuart ne savait pas exactement.

Au sortir d'un passage aérien, Lummox avait débouché soudain en plein centre de la ville. Là, il s'était avancé avec lenteur et précaution, déconcerté par la circulation intense et la densité de la foule, pour s'arrêter finalement sur un trottoir roulant. Le trottoir s'immobilisa, n'ayant pas été construit pour supporter une charge concentrée de six tonnes. Des plombs sautèrent, des court-circuits se produisirent. La circulation pédestre, en pleine confusion, s'était trouvée interrompue à l'heure la plus active de la journée, sur une longueur de vingt pâtés d'immeubles du quartier commerçant. Des femmes avaient hurlé, enfants et chiens ajoutant à l'excitation générale. Les agents avaient tenté de rétablir un peu l'ordre, tant et si bien que le pauvre Lummox commit une erreur des plus compréhensibles : l'intérieur des Grandes Galeries Centrales dont il ne pouvait deviner la façade de verre spécial, lui sembla l'unique refuge. Le duraglass en était supposé incassable mais l'architecte n'avait pu prévoir que Lummox le prendrait pour du vide. Ce dernier le traversa donc, pour tenter de se réfugier, sans grand succès, dans une chambre à coucher modèle.

La question qu'avait John Thomas sur les lèvres demeura en suspens : un bruit mou, sur le toit, signalait quelques atterrissage

Il se tourna vers sa mère.

— « Tu attendais quelqu'un, M'man? »

— « C'est probablement la police. Ils avaient dit qu'ils... »

— « La police ! Seigneur ! »

— « Ne te sauve pas ! Tu dois les voir ! »

— « Je ne me sauvais nulle part, » répondit John d'un air misérable, tout en appuyant sur un bouton pour dégager l'ouverture du toit.

Un instant plus tard, l'ascenseur poussif stoppa en grinçant, et s'ouvrit : un sergent et un patrouilleur volant en sortirent.

— « Mrs. Stuart? » s'enquit cérémonieusement le sergent. « A votre disposition, madame. Nous... »

Il vit alors John Thomas qui essayait de passer inaperçu.

— « Etes-vous John Thomas Stuart? »

— « Oui, monsieur. »

— « Dans ce cas, suivez-nous. Vous voudrez bien nous excuser, madame. A moins que vous ne désiriez nous accompagner? »

— « Moi? Oh ! non, je ne ferais que vous embarrasser. »

Le sergent opina du bonnet d'un air soulagé.

— « A votre convenance. Suivez-nous, jeune homme. Chaque minute compte. »

Il attrapa John par le bras. Ce dernier tenta de se dégager.

— « Eh ! Que signifie tout cela ! Etes-vous porteur d'un mandat d'arrêt, ou quelque chose d'approchant? »

L'officier de police s'immobilisa, eut l'air de compter jusqu'à 10, puis déclara en pesant ses mots :

— « Jeune homme, je n'ai pas de mandat d'arrêt. Mais si vous êtes le John Thomas Stuart que je cherche — et je pense que c'est le cas — alors, à moins que vous ne désiriez qu'un événement fatal survienne à cet échappé du ciel ou de l'enfer que vous hébergez, vous auriez intérêt à fermer le bec et à nous suivre sans plus d'histoires. »

John Thomas Stuart obéit silencieusement.

***

Durant les trois minutes de vol qu'il fallut à l'héli de patrouille pour atteindre la ville, John Thomas essaya de découvrir le pire.

— « Heu, monsieur l'officier de Patrouille? Il n'y a personne de blessé, n'est-ce pas? »

— « Je m'appelle Mendoza, » dit le sergent. « J'espère que non. Je n'en sais rien. »

La voix sèche laissa John pensif.

— « Bien. Lummox est-il toujours aux Grandes Galeries Centrales? »

— « C'est son petit nom, « Lummox »? Bien petit, pour une si grosse bête ! Non, nous l'avons délogé de là. Il doit se trouver maintenant sous le viaduc de l'Arroyo Ouest — du moins j'ose l'espérer. »

Ce dernier mot sonna d'une manière inquiétante.

— « Que voulez-vous dire par *j'ose l'espérer ?* »

— « Eh bien, nous avons commencé par débloquer Main Street et Hamilton Street ; ensuite il a fallu les pompes à incendie pour le voir déguerpir du magasin. Rien d'autre n'a pu lui faire vider les lieux. Les

balles de plomb massif se contentent de lui ricocher dessus. Dites-moi, de quoi est faite la peau de cette bestiole? D'acier trempé? »

— « Heu, pas exactement. »

La spirituelle hypothèse du sergent Mendoza était plus proche de la vérité que John Thomas n'eût pu le souçonner. Mais ce qui l'inquiétait le plus pour l'instant était de savoir si Lummox avait eu l'occasion d'avaler ou non de la ferraille. Après la mésaventure de la Buick digérée, la croissance de Lummox avait pris des proportions énormes. En deux semaines, il était passé de la taille d'un hippopotame à ses invraisemblables dimensions actuelles ; croissance supérieure à celle qu'il avait effectuée durant toutes les générations précédentes de Stuart. Cela l'avait rendu extrêmement maigre ; il ressemblait à une bâche goudronnée tendue sur un échaffaudage, avec son squelette parfaitement inhumain pointant sous sa peau. Il n'avait pas fallu moins de trois ans d'un régime riche en calories pour lui rendre un aspect convenablement potelé. Depuis lors, John Thomas avait fait son possible pour le tenir à l'écart de toute substance métallique, du fer notamment.

— « Hmm. Bref, en tout cas, les pompes à incendie ont réussi à le faire détaler ; ce faisant, sur son passage, il s'est contenté d'étourdir deux personnes. Après quoi, nous avons utilisé les pompes en plus grand nombre afin de l'aiguiller sur Hamilton Street, en direction de la campagne, où il ne pouvait causer trop de dégâts, en attendant qu'on vous trouve. Nous étions parvenus à le chasser jusqu'à Hillcrest, et pensions lui faire prendre le chemin de votre maison, lorsqu'il s'est enfui hors de notre portée pour courir vers le viaduc de chemin de fer, franchir le parapet, et... mais, nous y voici, vous n'avez qu'à regarder. »

Une demi douzaine d'hélis de la police surveillaient l'extrémité du viaduc. Non loin de là tournoyaient quelques hélis privés, ainsi qu'un ou deux hélibus. Les hélis de la Surveillance Aérienne les maintenaient à distance respectueuse. Plusieurs centaines d'hélidorsaux voletaient de-ci de-là, tels de gigantesques chauves-souris, se glissant parmi les autres véhicules, et rendant encore plus malaisée la tâche des représentants de l'ordre.

Au sol, la police régulière, renforcée d'Officiers des Services de Sécurité Exceptionnelle, porteurs de brassards, tentait de repousser la foule et de dégager le trafic.

Ils se frayèrent un chemin parmi les véhicules en vol, tandis que le sergent parlait dans un micro fixé sur sa poitrine. L'héli rouge vif du Commandement, où se trouvait l'inspecteur en chef Dreiser se détacha de l'essaim bourdonnant au-dessus de l'extrémité du viaduc et s'approcha d'eux. Les deux appareils s'immobilisèrent à quelques mètres l'un de l'autre, à une trentaine de mètres environ au-dessus du viaduc. John Thomas pouvait voir la brèche causée au parapet par le passage de Lummox, mais non Lummox lui-même, caché par l'édifice. La porte de l'héli de commandement s'ouvrit, et l'inspecteur en chef Dreiser se pencha à l'extérieur.

Il semblait harassé, et son crâne chauve était couvert de sueur.

— « Dites au jeune Stuart de se montrer. »

John Thomas descendit une glace et allongea le cou.

— « Me voici, monsieur. »

— « Avez-vous quelque autorité sur ce monstre, gamin? »

— « Certainement, monsieur. »

— « J'espère que vous dites vrai. Mendoza ! Faites-lui mettre pied à terre. Laissons-le essayer. »

— « Bien, chef. »

Mendoza parla au pilote, qui dépassa l'extrémité du viaduc, et amorça la descente. Lummox était visible, à présent. Il s'était réfugié sous le pont, se faisant tout petit, du moins se l'imaginait-il. John se pencha :

— « Lum ! Mon petit Lummie ! Viens vers papa ! »

La créature se dressa, et avec elle, le bout du viaduc.

Environ quatre mètres de son buste emergèrent de dessous l'édifice, et Lummox regarda de tous côtés d'un air effaré.

— « Ici, Lum. En haut ! »

Lummox aperçut son ami et sa tête se plissa dans un sourire idiot.

Le sergent Mendoza glapit :

— « Descendez, Slats ! Qu'on en finisse ! »

Le pilote s'approcha encore du sol, puis dit d'un ton inquiet :

— « Cela doit suffire comme ça, sergent. La bestiole peut se mettre debout, je l'ai vue le faire. »

— « Bon, bon. »

Mendoza ouvrit la porte et déroula une échelle de corde utilisée à l'ordinaire pour les sauvetages.

— « Pouvez-vous descendre avec çà, petit? »

— « Sûr ! »

Avec son aide, John Thomas passa la porte, agrippa l'échelle, et se mit à descendre. Arrivé au bout il se balançait encore à deux mètres au-dessus de Lummox.

Il appela :

— « Redresse-toi encore, mon bébé, et aide-moi. »

Lummox souleva une autre paire de pattes du sol et, avec précaution, plaça son large crâne sous John Thomas, qui y posa ses pieds, un peu chancelant, cherchant un point d'appui. Lummox l'abaissa doucement jusqu'au niveau du sol.

John Thomas sauta à terre, et se mit à l'inspecter. Bon, apparemment la chute de Lummox ne l'avait pas endommagé. C'était déjà çà. Une fois à la maison, il vérifierait de plus près. Pendant ce temps, Lummox se frottait aux jambes de son jeune maître, émettant un bruit très proche du ronronnement.

John dit sévèrement :

— « Méchant, vilain Lummie ! Tu n'es bon qu'à faire du gâchis, rien de plus ! »

Lummox prit un air gêné. Il baissa la tête jusqu'au sol leva les yeux vers son ami, et ouvrit une large bouche :

— « Je ne voulais pas mal faire, » protesta-t-il de sa voix flûtée de fillette.

— « Tu ne voulais pas ! Oh ! non, bien sûr, tu ne veux *jamais* mal faire ! Je m'en vais te fourrer tes pattes de devant dans la gueule jusqu'à ce que tu en étouffes ! Je m'en vais te battre comme plâtre jusqu'à ce que tu ne sois plus qu'un tapis ! Pour commencer, privé de dîner. Ah ! vraiment, tu ne voulais pas mal faire ! »

L'héli rouge vif s'approcha.

— « Tout va bien ? » demanda l'inspecteur en chef.

— « Bien sûr ! »

— « Parfait. Voilà le plan : je fais enlever cette barrière, devant nous. Ramenez-le à Hillcrest, jusqu'au bout du couloir ménagé. Une escorte vous attendra là pour vous accompagner à domicile. Compris ? »

— « Très bien. »

John Thomas s'aperçut que, des deux côtés, la route de l'Arroyo avait été bloquée à l'aide de véritables barricades, formées de tracteurs à l'avant renforcé d'épaisses plaques de blindage, afin d'assurer, le cas échéant, le barrage momentané d'une rue latérale ou d'une place.

Ce matériel faisait partie de l'équipement de sécurité standard légalement en usage dans toute cité depuis les célèbres émeutes de 91, mais John Thomas ne se rappelait pas avoir jamais vu Westville en faire emploi.

C'est alors qu'il commença à comprendre que le jour où Lummox était sorti en ville ne serait pas oublié de sitôt.

***

Néanmoins, il était content que Lummox eût été intimidé au point de ne pas oser manger les plaques de blindage. Il se mit même à espérer que l'après-midi entier de son petit protégé avait été trop chargé pour lui laisser le temps de manger le moindre métal ferreux. Il se tourna vers lui :

— « Ça va, sors ta vilaine carcasse de ce trou. On rentre à la maison. »

Lummox s'exécuta avec empressement. Le frottement du corps fit à nouveau trembler le viaduc.

— « Fais-moi une place, maintenant. »

Le milieu du corps de Lummox s'affaissa d'environ un demi-mètre. Il se concentra fortement, et la surface de sa peau, à cet endroit infléchi, adopta les contours d'un fauteuil.

— « Ne bouge plus, » ordonna John Thomas. « Je ne tiens pas à avoir les doigts en marmelade. »

Lummox obéit, frissonnant légèrement, et le jeune garçon grimpa, empoignant à pleines mains, pour s'aider, les replis et aspérités de la solide carcasse. Il s'installa, tel un radjah partant pour une chasse au tigre.

— « Bon. Mets-toi en marche, doucement, vers la route. Non, non ! Fais le tour, idiot ! Remonte, ne descend pas ! »

Docilement Lummox fit demi-tour et s'éloigna au petit trot.

Deux voitures de police ouvraient la route, deux autres fermaient la marche. L'héli flamboyant de l'inspecteur en chef Dreiser tournoyait au-dessus d'eux à distance respectueuse.

John Thomas se rejeta sur le dossier de son « fauteuil » et passa son temps à récapituler : premièrement, ce qu'il allait dire à Lummox, deuxièmement, ce qu'il dirait à sa mère.

Le premier discours s'annonçait comme le plus facile. Il s'y complut donc, l'embellissant d'épithètes flambantes, alors que pour le second, il butait contre l'obstacle de chaque mot.

Ils étaient à mi-chemin du retour, lorsqu'un hélidorsal, voletant sans façon, s'approcha du petit cortège, et ignorant délibérément l'avertissement donné par le projecteur rouge qui s'était allumé sur l'héli du commandement, se laissa choir tout droit vers l'énorme bête d'outre-ciel.

John Thomas reconnut le style à l'emporte-pièce de Betty, avant même d'apercevoir ses traits. Il l'attrapa au moment où elle coupait les gaz.

L'inspecteur en chef Dreiser ouvrit violemment un hublot et sortit la tête. Il donnait les preuves d'une éloquence déchaînée, lorsque Betty coupa :

— « Eh bien, inspecteur ! Quel horrible langage ! »

Il s'interrompit net et regarda mieux.

— « Est-ce vous, Betty Sorenson? »

— « Mais bien sûr, c'est moi. Et je dois dire, inspecteur, qu'après vous avoir eu pour professeur durant tant d'années à l'école du dimanche, je n'aurais jamais pensé pouvoir vivre assez longtemps pour vous entendre... »

— « Tenez votre langue tranquille, gamine ! »

— « Moi? Mais vous aviez justement l'habitude... »

— « Suffit ! J'en ai eu pour aujourd'hui plus que je n'en puis supporter ! Remettez votre machine en route, et allez vous promener plus loin. Ceci est une affaire officielle. Hop, disparaissez ! »

Elle cligna subrepticement de l'œil à John Thomas, puis, prenant un air d'angélique innocence :

— « Mais, inspecteur, cela m'est impossible ! »

— « Quoi ! Et pourquoi? »

— « Je n'ai plus de jus. C'était un atterrissage forcé. »

— « Betty, cessez de me raconter des histoires ! »

— « Moi? Raconter des histoires? Mais voyons, professeur Dreiser ! »

— « Je vais vous donner un cours, moi ! Si vos réservoirs sont à sec, vous n'avez qu'à descendre de cette bête et rentrer à pied. Elle est dangereuse ! »

— « Lummie, dangereux? Il ne ferait pas de mal à une mouche ! En outre, vous ne voudriez pas que je rentre seule, à pied ! En pleine campagne ! A la nuit tombante ! Vous me surprenez de plus en plus ! »

Dreiser émit un juron et referma le hublot. Betty se dégagea de son hélidorsal, et s'installa dans le siège plus spacieux que Lummox leur avait ménagé sans qu'on le lui demande. John Thomas la regarda.

— « Alors, tête de noix ! »

— « Alors, vieille gourde ! »

— « Je ne savais pas que tu connaissais l'inspecteur en chef? »

— « Je connais tout le monde. A présent tais-toi. J'ai bondi ici à toute vitesse, et au prix de quels inconvénients ! Dès que j'ai appris la nouvelle à la radio, j'ai pensé que toi et Lummox n'arriveriez jamais à vous tirer tout seuls d'affaire, même en laissant à Lummox la plus grande partie du travail ! Me voici donc. A présent, donne-moi vite les horribles détails. C'est notre unique occasion d'échanger quelques mots en privé avant qu'ils commencent à te créer des ennuis. Tu as donc intérêt à te presser. »

— « Quoi? Pour qui te prends-tu? Pour une avocate? »

— « Mieux que çà : mon esprit n'est pas bourré de textes rassis, et j'ai gardé toute ma fraîcheur d'invention ! »

— « Eh bien... » Il se sentait mieux depuis que Betty était là. Lummox et lui n'étaient plus seuls face à un monde hostile. Il dévida son histoire, qu'elle écouta, la mine sérieuse.

— « Pas de blessé? » fit-elle finalement.

— « Je ne crois pas. En tout cas, ils n'en n'ont pas parlé. »

Elle se redressa.

— « Bien, dans ce cas, nous n'avons pas à nous en faire. »

— « Quoi ! Avec des centaines, peut-être des milliers de dollars de dégâts sur le dos? J'aimerais savoir ce que *tu* appelles des ennuis ! »

— « Des gens amochés, » dit-elle, « tout le reste peut s'arranger. Peut-être pourrions-nous déclarer Lummox en faillite? »

— « Quoi ! C'est ridicule ! »

— « Si tu trouves ça ridicule, c'est que tu n'as jamais été en Justice ! »

— « Et toi? »

— « Ne cherche pas à sortir du sujet ! Après tout, on a attaqué Lummox avec une arme mortelle ! »

— « Ça ne lui a fait aucun mal. Ça lui a juste un peu roussi la carcasse. »

— « Là n'est pas la question. Indubitablement, cela a déterminé chez lui une profonde angoisse mentale. Je ne suis pas si sûre qu'il soit responsable de tout ce qui s'ensuivit. Tiens-toi tranquille, et laisse-moi réfléchir. »

— « Ça ne t'ennuie pas trop, que je réfléchisse aussi, non? »

— « Non, à condition que je n'entende pas grincer les rouages de ton cervelet. Tais-toi. »

Le cortège poursuivit sa route jusqu'à la maison Stuart dans le plus grand silence.

Betty donna à John un dernier conseil, lorsqu'ils s'arrêtèrent :

— « Ne reconnais rien, *rien*. Et ne signe rien. N'hésite pas à hurler si tu as besoin de moi. »

Mrs. Stuart ne sortit pas de la maison pour les accueillir.

L'inspecteur en chef Dreiser examina, en présence de John Thomas, la brèche faite à la grille, tandis que Lummox jetait un coup d'œil par-dessus leur épaule.

Puis Dreiser regarda sans mot dire John Thomas, en train de fixer un cordage à travers l'ouverture.

— « Là ! A présent il ne passera plus. »

Dreiser se mordit la lèvre.

— « Dites-moi, mon garçon, êtes-vous sûr que vous n'avez rien de fêlé ? »

— « Vous ne comprenez pas, inspecteur... Lummox ! »

— « Oui, Johnnie. »

— « Tu vois cette corde ? »

— « Oui, Johnnie. »

— « Casse-la, et je casserai ta stupide tête. Compris ? »

— « Oui, Johnnie. »

— « Promis ? La main sur le cœur ? »

— « Il n'a pas de cœur à proprement parler, » expliqua Johnnie, « mais un système circulatoire décentralisé. C'est comme si... »

— « En ce qui me concerne, il peut bien avoir un système rotatif de pompes, pourvu qu'il reste chez lui ! »

— « Il y restera. Il n'a jamais parjuré une « main sur le cœur », même s'il n'a ni l'une ni l'autre. »

Dreiser se mordit le pouce.

— « Bon, ça va. Pour cette nuit, je laisserai un homme dehors, ici, munit d'un téléphone portatif. Dès demain, nous remplacerons ce dispositif de bois par des barreaux en fer. »

— « Il ne sortira pas. »

— « Ça vaut mieux. Il ne vous échappe pas, j'imagine, que vous êtes tous deux sous mandat d'arrêt ? Mais je ne dispose, pour l'instant, d'aucun moyen d'enfermer cette monstruosité. »

John Thomas ne répondit pas. Dreiser poursuivit d'une voix radoucie :

— « Tâchez quand même de ne pas trop vous en faire. Vous avez l'air d'un bon garçon, et votre père était très estimé de tous. A présent, je dois aller dire deux mots à madame votre mère. Vous feriez mieux de rester là jusqu'à l'arrivée de l'homme de garde. Et puis, peut-être pourriez-vous, heu, le « présenter »... heu... à cette chose-là. »

Il jeta à Lummox un regard lourd de soupçons.

John Thomas demeura donc sur place, tandis que l'inspecteur en chef se dirigeait vers la maison. Le moment était venu de passer à Lummox ce qu'il méritait. Mais il n'en n'eut pas le cœur. Non. Vraiment pas.

II

Il semblait à John Thomas qu'il était le seul être au monde, avec Lummox, à être environné d'aussi insupportables tourments. Ce n'était pourtant pas le cas, loin de là, même aux proches abords de Westville. Ainsi Mr. Ito souffrait d'un mal qui n'a cessé d'être fatal... la vieillesse. Celle-ci ne tarderait pas à avoir sa peau. Et derrière les innombrables volets clos de la ville, d'autres personnes enduraient en silence les formes multiples que peut revêtir le désespoir glacé lorsqu'il se resserre peu à peu autour d'un homme, d'une femme, pour des raisons d'argent, de famille, de santé, ou d'amour-propre.

Plus loin, dans la capitale de l'État, le Gouverneur fixait d'un œil inconsolable la pile des papiers, porteurs de preuves qui enverraient immanquablement en prison son plus vieil ami, celui en qui il avait mis toute sa confiance.

Plus loin encore, sur Mars, un prospecteur abandonnait l'épave de son tracteur, et s'apprêtait à tenter de refaire à pied le long chemin le séparant du poste-frontière.

Il n'allait jamais y parvenir.

A une distance incroyablement plus grande, à vingt-sept années-lumière de là, le « *Bolivar* », croiseur interstellaire, pénétrait dans un inter-espace transitoire. Le léger défaut de structure d'un minuscule relai, allait retarder son fonctionnement d'un dixième de seconde. Le « *Bolivar* » allait errer parmi les étoiles pendant des années, sans plus jamais pouvoir retrouver le chemin de sa planète natale.

Inimaginablement plus loin de la Terre, à peu près au centre de la Grande Nébuleuse Régionale, une race de crustacés arboricoles subissait l'invasion lente d'une espèce plus jeune et plus agressive d'êtres amphibies. Plusieurs milliers d'années terriennes s'écouleraient avant l'extinction totale de la race crustacéenne, mais l'issue de la lutte ne laissait pas de doute. Ce qui était fort regrettable, car les facultés spirituelles et mentales de celle-ci, parfaitement complémentaires des vertus terriennes, eussent permis de profitables échanges culturels. Mais à l'atterrissage des premiers Terriens, dans quelque onze mille années de là, les crustacéens ne seraient plus qu'un lontain souvenir.

Revenons sur Terre, où, il faut bien le dire, dans la Capitale Fédérale, son Excellence, le Très Honorable Henry Gladstone Kiku, M. A. (Oxon), docteur *honoris causa* de Littérature (Capetown), Sous-Secrétaire Permanent des Affaires Spatiates, ne se souciait guère des malheureux crustacés, car il ignorerait pour toujours leur existence.

Il ne s'inquiétait pas encore pour le « *Bolivar* » mais il ne perdait rien pour attendre : outre la perte du navire, la disparition d'un des passagers allait déclencher, dans les mois à venir, toute une réaction en chaîne de maux de tête pour M. Kiku et ses assistants.

Le souci et la responsabilité du moindre événement survenant à l'extérieur de l'ionosphère Terrienne incombaient à Mr. Kiku.

Tout ce qui pouvait toucher, de près ou de loin, les relations entre la Terre et un point quelconque de l'Univers connu, était également de son ressort.

Même les cas d'apparence strictement intra-terrienne relevaient de sa compétence, dans la mesure où ils se trouvaient liés — à titre actif ou passif — à quoique ce soit de nature extra-terrestre, interplanétaire, ou interstellaire... riche éventail, en vérité.

C'est ainsi que Mr. Kiku avait à résoudre, par exemple, des problèmes tels que l'éventualité de l'importation d'une certaine herbe des sables Martienne conditionnée à l'usage des Hauts Plateaux Thibétains.

Le bureau de Mr. Kiku n'avat pas donné son accord à ce projet avant d'avoir effectué une sérieuse étude mathématique des incidences qu'une telle importation pourrait avoir sur l'industrie australienne des moutons — sans parler d'une bonne douzaine d'autres facteurs.

Semblables décisions n'étaient prises qu'avec des précautions extrêmes, depuis le triste exemple, encore sous leurs yeux, des racines de baies martiennes implantées à Madagascar.

Les décisions d'ordre économique ne torturaient cependant pas à l'excès Mr. Kiku, même lorsqu'elles l'obligeaient à fouler aux pieds certaines plates-bandes. Non, mais bien d'autres choses lui ôtaient le sommeil, certaines nuits.

Ainsi la décision qu'il avait dû prendre, de ne pas accorder d'escorte de police aux étudiants en provenance de Goddard (Procyon VII), en dépit du danger réel que constituaient, pour ceux-ci, les Terriens provinciaux encore bourrés d'antiques préjugés vis-à-vis d'êtres dont la structure ne répondait pas aux normes physiques terriennes. Les Céphalopodes de Procyon VII étaient, en effet, des gens fort susceptibles ; or, quelque chose de très semblable à une escorte de police constituait, chez eux, l'une des formes courantes de punitions infligées aux criminels.

Mr. Kiku disposait, bien entendu, d'un personnel nombreux pour l'aider dans ses travaux, sans parler, évidemment, de l'aide du secrétaire proprement dit. Le secrétaire faisait les discours, recevait les visiteurs de marque, accordait des interviews, bref, allégeait de diverses manières, le fardeau des tâches que Mr. Kiku n'eût pu assurer là lui seul. Et cela, Mr. Kiku était le premier à l'admettre.

Tant que le secrétaire se tenait bien sage et ne s'occupait que de ce qui le regardait, c'est-à-dire les apparitions en public, laissant au sous-secrétaire le travail réel du Département, il avait l'approbation de Mr. Kiku. Bien entendu, s'il lui arrivait jamais de manquer de tact au point de promener ses gros sabots dans le domaine de ce dernier, Mr. Kiku était homme à trouver le moyen de s'en débarrasser. Mais depuis quinze ans, il ne lui avait pas été nécessaire de montrer une telle sévérité. Même le fonctionnaire le plus fraîchement émoulu apprenait à ne pas ruer dans les brancards. Mr. Kiku n'avait encore eu à prendre aucune décision quant au secrétaire actuel qui, d'ailleurs, pour l'instant, était loin d'occuper ses pensées.

Il prenait connaissance du bref résumé d'un certain « Projet Cer-

berus » proposant la création, au nom de l'Etat, d'une Station de Recherches sur Pluton, lorsqu'une lampe s'alluma sur sa table, et il leva la tête pour voir s'écarter la porte de communication entre son bureau et celui du secrétaire.

Ce dernier s'avança en sifflotant « Emmène-moi au football » (Mr. Kiku n'identifia pas la mélodie), puis, s'interrompant :

— « Salut, Henry ! Non, ne vous levez pas. »

Mr. Kiku n'avait, en aucune façon, manifesté la moindre intention de se lever.

— « Comment allez-vous, monsieur le Secrétaire? Que puis-je pour vous? »

— « Pas grand-chose, pas grand-chose... »

Il s'arrêta près de la table de Kiku et s'empara du dossier qui s'y trouvait.

— « Alors, qu'êtes-vous en train de bûcher là? Cerberus, hein? Henry, c'est un Projet qui regarde purement la Section Technique, pourquoi nous casser la tête là-dessus? »

— « Certains aspects de la question nous intéressent, » répondit prudemment Kiku.

— « Oui, c'est possible... Devis, budget, etc. »

Son œil se figea sur une ligne en fin de texte, qui disait : « Coût approximatif : 3,5 Mégabucks et 7,4 vies humaines. »

— « Quoi ! Je ne puis me présenter devant le Conseil pour leur demander d'approuver *ça!* C'est fantastique !

— « Le premier devis, » dit calmement Kiku, « prévoyait plus de huit Mégabucks et plus d'une centaine d'existences.

— « Ce n'est pas tellement l'argent, mais le reste ! En fait, vous demandez au Conseil de signer l'arrêt de mort de sept hommes et 4/10. On ne peut faire ça, c'est inhumain ! A propos, que diable entendez-vous par 4/10 d'homme? En tout état de cause, comment peut-on tuer un être humain au détail? »

— « Monsieur le Secrétaire, » répondit patiemment son subordonné, « tout projet plus important que la construction d'une balançoire dans la cour d'une école implique un certain coefficient de mortalité probable. Ce coefficient demeure néanmoins très réduit. Autrement dit, travailler dans le Projet Cerberus fera courir un risque moyen de mort moins grand qu'en restant sur Terre, selon moi. A vue de nez, bien sûr. »

— « Oh ! vraiment? » Le secrétaire jeta un nouveau coup d'œil au synopsis. « Dans ce cas, pourquoi ne pas le dire clairement? Présenter la chose sous son meilleur jour, que sais-je encore? »

— « Ce rapport n'est pas destiné à d'autres yeux que les miens — je veux dire que les vôtres. Celui qui sera soumis au Conseil insistera, au contraire, sur les mesures de sécurité prises, et oubliera de mentionner le pourcentage de mortalité... lequel, après tout, relève de l'estimation et de l'hypothèse. »

— « Hmmm... une « hypothèse », oui, bien sûr... »

Le secrétaire reposa le papier sur la table, paraissant n'y porter plus le moindre intérêt.

— « Désirez-vous savoir autre chose, monsieur? »

— « Ah ! oui, Henry, mon vieux, vous connaissez ce dignitaire rargyllien que je suis censé recevoir aujourd'hui? Ce docteur... quoi, déjà? »

— « Dr. Ftaelm. »

Kiku jeta un coup d'œil à son tableau de contrôle.

— « Votre rendez-vous est, voyons, dans une heure et demie. »

— « Exactement. Je crains d'avoir à vous demander de me remplacer. Présentez-lui mes excuses, etc., dites-lui que je suis retenu par les affaires de l'Etat. »

— « Monsieur, je ne vous le conseille pas. Il s'attend à être reçu par un Officiel de votre rang, et les Rargylliens sont extrêmement pointilleux en matière de protocole. »

— « Oh ! allons donc, cet indigène ne s'apercevra pas de la différence. »

— « Je crains que si, monsieur le Secrétaire. »

— « Eh bien, faites-lui croire que c'est vous, le secrétaire ! peu m'importe ! Mais je ne serai pas là, un point c'est tout. Le secrétaire général m'a convié à l'accompagner à un match de football — et une invitation venant du secrétaire général est un ordre, vous le savez. »

Kiku savait qu'il n'existait rien de la sorte, et que le secrétaire eut été tout excusé, eût-il exposé les raisons de son refus. Mais il n'en fit rien voir.

— « Très bien, monsieur. »

— « Merci, vieux frère. »

Le secrétaire repartit en sifflotant.

Lorsque la porte se referma, Mr. Kiku, d'un geste plein de colère, abaissa une rangée de boutons sur son panneau de contrôle.

Il était à présent coupé du monde, et ne pouvait être joint, ni par téléphone, visiphone, tube pneumatique, radiotype, ni par nul autre moyen, sauf un bouton d'alarme, que sa secrétaire personnelle avait utilisé une seule fois en douze ans. Il s'accouda au bureau, se plongea la tête dans les mains, et promena ses doigts sur son crâne duveteux.

Cet ennui, un autre, un autre encore... Et toujours quelque cinglé pour le tirer par la manche ! Pourquoi avoir quitté l'Afrique? Pourquoi cette soudaine démangeaison de servir l'État? Une démangeaison qui, depuis longtemps, n'était plus qu'une simple habitude.

Se redressant, il ouvrit le tiroir central de son bureau. Celui-ci débordait de prospectus concernant les propriétés immobilières du Kenya. Il en sortit tout un paquet, et se mit à comparer les mérites respectifs de différentes fermes. Celle-là, devait être un petit trésor... à condition de pouvoir y mettre le prix... plus de 800 acres, dont la moitié déjà cultivée, et sept points d'eau garantis, dans la propriété. Il contempla çartes et photographies, et se sentit mieux. Au bout d'un moment, il les replaça dans le tiroir, qu'il referma..

Il lui fallait admettre que, malgré la sincérité de l'objection qu'il avait adressée à son chef hiérarchique, l'intensité de sa propre reaction nerveuse était due surtout à une peur qu'il avait toujours éprouvée, sa vie durant, pour les serpents.

Si seulement le Dr. Ftaelm n'avait pas été Rargyllien... ou si les Rargylliens n'avaient pas été des Méduses humanoïdes, tout aurait été plus simple! Naturellement, il n'ignorait pas que les tentacules couronnant la tête d'un Rargyllien n'étaient pas des serpents, mais sa sensibilité n'en voulait rien savoir. Il lui faudrait trouver un moment pour se faire faire un traitement hypnotique préalable, non, pas le temps. Il lui faudrait se contenter d'une pilule de remplacement.

Dans un soupir, il redressa les boutons du panneau de contrôle. Son panier « Arrivées » s'emplit immédiatement, et tous les instruments de communication s'allumèrent. Mais leurs lumières étaient plutôt couleur d'ambre que rouge vif ; il n'en tint donc pas compte, et s'occupa de la paperasse amoncelée dans le panier. La plupart des notes n'étaient que pour son information personnelle. Dûment endoctrinés, ses subordonnés, ou les subordonnés de ceux-ci, avaient pris les mesures nécessaires. De temps en temps, il contrôlait tel nom, apposait son visa à telle initiative suggérée, et jetait la feuille dans la gueule béante du panier « Départ ».

Un radiotype survint, qui sortait de la routine ordinaire en ceci qu'il concernait une créature prétendue extra-terrestre, bien que de type et d'origine non identifiés. L'incident impliqué paraissait d'importance bénigne ; quelque fait divers absurde dans l'un des petits villages de l'Ouest du Continent.

Mais, s'agissant d'un être extra-terrestre, la police locale avait été obligée de se reporter, automatiquement, au Département des Affaires Spatiales. Une fois l'affaire transmise, l'absence d'identification de l'E-T en question avait empêché toute mise en œuvre de la procédure habituelle, d'où l'acheminement du rapport aux échelons supérieurs.

Mr. Kiku n'avait jamais vu Lummox, et si l'occasion s'en était présentée, le spectacle ne l'eût pas spécialement intéressé. Mais il savait que chaque contact avec l' « outre-ciel » avait quelque chose d'unique, tant l'Univers est infini dans sa variété. Supposer sans savoir, raisonner par analogie, prendre l'Inconnu pour l'Ordinaire, ne pouvait que mener au désastre.

Kiku étudia sa liste pour voir qui il pourrait envoyer sur place. N'importe lequel de ses officiers pouvait remplir les fonctions de Magistrat Exceptionnel de Juridiction Supérieure dans toute affaire concernant des êtres E-T. Mais présentement, qui pouvait bien sur Terre, se trouver disponible? Sergei Greenberg, voilà l'homme. L'Organisation du Service de Renseignements sur les Chiffres d'Affaires pouvait se passer de chef un jour ou deux. Il appuya sur le commutateur du visiphone.

— « Sergei? »

— « Oui, patron? »

— « Occupé? »

— « Heu, oui et non. Tout en me faisant les ongles, je cherchais un bon motif pour que les contribuables aient à me verser un peu plus d'argent. »

— « Ah oui, vraiment? En attendant, tenez, voici toujours un papier bleu. »

Kiku inscrivit le nom de Greenberg sur le radiotype qu'il jeta dans le panier « Départ », et attendit quelques secondes le temps nécessaire pour voir Greenberg s'en saisir dès réception dans son propre panier « Arrivées ».

— « Lisez-le. »

Greenberg obéit, puis releva les yeux.

— « Alors, Patron? »

— « Prévenez par visiphone la Justice locale que nous prenons sous notre bonnet toute opération juridique préliminaire. Puis, filez-y, et voyez ce qu'il en est. »

— « Tes souhaits sont des Ordres, ô Roi... »

— « Ne le prenez pas trop à la légère. Il peut toujours s'agir d'un cas spécial. C'est un risque que nous ne pouvons nous permettre de courir. »

Greenberg regarda le papier.

— « Eh ! Qu'est-ce que vous croyez? C'est dans un coin perdu de montagne, ça me prendra peut-être deux ou trois semaines, Patron ! Vous êtes d'accord? »

— « Essayez seulement de faire durer cette histoire plus de trois jours, et je vous les déduis de votre congé annuel ! »

Kiku coupa la communication et se mit au travail. Il répondit à une douzaine d'appels visiphoniques, toucha le fond de son panier « Arrivées » pour le retrouver plein à nouveau ; puis s'aperçut qu'il était temps de songer à s'occuper du Rargyllien.

Il en eut la chair de poule, et fouilla fiévreusement dans son bureau à la recherche d'une de ces pilules spéciales dont son médecin lui avait recommandé de ne pas abuser. Il achevait de l'avaler lorsque la lampe de sa secrétaire se mit à clignoter :

— « Monsieur, le Dr. Ftaelm est là. »

— « Faites-le entrer. »

Kiku marmotta quelques mots dans un langage bien connu de ses ancêtres, lorsqu'ils se livraient à quelques opérations de sorcellerie — contre les serpents, entre autres.

Au fur et à mesure que la porte s'écartait, son visage revêtit l'expression de circonstance réservée à la réception des visiteurs distingués.

III

L'intervention du Département des Affaires Spatiales dans le cas de Lummox, loin de retarder le procès, l'accéléra. Greenberg visiphona au Juge du District, lui demandant la disposition de la Salle d'Audience,

et le requérant de convoquer, pour le lendemain matin dix heures, tous les témoins et parties, y compris, bien entendu, l'E-T qui se trouvait à l'origine de tout ce branle-bas. Le Juge O'Farrell mit en question cette dernière demande.

— « Cette créature? Vous en avez vraiment besoin aussi? »

Greenberg spécifia que sa présence serait, en effet, hautement appréciée, le lien de l'animal avec l'affaire étant la raison même de l'intervention du Département.

— « Monsieur le Juge, nous tous, du Département Spatial, n'aimons pas avoir à nous immiscer dans vos affaires locales. Le temps de jeter un coup d'œil sur cette créature, et de poser quelques questions, et je vous libère de ma présense — ce qui nous arrangera probablement tous les deux. Prenez donc les dispositions nécessaires pour que la bestiole soit présente, voulez-vous? »

*
* *

L'inspecteur en chef Dreiser décida de déplacer Lummox avant le lever du jour, désirant le parquer en lieu sûr avant que la foule n'envahit les rues. Mais personne n'avait pensé à en informer John Stuart.

Celui-ci fut réveillé, à quatre heures du matin, par une secousse à le rendre cardiaque. Ce réveil en sursaut avait interrompu un cauchemar, et il crut, tout d'abord, qu'une catastrophe était arrivée à Lummox.

Une fois la situation mise au clair, il se montra assez peu coopératif : il avait le démarrage un peu lent de ces individus à faible teneur sanguine en glucose, le matin, et qui ne valent pas tripette avant un solide petit déjeuner. Il insistait à présent sur ce dernier point.

L'inspecteur en chef parut contrarié.

Mrs. Stuart, jouant les mamans-poules averties, déclara :

— « Ne ferais-tu pas mieux, mon chéri, de... »

— « Je ne bouge pas avant d'avoir déjeuné. Et Lummox non plus. »

— « Jeune homme, » dit Dreiser, « votre attitude n'est pas précisément la bonne. Vous pouvez très bien prendre votre petit déjeuner en ville. »

John Thomas s'entêta, tandis que sa mère s'écriait d'une voix perçante :

— « John Thomas, je ne supporterai pas cela davantage, tu m'entends ! Tu deviens impossible, tout comme était ton pauvre père ! »

Cette allusion à son père hérissa plus encore John Thomas, qui répliqua amèrement :

— « Pourquoi ne prends-tu pas mon parti, M'man? On m'a enseigné à l'école, qu'un citoyen ne peut être arraché de son domicile sur simple coup de tête d'un policier. Mais il semble que ce soit lui, et non moi, que tu te soucies d'aider. De quel côté es-tu? »

Elle le fixa d'un regard plein de stupeur, car il s'était montré, jusqu'à ce jour, un modèle de docilité.

— « John Thomas ! Comment oses-tu parler à ta mère sur ce ton? »

— « Parfaitement, appuya Dreiser, soyez poli avec votre mère ou

vous ferez connaissance avec le plat de ma main — à titre purement officieux, bien entendu. »

Il déboutonna sa tunique, exhiba un papier non déplié :

— « Le sergent Mendoza m'a parlé de toutes les chicanes que vous avez imaginées l'autre jour. Aussi ai-je pris mes précautions. Voici mon mandat d'arrêt. A présent, voulez-vous venir? Ou faudra-t-il vous traîner de force? »

Debout, il agitait le papier dans sa main, sans le tendre à John Thomas. Mais lorsque ce dernier avança le bras, il le laissa s'en emparer et lui donna le temps d'en prendre connaissance.

— « Alors, vous voilà content? » dit enfin Dreiser.

— « Ceci est une convocation du Tribunal, » dit lentement John Thomas, requérant ma présence et me demandant d'amener Lummox. »

— « On ne peut mieux dire. »

— « Mais cette convocation est fixée pour dix heures. Elle ne mentionne aucune interdiction de petit déjeuner préalable, pourvu que l'heure soit respectée. »

L'inspecteur en chef reprit profondément son souffle, luttant visiblement contre une attaque. Son visage, déjà rubicond au naturel, tourna au violet, mais il ne dit mot.

— « M'man, » dit John Thomas, « je vais me préparer un petit déjeuner. Veux-tu que je m'occupe également du tien? »

Elle regarda Dreiser, puis son fils, et se mordit la lèvre.

— « Reste tranquille, » grommela-t-elle, « je vais m'en occuper. Mr. Dreiser, accepterez-vous de prendre avec nous une tasse de café? »

A table, l'atmosphère se radoucit. Le temps, pour John Thomas, d'avaler deux assiettes de bouillie d'avoine, des œufs brouillés sur toast, une pinte de cacao, et il n'était pas loin de reconnaître que l'inspecteur en chef Dreiser ne faisait que son devoir et ne jouait certes pas les bourreaux d'animaux pour son plaisir ; de son côté, l'inspecteur, dans l'euphorie du repas, avait décidé qu'il n'y avait rien, chez ce garçon, dont une poigne ferme et une bonne raclée ne puissent à l'occasion venir à bout.

Il lutta contre un morceau d'œuf sur canapé, finit par l'attraper, et dit :

— « Je me sens mieux, Mrs. Stuart, vraiment mieux. C'est un véritable festin, pour un veuf, que de goûter d'une cuisine familiale. Mais je n'oserai en dire mot à mes hommes ! »

Mrs. Stuart eut un geste confus.

— « Oh ! Je les avais complètement oubliés ! »

Elle ajouta :

— « J'aurai d'autre café prêt, tout à l'heure. Combien sont-ils? »

— « Cinq. Mais ne vous donnez pas cette peine, madame. Ils prendront leur petit déjeuner une fois leur mission accomplie. »

Il se tourna vers John Thomas :

— « Alors, prêt à partir, jeune homme? »

— « Heu... » Il se tourna vers sa mère. « Pourquoi ne pas leur offrir

à déjeuner, M'man? Il me reste encore à réveiller Lummox et à lui donner à manger. »

Le temps de réveiller son ami, de lui expliquer les choses, le temps, pour cinq hommes de patrouille de boire une seconde tasse de café faisant suite à un en-cas chaud, et l'ambiance régente évoquait moins une arrestation qu'une réception mondaine.

Neuf heures du matin étaient passées, lorsqu'on fit pénétrer Lummox dans la cage de fortune installée à l'extérieur du Tribunal.

Tout émoustillé par l'odeur du fer, il manifesta le désir d'en grignoter un petit bout, et John Thomas dût se montrer très ferme, pénétrant dans la cage à la suite de son ami pour lui parler, tandis que la porte se refermait sur eux.

La vue de cette cage toute d'acier massif n'était pas sans lui inspirer quelque inquiétude, car il n'avait encore pu se décider à avouer à l'inspecteur Dreiser la vanité de toute protection métallique vis-à-vis de Lummox. A présent, il était trop tard pour le faire, d'autant plus que l'inspecteur paraissait très fier de la serrure. Le temps avait manqué pour couler des fondations, aussi avait-on ordonné la construction d'un ouvrage à claire-voie dont les barres d'acier formaient le haut, le bas et les côtés, l'un de ceux-ci ayant été laissé ouvert jusqu'à ce que Lummox eut pénétré.

— « Bon ! » pensa John Thomas, « après tout, puisqu'ils sont tous si malins, et qu'ils ne se sont pas même donné la peine de me consulter ! »

Il décida simplement d'ordonner à Lummox de ne pas goûter un seul millimètre d'acier — sous peine d'encourir les pires châtiments — en espérant que cela suffirait.

A présent qu'il disposait d'un peu de temps, John Thomas se préoccupa d'examiner quelque chose sur Lummox, qui n'avait cessé de l'inquiéter. Ces symptômes, remarqués le matin même où Lummox avait effectué sa promenade aux suites catastrophiques, se présentaient sous l'aspect de deux enflures, exactement situées à l'endroit présumé des épaules si Lummox avait été bâti pour en avoir. La veille, elles avaient paru s'enfler davantage encore, ce qui l'avait troublé, car il avait jusqu'alors espéré qu'il ne s'agissait que de simples meurtrissures — encore que Lummox n'ait jamais eu le cuir si sensible ! Zut et zut ! Les deux enflures, plus prononcées que jamais, étaient devenues, à présent, de véritables tumeurs, et la peau qui les recouvrait semblait plus fine et plus douce qu'en aucun autre endroit de la carapace. John Thomas se demanda si, chez un être comme Lummox, une simple... disons contusion, pouvait développer un cancer.

Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il n'avait jamais vu Lummox malade. Et n'avait pas mémoire d'avoir, à aucun moment, entendu son père mentionner quoique ce soit d'approchant. Lummox était le même aujourd'hui, hier, et toujours ; mis à part le fait qu'il augmentait de volume.

Il faudra inspecter cette nuit le Journal de grand-père et les Notes de l'arrière-grand-père, se dit-il. Peut-être un détail lui avait-il échappé.

Il appuya sur l'une des parties enflées, essayant d'y enfoncer ses doigts. Lummox témoigna d'une extrême agitation. John Thomas s'arrêta, et demanda anxieusement :

— « Ça te fait mal ? »

— « Non, » répondit la voix enfantine, « ça me chatouille. »

Cette réponse ne fut pas pour le rassurer. Lummox était chatouilleux, mais il fallait généralement employer une pioche pour obtenir ce résultat. Les parties enflées devaient être très sensibles. Il allait se livrer à de plus amples investigations, lorsqu'il s'entendit appeler.

— « John ! Johnnie ! »

C'était Betty Sorenson, devant la cage.

— « Te voilà, chère idiote, » répondit-il. « Reçu mon message ? »

— « Oui, mais il ne m'est parvenu qu'après huit heures. Tu connais les règlements du dortoir ! Hello, Lummox ! Comment va mon bébé ? »

— « Bien, » dit Lummox.

— « J'ai dû t'adresser le message en différé, » expliqua-t-il, « car ces imbéciles m'ont sorti du lit à l'aube ! Ridicule ! »

— « Ça ne te fais pas de mal, de voir de temps en temps se lever le soleil. Mais pourquoi toute cette précipitation ? Je croyais que le procès ne devait avoir lieu que la semaine prochaine ? »

— « En principe, oui, mais un gros bonnet du Département Spatial nous est tombé de la Capitale. »

— « Quoi ! »

— « Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui cloche ?

— « Ce qui cloche ? Mais tout ! Je ne connais pas cet homme de la Capitale ! Moi qui croyais avoir seulement affaire au juge O'Farrell, dont je connais les points faibles ! Avec ce nouveau juge, comment m'y prendre ? Il m'était venu quelques idées, mais je n'avais pas encore eu le temps de les débrouiller... »

Elle fronça les sourcils.

— « Il nous faut absolument obtenir le renvoi. »

— « Pourquoi faire ? » demanda John Thomas, « nous n'avons qu'à comparaître devant la Cour, et dire la Vérité ? »

— « Johnnie, tu es désespérant ! Si c'était aussi simple que cela, il n'y aurait jamais de procès ! »

— « Eh bien, peut-être cette façon de procéder améliorerait-elle les choses ! »

— « Mais... Ecoute, tête de bois, ne reste pas là à sortir des idioties. S'il faut comparaître dans moins d'une heure... » (elle jeta un coup d'œil à l'horloge de l'antique Tribunal) « non, même pas, nous avons intérêt à faire vite. Au moins, débrouillons-nous pour faire établir un acte de propriété. »

— « Voilà qui ne tient pas debout. Ils ne l'accepteront pas, je t'assure. On ne peut pas faire enregistrer Lummox comme « propriété » ; ce n'est pas un terrain ! »

— « Tout homme a le droit de faire enregistrer comme son bien

propre une vache, deux vaches, une douzaine de porcs. Un menuisier est propriétaire de ses outils, une actrice de sa garde-robe. »

— « Ecoute, j'ai suivi les mêmes Cours de Droit Commercial que toi. On va te rire au nez ! »

— « Cesse de chicaner. Il s'agit du paragraphe II de la même Loi. Si tu exhibais Lummie dans un Carnaval, il serait « l'instrument de ton travail, » non? A eux de prouver le contraire. L'essentiel est que Lummox soit libre de nantissement, avant que quiconque obtienne un jugement contre toi. »

— « S'ils ne peuvent m'imposer les dépens, ils se retourneront contre maman. »

— « Ils ne le pourront pas. J'ai vérifié ce point. Etant donné que ton père a placé tous ses biens en viager, légalement, elle n'a pas un sou. »

— « Est-ce bien légal? » demanda-t-il, plein de doute.

— « Oh ! dépêche-toi ! Est légal ce que tu peux persuader le Tribunal de prendre pour tel. »

— « Tu as l'esprit bien retors, Betty. »

Il se glissa entre deux barreaux pour sortir de la cage, et se retournant :

— « Lummie, je m'absente une minute. Ne bouge pas. »

— « Pourquoi? » demanda Lummox.

— « Ne t'occupe pas de savoir pourquoi. Attends-moi ici. »

— « Très bien. »

Une foule de gens se trouvait assemblée dans la cour du Palais de Justice, regardant stupidement Lummox, qu'auréolait sa toute neuve célébrité.

L'inspecteur Dreiser avait fait installer des barrages de cordes, et deux hommes veillaient à ce qu'on les respecte. Les deux jeunes gens passèrent sous les cordes, et s'ouvrirent un passage dans la multitude, jusqu'aux marches du Tribunal. Le bureau du greffier local se situait au deuxième étage. Ils y trouvèrent son assistante principale, vieille fille racornie.

Miss Schreiber eut, sur la demande d'enregistrement de Lummox le même point de vue que John Thomas. Mais Betty lui fit remarquer qu'il n'appartenait pas au greffier local de décider ce qui, aux yeux de la Loi, pouvait être, ou non, considéré comme « propriété », et cita, pour appuyer ses dires, le cas, parfaitement fictif, d'un homme ayant fait enregistrer un écho multiple.

Non sans réticence, miss Schreiber remplit les formulaires et leur en remit une copie dûment certifiée, après avoir accepté un modeste pourboire.

Il était presque dix heures.

John Thomas se précipita au dehors, se mit à descendre les marches, et s'arrêta en voyant Betty faire halte devant une balance automatique.

— « Viens donc, Betty, » dit-il, « ce n'est vraiment pas le moment. »

— « Je ne me pèse pas, » répondit-elle, « je vérifie mon maquillage. Il me faut paraître sous mon meilleur jour. »

— « Tu es bien comme ça. »

— « Ma parole, Johnnie, un *compliment,* venant de toi ! »

— « Ce n'était pas un compliment. Dépêche-toi ! Il faut absolument que je dise deux mots à Lummox. »

— « Retiens ta respiration, compte jusqu'à dix mille, et on verra d'ici là... »

Elle essuya ses sourcils, leur crayonna une ligne élégante conforme aux conseils de beauté en vigueur, et décida qu'elle faisait ainsi « plus que son âge ». Elle se demanda si oui ou non elle se dessinerait une mouche sur la joue droite, mais n'en fit rien, Johnnie étant au bord de l'ébullition.

Ils descendirent à toute vitesse les dernières marches et s'éloignèrent du bâtiment.

Quelques minutes furent encore perdues à convaincre un agent qu'ils avaient qualité pour franchir le barrage. Johnnie aperçut alors deux hommes près de la cage de Lummox, et se précipita vers eux.

— « Eh ! Vous deux ! Eloignez-vous de la ! »

Le juge O'Farrell opéra un demi-tour et, clignant des yeux :

— « Qu'avez-vous à voir avec cette créature, jeune homme? »

L'autre personne s'était également tournée, mais ne dit rien.

— « Moi? Je suis son propriétaire. Il n'est pas habitué à voir des étrangers. Aussi, retournez de l'autre côté de la barrière, voulez-vous? »

Puis, à Lummox : « Tout va bien, mon bébé. Johnnie est là. »

— « Comment allez-vous, monsieur le Juge? »

— « Oh ! bonjour, Betty. » Le juge la regarda, comme pour essayer de trouver la raison de sa présence en ces lieux, puis se retourna vers John Thomas.

— « Monsieur Stuart Junior, sans doute. Juge O'Farrell. »

— « Oh ! excusez-moi, monsieur le Juge, » répondit John Thomas, les oreilles en feu. « Je vous avais pris pour un de ces badauds... »

— « Erreur bien naturelle. Mr. Greenberg, voici le jeune Stuart — John Thomas Stuart. Jeune homme, voici l'Honorable Sergei Greenberg, commissaire Spécial du Département des Affaires Spatiales. »

Il jeta un regard circulaire.

— Oh ! oui, miss Betty Sorenson, M. le commissaire Greenberg. Betty, pourquoi diable vous être peint si ridiculement le visage? »

Très digne, elle feignit d'ignorer la question.

— « Très honorée de faire votre connaissance, monsieur le Commissaire. »

— « Greenberg, simplement, pour vous servir, miss Sorenson. »

Il se tourna vers Johnnie.

— « Avez-vous quelque lien de parenté avec le célèbre John Thomas Stuart? »

— « Je suis John Thomas Stuart, onzième du nom, » répondit Johnnie, très simplement. « Je pense que vous voulez parler de mon arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père. »

— « Je suppose que ce doit être quelque chose d'approchant. Je suis

né sur Mars, presque en face de sa statue. J'ignorais que votre famille fut mêlée à tout ceci. Peut-être pourrons-nous, plus tard, parler un peu ensemble d'histoire martienne? »

— « Je ne suis jamais allé sur Mars, » avoua Johnnie.

— « Non? Voilà qui est surprenant. Il est vrai que vous êtes encore jeune. »

Betty écoutait, les oreilles presque frémissantes, et décida que ce juge, sauf erreur sur la personne, serait encore plus facile à manœuvrer que O'Farrell. C'était une chose étrange de se rappeler que le nom porté par Johnnie avait une signification particulière, d'autant plus que ce n'était nullement le cas, pas du moins dans la région de Westville.

Greenberg poursuivit :

— « Vous m'avez fait perdre deux paris, Mr. Stuart. »

— « Comment cela? »

— « Je croyais, tout d'abord, que cette créature s'avèrerait d'une origine non extra-planétaire. J'avais tort. Notre énorme ami n'est certainement pas natif de notre bonne Terre. Et j'étais également certain que, s'il appartenait à une race E-T, je serais aisément en mesure de la classifier. Je ne suis pas un zoologiste exotique, mais, dans ma position, nous devons effleurer tous ces sujets, n'est-ce pas, et nous tenir au courant, fût-ce au moins en regardant les photographies. Je dois donner ma langue au chat. Qu'est-il et d'où vient-il? »

— « Heu... eh bien, ce qu'il est? Lummox, tout simplement. C'est à ce nom qu'il répond. D'où il vient? De mon arrière-grand-père, qui l'a ramené de son second voyage sur le « Trail Blazer ». »

— « Tout cela ne nous rajeunit guère, n'est-il pas vrai? Eh bien, voilà qui lève un peu le voile du mystère : cela se passait avant que le Département Spatial n'eut commencé son système de classement sur bandes — en fait, bien avant que le Département lui-même n'existât. Mais je n'en demeure pas moins surpris que notre ami n'ait pas été l'objet d'une mention spéciale dans les livres d'histoire. »

— « Oh! ça! Il faut dire, monsieur, que le capitaine ignorait la présence à son bord, de Lummox. Mon arrière-grand-père l'avait ramené à bord caché dans son sac de voyage, et lui fit quitter le navire de la même façon, ni vu ni connu. »

— « Dans son *sac de voyage?* » Greenberg contempla l'énorme masse de Lummox.

— « Oui, monsieur. Bien entendu, Lummox était considérablement plus petit à l'époque. »

— « Je vous crois volontiers! »

— « J'ai des photos de lui. Il avait alors la taille d'un bébé caniche, au nombre de pattes près, bien sûr. »

— « Hmmm, oui. Les pattes. Il me fait plus songer à un triceratops qu'à un petit chien. Il doit coûter cher à nourrir? »

— « Oh! non, Lummie mange *tout!* Enfin, presque tout... » se hâta d'ajouter John Thomas, avec un regard qui en disait long sur les

barreaux d'acier. « Il peut aussi bien rester très longtemps sans manger. N'est-ce pas, Lummie? »

Lummox, durant ce dialogue, était resté couché sur ses pattes repliées, faisant preuve de cette inlassable patience qui pouvait être la sienne en cas de nécessité. Il écoutait parler son jeune ami et Greenberg, tout en gardant un œil sur Betty et le juge. Il ouvrit son énorme gueule :

— « Oui, mais je n'aime pas ça. »

Greenberg eut un haussement de sourcils :

— « Je n'avais pas réalisé qu'il se rangeait parmi les êtres dotés d'un langage articulé. »

— « Dotés de quoi? Oh! bien sûr! Lummie parle depuis l'époque où mon père était encore petit garçon. Il a appris tout simplement, en écoutant. J'aurais dû faire les présentations : Viens ici, Lummie. Je veux te présenter M. le commissaire Greenberg. »

Lummox porta sur Greenberg un regard dépourvu d'intérêt et dit : « Comment allez-vous, monsieur le commissaire Greenberg? » prononçant correctement la formule de politesse, mais trébuchant sur le nom et le titre.

— « Oh! comment allez-vous, Lummox? »

Greenberg contemplait toujours Lummox, lorsque l'heure sonna à l'horloge du Tribunal. Le juge O'Farrell se tourna vers lui, et dit :

— « Dix heures, monsieur le Commissaire, je crois que nous ferions mieux d'y aller. »

— « Rien ne presse, » répondit Greenberg, d'un air absent, « de toute façon l'audience ne peut commencer sans nous... Cet aspect de l'enquête m'intéresse. Mr. Stuart, quel est le Q.R.I. de Lummox, par rapport à l'échelle humaine? »

— « Hein? Oh! son Quota Relatif d'Intelligence! Je l'ignore, monsieur. »

— « Grands dieux, voulez-vous dire que personne n'a jamais cherché à le savoir? »

— « Eh bien, non, monsieur. Je veux dire, si, monsieur. Quelqu'un à soumis Lummox à quelques tests, du temps de mon grand-père, mais celui-ci fut si furieux de la façon dont ils traitaient Lummie qu'il les mit à la porte. Depuis lors, nous avons écarté de lui presque toute présence étrangère. Mais il est réellement intelligent. Essayez, vous verrez. »

Le juge O'Farrell murmura à Greenberg :

— « L'animal n'est pas plus intelligent qu'un toutou d'envergure moyenne, bien que susceptible de parodier plus ou moins le langage humain. Je sais de quoi je parle. »

John Thomas s'écria, plein d'indignation :

— « Je vous ai entendu, monsieur le Juge! Vous êtes de parti pris, voilà tout! »

Le juge allait répondre, lorsque Betty le devança :

— « Johnnie! Tu sais ce que je t'ai dit! C'est moi qui prendrai la parole à ta place. »

Greenberg négligea cette interruption.

— « A-t-on jamais essayé d'apprendre son propre langage? »

— « Comment? »

— « Ouais... non, selon toutes apparences. Il se peut également qu'il ait été apporté ici avant d'avoir l'âge suffisant pour avoir pu apprendre à parler, dans *son* langage, je veux dire. Mais il doit en avoir un. C'est un fait reconnu des xénologistes, que l'existence des centres du langage articulé est conditionnée par leur utilisation dans les systèmes nerveux. En d'autres termes, Lummox n'aurait pu apprendre le langage humain, en tant que tel, même médiocrement, si sa propre race n'avait eu l'usage de la communication orale. Sait-il écrire? »

— « Comment le pourrait-il? Il n'a pas de mains. »

— « Mmmm. Oui. Eh bien, pour un galop d'essai théorique, je parierai volontiers, en ce qui le concerne, pour un quota relatif de moins de 40. Les xénologistes ont pu établir que les types élevés, de niveau équivalent à celui de l'être humain, présentent toujours trois caractéristiques : centre de langage articulé, préhensivité, et, résultante directe des deux autres : mémoire. Nous pouvons donc déclarer que la race à laquelle appartient Lummox en est restée à un stade d'évolution partiel. Avez-vous des notions de xénologie? »

— « Très limitées, monsieur, » admit timidement John Thomas, « limitées à quelques lectures en bibliothèque. Mais j'ai l'intention de prendre une inscription aux cours de Xénologie et de Biologie Exotique. »

— « Très bonne idée. C'est un terrain neuf et grand ouvert. Vous seriez surpris d'apprendre à quel point il est difficile de trouver à engager, pour le seul Département Spatial, des xénistes en nombre suffisant. Mais une autre raison motivait mes questions : ainsi que vous le savez, le Département est intervenu dans cette affaire à cause de *lui* (Greenberg désigna Lummox). Il y avait quelque chance que votre ami appartienne à une race ayant passé avec nous des traités en règle. Une fois ou deux, aussi étrange que cela puisse paraître, il est arrivé qu'un étranger visitant notre planète soit pris pour une bête sauvage, ce qui donna des résultats... disons, plutôt fâcheux. »

Greenberg frissonna au souvenir de cette terrible affaire, étouffée en son temps, où un membre de la famille officielle de l'ambassadeur de Llador avait été découvert, mort et empaillé, dans un magasin de curiosité des Iles Vierges.

— « Mais de telles aventures ne peuvent se produire ici. »

— « Oh! je ne crois pas, en effet. Lummox est... eh bien, il fait partie de la famille. »

— « Précisément. »

Le commissaire s'adressa au juge O'Farrell.

— « Puis-je vous parler un moment, en privé, monsieur le Juge? »

— « Mais certainement. »

Les hommes s'éloignèrent.

Betty se rapprocha de John Thomas.

— « C'est dans le sac, » dit-elle, « si tu peux t'éviter de faire de nouvelles gaffes. »

— « Qu'ai-je fait? » protesta-t-il, « et qu'est-ce qui te donne à penser que ce sera si facile? »

— « C'est l'évidence. Tu plais à Greenberg. Lummox aussi. »

— « Je ne vois pas comment cela pourra payer le rez-de-chaussée des Grandes Galeries Centrales. Ou tout ces lampadaires! »

— « Contente-toi de garder ton sang-froid et de suivre mes consignes. Avant la fin de la séance, ce sont eux qui nous offriront de l'argent. »

***

A quelque distance de là, Greenberg s'entretenait avec le juge O'Farrell.

— « Monsieur le Juge, d'après ce que j'ai pu apprendre, il me semble que le Département des Affaires Spatiales devrait se retirer de cette affaire. »

— « Comment? Je ne vous suis pas, monsieur. »

— « Je m'explique. Ce que je voudrais faire, c'est reporter l'audience de quelques heures, de manière à laisser au Département le temps de prendre connaissance de mes conclusions et de les approuver. Alors, il me sera possible de me retirer en laissant les autorités locales — vous-même en l'occurence — régler le tout à leur guise. »

Le juge O'Farrell se mordit les lèvres.

— « Je n'aime pas les ajournements de dernière minute, monsieur le Commissaire. Il m'a toujours semblé peu conforme à notre profession, de convoquer des gens en leur faisant supporter les frais de toute nature du dérangement, pour ensuite leur dire de revenir un autre jour. Cela ne reflète pas le visage de la Justice. »

Greenberg fronça les sourcils.

— « C'est juste. Laissez-moi voir s'il ne serait pas possible d'y parvenir d'une autre manière. D'après ce que m'a dit le jeune Stuart, je suis certain que ce cas n'est pas de ceux qui nécessitent l'intervention d'un officier Xénique de la Fédération, cela, même si le sujet principal est du domaine Extra-Terrestre. Le Département n'exerce ce pouvoir, d'intervention que dans la mesure où cela nous éviterait éventuellement des accrochages avec des Gouvernements d'autres planètes. Il existe des centaines de milliers d'animaux E-T, sur notre Terre, plus de 30 000 Xénians non humains, tant résidents que visiteurs, jouissant tous d'un statut légal d'être humain, et traités comme tels, bien que, de toute évidence, ils n'aient rien de commun avec les Terriens. La Xénophobie étant ce qu'elle est, chacun de ces étrangers est une source d'ennuis toujours possibles pour nos relations avec l'outre-ciel.

Pardonnez-moi de vous avoir redit ce que vous savez déjà. Mais c'était une base de départ indispensable : Le Département ne peut passer son temps à moucher le nez de tous nos visiteurs Xéniques, même ceux qui en ont vraiment un. Nous ne disposons, ni d'un personnel suffisant

ni d'un penchant assez développé pour ce genre de passe-temps. Si l'un d'eux a des ennuis, il suffit habituellement d'aviser le magistrat local de nos obligations envers tel Traité d'Alliance avec la planète natale du Xénien. Le Département n'intervient que dans des cas extrêmement rares. Celui qui nous concerne, à mon avis, n'en n'est pas un.

Premièrement, il semble que notre ami Lummox ici présent, soit un *animal* vis-à-vis de la Loi, et... »

— « En aurait-on jamais douté? » demanda le juge surpris.

— « L'autre éventualité n'était pas impossible, et c'est la raison de ma présence ici. Mais en dépit de sa faculté réduite de parole, ses limitations dans les autres domaines exclueraient pour sa race la possibilité de s'élever à un niveau que nous pourrions considérer comme civilisé. C'est donc un animal, et il ne dispose que des droits accordés d'ordinaire aux animaux par nos Lois humaines. Par conséquent, le Département n'a pas à s'immiscer dans l'affaire. »

— « Je vois. Eh bien, personne n'a l'intention de se montrer cruel à son égard, pas à ma Cour, en tout cas. »

— « Mais j'en suis sûr. D'ailleurs, pour une autre raison, tout aussi suffisante, le Département n'est pas intéressé par l'affaire. Supposons que la créature soit « humaine » dans le sens que les us et coutumes ont donné à ce mot depuis le jour où nous avons établi notre premier contact avec la Grande Race de Mars. Elle ne l'est pas, mais supposons-le. »

— « Pure hypothèse, » accorda le juge.

— « D'accord. Eh bien, elle ne pourrait, pour autant, concerner le Département, parce que... Dites-moi, juge, connaissez-vous l'histoire du *Trail Blazer ?* »

— « Vaguement. Cela remonte à mes études primaires. »

— « Bien. Ce *Trail Blazer* effectua trois des premiers vols utilisant la transition inter-spatiale, du temps où ces expéditions étaient aussi téméraires que le premier voyage de Christophe Colomb. L'équipage ne savait pas où il allait, et n'avait que des notions brumeuses sur les conditions de retour. En fait, le *Trail Blazer* ne revint jamais de son troisième voyage. »

— « Oui, oui, je me souviens. »

— « Or, la question est la suivante : ce jeune Stuart — je ne puis l'appeler par son nom tout entier, qui a pour moi une consonance bizarre — Stuart, donc, me dit que cette créature rustre au sourire idiot est un souvenir rapporté du deuxième voyage du *Trail Blazer*. Voilà tout ce que j'avais besoin de savoir. Nous n'avons nul Traité d'établi avec aucune des planètes visitées à l'occasion de ces voyages, pas d'échanges commerciaux, pas de relations d'aucune sorte. Les habitants de ces régions n'ont pas pour nous d'existence juridique. Par conséquent, les seules lois à appliquer à Lummox sont nos propres lois intérieures. Le Département n'a pas à intervenir, et même s'il le faisait, un officier spécial, comme c'est mon cas, serait obligé d'établir un jugement entièrement basé sur ces lois. Travail pour lequel vous êtes plus qualifié que moi. »

Le juge O'Farrell hocha la tête.

— « Bien. Je ne vois aucune objection à rendre ce jugement moi-même. Commençons-nous? »

— « Un moment encore. J'ai suggéré un ajournement parce que l'affaire n'en comporte pas moins quelques aspects curieux. J'aurais voulu m'en reférer au Département, afin d'être assuré de la validité de ma théorie, et être sûr de n'avoir pas oublié quelque précédent ou quelque loi importante. Mais je suis prêt à me retirer immédiatement si vous pouvez me garantir une chose : Je présume qu'en dépit de son apparence inoffensive, cette créature s'est avérée nuisible, voire dangereuse ! »

O'Farrell acquiesça de la tête.

— « C'est ainsi que je l'entends. »

— « Bien. Quelqu'un a-t-il demandé formellement son anéantissement? »

— « Hmmm... il m'a été rapporté en privé que le chef de la police a l'intention de demander au Tribunal la destruction de cet animal, en invoquant la Sécurité Publique. Il a également, ce faisant, devancé les désirs de certains particuliers. »

Greenberg parut ennuyé.

— « A ce point-là? Et vous, monsieur le Juge, qu'en pensez-vous? Si vous jugiez l'affaire, laisseriez-vous procéder à la destruction de cet animal? »

Le juge O'Farrell répliqua :

— « Cette question me semble déplacée. »

Greenberg devint tout rouge.

— « Je vous demande pardon, mais il me fallait, tôt ou tard, en venir à ce point. Indépendamment de ce qu'il a pu faire, et quelque dangereux qu'il soit, il représente néanmoins pour la science un intérêt tel qu'il devrait être sauvegardé. »

— « Jeune homme, » fit le juge, « vous me poussez à préjuger d'une affaire, en partie, tout au moins. Votre attitude est des plus malséantes. »

L'inspecteur en chef Dreiser choisit précisément ce moment-là pour s'annoncer :

— « Monsieur le Juge, je vous cherchais partout. L'audience va-t-elle enfin avoir lieu? J'ai sept hommes qui... »

O'Farrell l'interrompit :

— « Inspecteur, voici monsieur le Commissaire Greenberg. Monsieur le Commissaire, permettez-moi de vous présenter notre inspecteur en chef.

— « Enchanté, inspecteur.

— « Comment allez-vous, monsieur le Commissaire? Messieurs, au sujet de l'audience, j'aimerais savoir... »

— « Inspecteur, » coupa brusquement le juge, « contentez-vous de dire à l'huissier de tout tenir prêt. A présent, veuillez nous laisser seuls, je vous prie. »

— « Mais... »

L'inspecteur en chef se tut, et s'éloigna en grommelant un mot bien excusable chez un policier harassé.

O'Farrell se retourna vers Greenberg.

Le commissaire avait eu le temps, pendant cette interruption, de se rappeler qu'il était censé ne pas éprouver d'émotions personnelles. Il reprit d'un ton plus calme :

— « Je retire ma question, monsieur le Juge. Je n'avais aucunement l'intention de me montrer inconvenant. Mais le problème n'en demeure pas moins. Vous savez qu'en insistant, je pourrais obtenir un renvoi de l'affaire, me permettant de consulter le Département? »

— « Certainement. Peut-être devriez-vous le faire. Vos décisions n'ont pas à être affectées par mes opinions. »

— « Non. Mais je vous le concède : les ajournements de dernière minute ont un caractère vexatoire. »

Il était en train de penser que, dans ce cas bizarre, en référer au Département équivalait à consulter Mr. Kiku. Et il entendait déjà les commentaires écœurés du sous-secrétaire : « Initiative... Sens des Responsabilités.. Pour l'amour du ciel, n'y avait-il donc rigoureusement personne dans toute cette maison de fous, capable de prendre une simple décision?... »

Greenberg en prit une.

— « Je crois qu'il vaut mieux que le Département maintienne son intervention. Je m'en charge donc. Du moins en ce qui concerne cette audience première. »

O'Farrell eut un large sourire.

— « J'avais espéré que vous prendriez cette décision, et j'attends avec impatience le moment de vous voir à l'œuvre. J'ai l'impression que ces messieurs du Département des Affaires Spatiales ont une manière quelque peu particulière de rendre la Justice. »

Ils se dirigèrent vers la salle du Tribunal. L'inspecteur en chef Dreiser, qui rageait dans son coin, s'aperçut que le juge O'Farrell l'avait oublié. Il se mit à les suivre, et vit en passant que le jeune Stuart et Betty Sorenson étaient toujours de l'autre côté de la cage de Lummox. Ils tenaient leurs têtes l'une contre l'autre, sans avoir remarqué le départ des deux magistrats. Dreiser s'avança jusqu'à eux.

— « Hep! Reprenez vos esprits, Johnnie Stuart! Vous devriez être au tribunal depuis vingt minutes. »

John Thomas eut l'air effaré.

— « Mais je croyais, » commença-t-il, avant de s'apercevoir à son tour que le juge et Greenberg étaient partis.

— « Oh! juste une minute, Mr. Dreiser, j'ai un mot à dire à Lummox. »

— « Vous n'avez plus rien à dire à cet animal. Allons, venez! »

— « Mais, inspecteur... »

Dreiser le saisit par le bras et se mit en route. Pesant près d'une centaine de livres de plus que John Thomas, il l'entraîna à sa suite. Betty s'interposa en disant :

— « Deacon Dreiser, quel désagréable comportement vous avez ! »

— « Cela suffit, jeune fille ! » répondit Dreiser.

Et il reprit son chemin en direction du tribunal, John Thomas à la remorque. Betty se tut et les suivit.

John Thomas se rendit à l'inévitable. Il avait voulu au tout dernier moment, faire comprendre à Lummox la nécessité de rester tranquille, sans dévorer les barreaux d'acier. Mais Mr. Dreiser n'avait rien voulu savoir. Il semblait à John que la grande majorité des adultes du monde passait ainsi son temps à ne pas écouter.

Leur départ n'était pas resté inaperçu de Lummox. Il se dressa, emplissant la cage de sa masse imposante, et suivit du regard son jeune maître, se demandant quelle conduite observer. Les barreaux crissèrent sous son frottement. Betty se retourna et lui dit :

— « Lummox, attends-là, nous reviendrons. »

Lummox demeura dressé, le regard fixé sur eux, et réfléchissant. Un ordre de Betty n'était pas un ordre véritable. Celui-ci faisait-il exception? Les précédents du passé pouvaient fournir matière à réflexion.

Il décida, pour l'immédiat, de se recoucher.

IV

Lorsque O'Farrell et Greenberg pénétrèrent dans la salle, l'huissier cria :

— « Messieurs, La Cour ! »

Le silence se fit, et le public s'installa sur les sièges. Un chapeau sur la tête, plusieurs appareils accrochés en bandoulière, un jeune homme surgit sur le chemin des deux officiels.

— « Ne bougeons plus ! » dit-il en les photographiant.

— « Encore une, monsieur le Juge, en souriant, s'il vous plaît, comme si le juge commissaire venait de dire quelque chose de drôle. »

— « Une suffit. Et ôtez-moi ce chapeau. » répliqua O'Farrell en l'écartant du passage. L'homme haussa les épaules, sans enlever sa coiffure.

Le greffier du Tribunal leva les yeux à leur approche. Son visage était rouge et suant, ses appareils traînaient sur le banc de justice.

— « Excusez-moi, monsieur le Juge, » dit-il, « une seconde. »

Et se penchant sur un microphone : « Allô, vérification de circuit... un, deux, trois, quatre... Cincinnati... soixante-six... » « J'ai encore eu des ennuis aujourd'hui avec cet enregistreur, » ajouta-t-il en relevant les yeux.

— « Vous auriez dû le vérifier avant ! »

— « Pour l'amour de Dieu, je l'avais pourtant fait, monsieur le Juge, tout tournait rond ! Malheureusement, lorsque je l'ai branché à 10 heures moins 10, un transistor a lâché, et il a fallu un siècle pour localiser la panne. »

— « Ça va, » coupa O'Farrell avec humeur, ennuyé que cela se

produisit devant son distingué visiteur, « débarrassez le banc de vos ustensiles, voulez-vous? »

Greenberg répondit vivement :

— « Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je ne me servirai pas de ce banc. Nous nous réunirons autour d'une grande table, comme une cour martiale. J'estime que la procédure s'en trouve accélérée. »

O'Farrell prit un air malheureux.

— « J'ai toujours maintenu les vieilles traditions dans ce Tribunal. Je trouve qu'elles en valent la peine. »

— « C'est fort possible. Ceux d'entre nous qui comme moi-même ont à juger des affaires de-ci de-là doivent, je présume, prendre de mauvaises habitudes, mais nous n'y pouvons rien. Voyez les gens de Minatare, par exemple, et supposez que, par politesse, vous vous appliquiez à suivre leurs usages pour juger une affaire. Pour eux, le juge ne vaut pas tripette si ses vêtements ne subissent pas une rapide purification avant qu'il ne se hisse dans son fauteuil. Encore doit-il rester sans boire ni manger jusqu'à la proclamation du jugement. Franchement, cela ne me plairait pas du tout, et vous? »

Le juge O'Farrell fut outré que ce jeune homme beau parleur pût se laisser aller à comparer, fût-ce un instant, le rituel correct de son Tribunal à ces pratiques païennes. Il se sentit mal à l'aise en pensant aux trois piles de gâteaux de blé, agrémentées de saucisses et d'œufs, par lesquelles il avait commencé la journée.

— « Certes, autres temps, autres mœurs, » dit-il en grommelant.

— « N'est-ce pas? Je ne vous le fais pas dire! Et merci pour votre indulgente approbation. »

Greenberg rejoignit l'huissier et, avec son aide, se mit en devoir de disposer une grande table en rassemblant les tables individuelles des avocats, sans laisser à O'Farrell le temps d'expliquer qu'il n'avait cité un vieux proverbe que pour en prendre le contre-pied.

Rapidement, une quinzaine de personnes prirent place autour de cette grande table, et Greenberg envoya l'huissier à la recherche de cendriers. Il se tourna vers le greffier, à son poste de contrôle, penché sur ses instruments, un casque aux oreilles.

— « Est-ce que cela marche, maintenant? »

— « Paré. »

— « Parfait. L'audience est ouverte. »

Le greffier se mit à indiquer au micro l'heure, la date, le lieu, la nature et la juridiction du Tribunal, les noms et qualités du Conseiller Extraordinaire Président, prononçant de travers le prénom de Sergei Greenberg, qui ne releva pas l'erreur. L'huissier revint, les bras chargés de cendriers, en disant précipitamment :

— « Oyez, Oyez! Que tous ceux que cette affaire intéresse s'approchent et... »

— « Ça va bien, » coupa Greenberg, « merci quand même. Le Tribunal va tenir une audience préliminaire sur le ou les litiges ayant résulté lundi dernier des agissements d'une créature extra-terrestre résidant en

ce lieu et connue sous le nom de Lummox. Je fais allusion à cette grande brute en cage, à l'extérieur du bâtiment. Huissier, faites-en faire une photo, s'il vous plaît, et joignez-la au dossier. »

— « Tout de suite, Votre Honneur. »

— « Le Tribunal tient à déclarer qu'un jugement définitif sur le ou les litiges pourra intervenir à tout moment en cours d'audience, s'il en décide ainsi, après audition régulière de la Défense. En d'autres termes, n'hésitez pas à intervenir si l'envie vous en prend, la session du Tribunal peut ne durer qu'un jour. Ah oui, bien sûr, la Cour recevra toute pétition relative à cette créature extra-terrestre, de même qu'elle entendra tous les exposés des faits. »

— « Une question, Votre Honneur. »

— « Oui? »

— « Plaise à la Cour, mon client et moi-même ne voyons aucune objection à cette audience, si elle n'est que préliminaire. Mais reprendra-t-on la jurisprudence classique au cas où un jugement serait prononcé? »

— « Ce tribunal, convoqué par la Fédération, et agissant conformément à l'ensemble des lois dites « Lois civilisées », consistant en accords, traités, jurisprudence, etc., à observer entre deux ou plusieurs planètes membres de la Fédération, ou avec d'autres civilisations entretenant avec celles-ci des relations diplomatiques, n'est pas lié par la jurisprudence locale. L'objectif de ce Tribunal est de parvenir à la Vérité, et de rendre la Justice... la Justice dans la Loi. La Cour prendra en considération les lois et les usages locaux, pour autant qu'ils ne soient pas résolument en contradiction avec la Loi supérieure. Mais lorsque la coutume locale apparaîtra purement rituelle, elle ne s'enfermera pas dans un rite formaliste, et poursuivra son œuvre. Vous m'avez compris? »

— « Hum. Je crois que oui, monsieur. Il se peut que j'aie à faire ultérieurement quelques objections, » dit, d'un air embarrassé, l'homme de petite taille, entre deux âges, qui venait de prendre la parole.

— « Chacun pourra élever les objections qu'il jugera nécessaires n'importe quand et pour n'importe quel motif. La Cour l'entendra. Vous pourrez aussi faire appel à mes décisions. Toutefois, » dit Greenberg en souriant chaleureusement, « je doute que cela vous serve à quelque chose. Jusqu'à présent, j'ai eu la chance de voir toutes mes décisions confirmées en haut lieu. »

— « Il n'était pas du tout dans mes intentions, » répondit l'autre avec raideur, « de prétendre que la Cour n'était pas suffisamment... »

— « Bien sûr! Bien sûr! Allons, commençons! »

Greenberg prit une pile de papiers.

— « Voici une action civile des « Grandes Galeries Centrales » contre « Lummox-John-Thomas Stuart XI » (« — Ce nom continue à me tracasser, » fit-il en aparté au juge O'Farrell). « Marie Bradley Stuart et consorts, » et une autre de la « Western Mutual Assurance Company, » assureurs des « Grandes Galeries Centrales ».

» En voici une autre contre les mêmes Défendeurs, intentés par K. Ito et sa compagnie d'assurances, hem, la New World Casualty Ltd ;

encore une émanant de la ville de Westville même défendeurs et, enfin, une dernière instance introduite par Mrs. Isabella Donahue. Toujours les mêmes chefs d'accusation : asile donné à un animal dangereux, hébergement criminel du même, négligence, entretien d'un animal nuisible à l'ordre public. »

John Thomas était devenu blanc. Greenberg lui jeta un regard, et dit :

— « Il n'ont pas oublié grand-chose, n'est-ce pas, fils? Remettez-vous. Le condamné mange toujours son petit déjeuner de bon cœur. »

John Thomas grimaça tristement. Betty lui tapota le genou sous la table.

La pile comportait un autre papier, que Greenberg mêla aux autres, dans le dossier, sans le lire. C'était une pétition signée de l'Inspecteur en Chef pour le compte de la ville de Westville, demandant au Tribunal d'ordonner la destruction d'un animal dangereux connu sous le nom de Lummox, et réputé, etc.

Levant les yeux, Greenberg dit :

— « Voyons maintenant quelles sont les parties en présence. Vous, monsieur? »

Ces paroles s'adressaient au petit homme qui avait interrogé le Tribunal sur le mode de procédure. Il déclina son identité, Alfred Schneider, en précisant qu'il représentait les intérêts de la Western Mutual et des Grandes Galeries Centrales.

— « Cette personne, a ma droite, est Mr. de Grasse, directeur de l'affaire.

— « Bon. Au suivant, s'il vous plaît. »

Greenberg constata que les principaux plaignants étaient présents, accompagnés de leurs avocats. La liste comprenait outre lui-même, le juge O'Farrell, John Thomas, Betty et l'inspecteur en chef Dreiser, les personnes suivantes : Mrs. Donahue et son avocat, Mr. Beanfield, MM. Schneider et de Grasse pour les G. G. C., Me Lombard, avocat de la ville de Westville, l'avocat de la Cie d'assurance de Mr. Ito et le fils de ce dernier — agissant au nom de son père — les officiers de police Karnes et Mendoza (témoins) et la mère de John Thomas avec Mr. Postle, avocat de la famille Stuart.

Greenberg dit à Postle :

— « Je présume que vous représentez également Mr. Stuart.

Betty l'interrompit :

— « Par Dieu, non! C'est moi, qui représente Johnnie. »

Greenberg haussa les sourcils.

— « J'allais précisément vous demander la raison de votre présence en ces lieux. Voyons, êtes-vous avocate? »

— « Heu... J'agis en tant que Conseil. »

O'Farrell se pencha en avant et murmura :

— « Voilà qui est absurde, monsieur le Commissaire, de toute évidence, cette enfant n'est pas avocate. Je la connais et je l'aime bien, mais en toute franchise, je ne la crois pas très dégourdie. »

Il ajouta sévèrement :

— « Betty, votre place n'est pas ici. Retirez-vous, et cessez de vous rendre ridicule. »

— « Dites donc, monsieur le Juge... »

— « Un moment, jeune personne, » interrompit Greenberg, « êtes-vous qualifiée, pour agir en tant que Conseil de Mr. Stuart? »

— « Certainement. Je suis le Conseil qu'il a choisi. »

— « Ouais. Un point pour vous. Quoique peut-être insuffisant. »

Il demanda à John Thomas :

— « Est-ce exact? »

— « Heu... Oui, monsieur. »

Le juge O'Farrell murmura :

— « Ne fais pas ça, fils, tu seras infirmé. »

Greenberg ajouta :

— « C'est bien ce que je crains. »

Il fronça les sourcils, puis, s'adressant à la Défense :

— « Êtes-vous disposé, Mr. Postle, à agir en tant que représentant les intérêts conjoints de la mère et du fils? »

— « Oui. »

— « *Non!* » contredit Betty.

— « Comment! Les intérêts de Mr. Stuart ne seraient-ils pas en meilleure garde aux mains d'un avocat que dans les vôtres? Non, ne répondez rien. Je désire que Mr. Stuart réponde lui-même. »

John Thomas rougit et marmotta :

— « Non, je ne veux pas de lui. »

— « Pourquoi? »

Il se cantonna dans un silence obstiné.

Betty expliqua d'un ton dédaigneux :

— « Parce que sa mère n'aime pas Lummox. Tout simplement. Et... »

— « Mensonge! » s'écria Mrs. Stuart d'une voix aiguë.

— « C'est la vérité. Et ce vieux fossile de Postle est prêt à dévider le même chapelet qu'elle. Tous deux sont bien d'accord pour se débarrasser de Lummie! »

O'Farrell toussota derrière son mouchoir. Postle devint très rouge. Greenberg dit gravement :

— « Jeune fille, veuillez vous lever et présenter vos excuses à Mr. Postle. »

Betty regarda le commissaire, baissa les yeux, et se leva. Elle dit d'un ton humble :

— « Mr. Postle, je suis désolée que vous soyez un fossile. Non, je veux dire que je suis désolée d'avoir dit que vous étiez un fossile. »

— « Vous pouvez vous rasseoir, » dit sèchement Greenberg. « Que ceci ne se reproduise plus. Mr. Stuart, on ne peut obliger personne à prendre un Conseil qui ne soit de son choix. Mais vous me posez un dilemne. Légalement, vous êtes mineur. Or, vous avez choisi pour

Conseil une autre personne mineur. Cela ne fera pas très bon effet sur le procès verbal. »

Il se frotta le menton.

— « Ou se pourrait-il que vous — ou votre Conseil — ou tous deux de concert, cherchiez à invalider le procès. »

— « Euh ! Certainement pas, monsieur le Commissaire, » dit Betty d'un ton respirant les vertus bourgeoises. (Elle avait songé à cette dernière éventualité, sans juger toutefois utile d'en parler à Johnnie.)

— « Hmmm. »

— « Votre Honneur? »

— « Oui, Mr. Lombard. »

— « Tout ceci me paraît du dernier ridicule. Cette jeune fille n'occupe aucune position. Elle n'est pas membre du barreau. En toute évidence, elle ne peut tenir office d'avocat. Il m'est extrêmement désagréable de me trouver dans la position d'instruire la Cour, mais il est clair que la seule chose à faire est de prier cette personne de se retirer et désigner un Conseil. M'est-il permis de faire observer, d'ailleurs, que l'avocat d'office est présent et disponible? »

— « Je vous en prie. Est-ce là tout, monsieur le Procureur? »

— « Heu... Oui, Votre Honneur. »

— « Ajouterai-je que l'opinion de la Cour est que votre intervention revêt un caractère extrêmement déplacé, et dois-je vous prier d'avoir à observer dorénavant plus de retenue. »

— « Heu... A vos ordres, Votre Honneur. »

— « Si des erreurs son commises, nous en prendrons la pleine responsabilité. Compte tenu des conditions spéciales dans lesquelles cette Cour a été réunie, il n'est pas nécessaire en l'occurrence, qu'un Conseil soit formellement qualifié, ou, pour reprendre vos termes, qu'il soit « membre du barreau », avocat patenté. Au cas ou cette décision vous semblerait insolite, permettez-moi de vous affirmer que les prêtres-légistes de Deflai investis de leurs fonctions par voie héréditaire, la trouvent encore plus étonnante. Mais c'est là le seul règlement qui puisse être universellement appliqué. Je vous remercie néanmoins de votre suggestion. Que l'avocat d'office veuille bien se présenter.

— « Voilà, Votre Honneur. Cyrus Andrew. »

— « Merci. Etes-vous prêt à exercer? »

— « Oui, monsieur le Commissaire. Le temps, cependant, de consulter mon mandant. »

— « Cela va de soi. Eh bien, Mr. Stuart? Consentez-vous à ce que la Cour vous désigne Mr. Andrew pour Conseil? Ou Conseil associé? »

— « Non ! »

A nouveau la voix de Betty.

— « Je m'adressais à Mr. Stuart, miss Sorenson. Alors? »

John Thomas regarda furtivement Betty.

— « Non, Votre Honneur. »

— « Pourquoi non? »

— « Je vais répondre à cela, » interrompit Betty, « j'ai la parole

plus facile que lui, voilà pourquoi je suis Conseil. Nous n'accepterons pas Mr. Andrew parce que le Procureur Général nous est opposé dans l'une de ces stupides histoires que l'on impute à Lummox — et que lui et Mr. Andrew sont associés à la ville lorsqu'ils ne feignent pas de défendre des causes adverses à la Cour. »

Greenberg se tourna vers Andrew.

— « Est-ce vrai ? »

— « Eh bien... oui, nous sommes effectivement associés juridiques, Votre Honneur. Vous savez ce que c'est, dans une aussi petite ville... »

— « Je comprends parfaitement. Mais je comprends également l'objection de miss Sorenson. Je vous remercie Mr. Andrew. Vous pouvez vous rasseoir. »

— « Mr. Greenberg ? Je puis vous déblayer la moitié du chemin. Voyez-vous, j'avais le détestable pressentiment que quelque âme bien intentionnée essaierait probablement de me mettre hors du coup. J'ai donc pris mes précautions à l'avance : je suis copropriétaire. »

— « Copropriétaire ? »

— « Oui. De Lummox. Regardez. »

Elle sortit un papier de son sac et le lui montra.

— « Un acte de vente, parfaitement légal, en bonne et due forme. Du moins il devrait l'être, je l'ai recopié d'après l'original du registre. »

Greenberg l'étudia.

— « La formulation semble correcte. C'est daté d'hier, ce qui vous rendrait pour moitié civilement et volontairement responsable. Cependant cette responsabilité n'engloberait pas les dommages criminels causés antérieurement à cette date. »

— « Ah ! bah ! Rien de criminel dans tout ça ! »

— « Ce point restera à déterminer. Et je vous prie de ne pas dire « bah ! » ce n'est pas un terme légal. Pour l'instant, la question est de savoir si oui ou non, le signataire avait le droit de vente sur l'animal en question. Qui est le possesseur de Lummox ? »

— « Mais Johnnie, bien sûr ! C'était stipulé dans le testament de son père ! »

— « Vraiment ! Cette clause existe-t-elle, Mr. Postle ? »

Mrs. Stuart et Mr. Postle échangèrent quelques chuchotements, puis le second dit à voix haute :

— « Exact, Votre Honneur. La créature appelée Lummox fait partie de l'héritage de John Thomas Stuart, mineur. La responsabilité de Mrs. Stuart n'est engagée qu'à travers la personne de son fils. »

— « Très bien. »

Greenberg remit l'acte de vente au greffier.

— « Lisez-le pour enregistrement. Qu'il soit également spécifié que bien qu'ayant été dûment avertis et conseillés, vous persistez tous deux à être vos propres Conseils. La Cour assumera donc, à regret, la charge de protéger vos droits et vous instruire des règlements. »

— « Oh ! ne soyez pas désolé, Mr. Greenberg, nous vous faisons confiance. »

— « Je n'y tenais pas précisément, » dit-il d'un ton sec. « Mais continuons. Vous, monsieur, là-bas, qui êtes-vous? »

— « Moi, monsieur le Juge? Je suis l'envoyé spécial de la Presse Galactique. Je me nomme Hovey. »

— « Ah oui? Le greffier fournira une transcription à la Presse. Je me tiendrai à votre disposition, plus tard, pour l'interview habituelle, si quelqu'un le désire. Mais, de toute façon, pas de photos de moi avec cette créature nommée Lummox. Y a-t-il ici présents d'autres représentants de la Presse? »

Deux autres personnes se levèrent.

« On placera pour vous des sièges juste au-delà de la barre. »

— « Oui, monsieur le Juge, mais avant... »

— « Plus tard, je vous prie. Prenez place. »

Greenberg regarda autour de lui.

— « Je pense que c'est tout. Non, cette personne, encore. Votre nom? »

L'interpellé se leva. Il portait une jaquette stricte, des pantalons rayés, et son attitude reflètait une conscience extrême de sa propre dignité.

— « N'en déplaise à la Cour, mon nom, monsieur le Juge, est T. Omar Esklund, docteur en philosophie. »

— Cela ne plaît ni ne déplaît à la Cour, docteur. Etes-vous partie dans l'une ou l'autre de ces affaires? »

— « Oui, monsieur le Juge. Je comparais ici en tant qu' « amicus curiæ », en tant qu'ami de la Cour. »

Greenberg fronça des sourcils.

— « Ladite Cour tient à cœur de choisir elle-même ses amis. Exposez votre affaire, docteur. »

— « Tout d'abord, me permettrez-vous, monsieur le Juge, de vous dire que je suis secrétaire exécutif d'Etat de la Ligue *La Terre aux Terriens!* »

Greenberg réprima un grognement qui échappa à Esklund, occupé à produire un énorme manuscrit.

— « Ainsi que nul n'en ignore, depuis la mise en pratique de cette impiété qu'est le voyage interplanétaire, notre Mère la Terre, à nous donnée par la Loi Divine, n'a cessé de subir l'invasion, en nombre croissant, de « créatures » — disons plutôt de bêtes — dont l'origine est sujette à caution. Les funestes conséquences de ce trafic blasphématoire ne sont hélas que trop... »

— « Docteur Esklund! »

— « Monsieur le Juge? »

— « Quel est le sens de votre présence à cette Cour? Encore une fois, êtes-vous partie de l'une ou l'autre des affaires ici traitées? »

— « Eh bien, pour ainsi dire, Votre Honneur, et pour le dire brièvement, je suis, en quelque sorte, dans un sens plus vaste, l'avocat de l'humanité entière. La Société à laquelle j'ai l'honneur... »

— « Avez-vous quoi que ce soit à soumettre à la Cour ? Une pétition, peut-être ? »

— « Oui, Votre Honneur, » répondit Esklund d'un ton maussade. « J'ai une pétition. »

— « Veuillez la produire. »

Esklund, fouillant parmi ses papiers, extirpa l'un d'eux, qu'on transmit à Greenberg. Ce dernier n'y jeta pas un regard.

— « Veuillez à présent, aux fins d'enregistrement, faire un bref résumé de la nature de cette pétition. Parlez distinctement face au microphone le plus proche. »

— « Heu... N'en déplaise à la Cour, la Société dont j'ai l'honneur d'être un représentant officiel, véritable ligue embrassant, si j'ose ainsi m'exprimer, l'humanité dans son ensemble, vous prie... que dis-je, vous requiert d'anéantir le monstre diabolique qui n'a que trop ravagé cette noble communauté. Destruction sanctionnée, pour ne pas dire commandée, par ce qu'ont de plus sacré... »

— « Est-ce là votre pétition ? Vous demandez à la Cour d'ordonner la destruction de la créature extra-terrestre dénommé Lummox ? »

— « Certes, mais de plus, j'ai ici en ma possession une documentation soigneusement argumentée — arguments irréfutables, j'ose l'ajouter — ayant trait... »

— « Un instant. Ce mot « requérir » par vous employé, figure-t-il dans la pétition ? »

— « Non, Votre Honneur, ce mot venait du cœur, il m'est venu du plus profond de... »

— « Votre cœur vient de vous entraîner un peu loin. Ne désirez-vous pas vous reprendre ? »

Esklund, le regard fixe, finit par grommeler :

— « Je retire ce mot prononcé sans intention malveillante. »

— « Fort bien. La pétition est recevable. Que le greffier l'enregistre. Il sera statué ultérieurement là-dessus. Pour en venir au discours que vous désiriez prononcer, je présume à en juger par les dimensions de votre manuscrit, que c'est une affaire d'environ deux heures. »

— « Ce laps de temps me semble très convenable, Votre Honneur, » répondit Esklund, tout radouci.

— « Parfait ! Huissier ? »

— « Votre Honneur ? »

— « Pouvez-vous nous dénicher un escabeau ? »

— « Heu... Je pense que oui, Votre Honneur. »

— « Excellent. Installez-le au grand air, sur la pelouse. Docteur Esklund, chacun de nous aime à parler librement. Ne vous en privez donc pas. Cet escabeau est à vous pour les deux heures qui suivent. »

Le visage du Dr. Esklund prit une teinte prononcée d'aubergine mûre.

— « Vous n'avez pas fini d'entendre parler... »

— « Je n'en doute pas. »

— « Nous les connaissons, les gens de votre espèce! Traîtres à l'humanité! Rénégats! Gaspillant notre héritage le plus... »

— « Emmenez-le. »

L'huissier s'exécuta, grimaçant sous cape. L'un des reporters suivit les deux hommes. Greenberg dit doucement :

— « Il semble que nous soyons parvenus, dans la constitution de cette assistance, à mettre au point le choix des personnes strictement indispensables. Nous sommes en présence de plusieurs affaires qui, cependant, présentent un commun faisceau de détails. Sauf objection, la Cour entendra donc tous les témoins en une seule fois, après quoi il sera jugé séparément de chaque cas. Y a-t-il quelque objection? »

Les hommes de loi s'entre-regardèrent. Finalement, l'avocat de Mr. Ito dit :

— « Votre Honneur, il me semblerait plus équitable d'examiner successivement et séparément chacun des cas. »

— « C'est possible. Mais alors, nous risquons d'être encore ici à Noël. Toutes ces personnes ont leurs occupations, et il me déplairait de leur faire perdre leur temps par des retours répétés sur un même sujet. Le droit de faire procéder par jugements isolés vous appartient toutefois. Restant bien entendu que, si vous êtes perdant, votre client aura à supporter seul les charges supplémentaires. »

Le fils de Mr. Ito tirailla la manche de son avocat, et lui chuchota quelque chose. Ce dernier hocha la tête et dit :

— « Nous nous rallierons au principe de l'audition d'ensemble des témoignages — du moins en ce qui concerne l'exposé des faits. »

— « Parfait. Pas d'autres objections? »

Personne ne dit mot.

Greenberg se tourna vers O'Farrell.

— « Monsieur le Juge, cette salle est elle munie de véracimètres? »

— « Pardon?... Ah! oui, les détecteurs de mensonges. C'est-à-dire, oui, mais je ne les utilise pratiquement jamais. »

— « J'apprécie assez l'emploi de ces appareils. »

Il se tourna vers le Tribunal.

— « Qu'on accroche les véracimètres. Nul n'est tenu d'accepter leur emploi, mais quiconque refusera de s'y soumettre prêtera serment. De plus, la Cour, dont c'est le privilège, notifiera judiciairement tout refus, se réservant de l'apprécier comme il se doit. »

John Thomas glissa à Betty :

— « Gare à ta langue, ma mignonne. »

— « Sois tranquille, gros malin, fais plutôt attention à la tienne. »

Le juge O'Farrell dit à Greenberg :

— « L'installation des instruments va demander un certain temps. Ne pourrions-nous en profiter pour aller déjeuner? »

— « Ah! tiens, c'est vrai, le déjeuner. Je demande l'attention générale! La session ne fera l'objet d'aucune suspension de séance pour l'heure du repas. Je demanderai à l'huissier de prendre vos commandes de café, sandwiches, etc., selon vos goûts, pendant que le greffier procè-

dera à l'installation des appareils. Nous déjeunerons à cette table même. En attendant... » (Greenberg fouillait et refouillait ses poches à la recherche de cigarettes) « quelqu'un a-t-il une allumette ? »

***

Dehors, sur la pelouse, Lummox, après avoir dûment considéré cette question délicate du droit de Betty à lui donner des ordres, avait fini par conclure à la possibilité d'un statut spécial à l'égard de celle-ci. Chacun des John Thomas avait introduit dans son existence un personnage du type Betty ; chacun d'eux avait insisté pour que fût respecté en tous points le moindre caprice de la personne en question. Le dernier John Thomas en date avait déjà, en ce qui concernait Betty, renoué avec le procédé traditionnel. Mieux valait donc agir selon les désirs de celle-ci, dans la mesure où ce n'était pas trop gênant.

Il s'allongea sur le sol et décida de piquer un petit somme, laissant aux aguets son « œil de garde ».

Il dormit d'un sommeil agité, torturé par l'odeur affolante du métal. Au bout d'un moment, il s'éveilla et s'étira faisant se distendre la cage. Il lui sembla que John Thomas avait disparu depuis un temps inutilement prolongé. En y réfléchissant, il n'avait pas aimé, mais pas du tout, la manière dont cet homme l'avait emmené. Il se demanda s'il fallait agir, et comment ? Que dirait son ami, s'il était là ?

Le problème était par trop compliqué. Il se recoucha et goûta les barreaux de la cage, se retenant de les consommer, simplement désireux de se faire une idée de leur saveur. Un peu sableux, peut-être, décida-t-il, mais pas mauvais.

***

Pendant ce temps, dans la salle, l'inspecteur en chef Dreiser avait comparu à la barre des témoins, suivi par Karnes et Mendoza. Leurs dépositions n'avaient donné lieu à aucun débat et les véracimètres n'avaient pas bougé.

Mr. de Grasse avait tenu à donner une importance quelque peu exagérée à certains passages de son récit.

L'avocat de Mr. Ito avait précisé que ce dernier avait tiré sur Lummox, et le fils de Mr. Ito avait été autorisé à montrer les photographies prises des dégâts et à les décrire.

Il ne manquait plus que le témoignage de Mrs. Donahue, pour compléter l'histoire du Jour L.

Greenberg se tourna vers son avocat.

— « Mr. Beanfield, désirez-vous conférer un instant avec votre cliente, ou la Cour peut-elle poursuivre son interrogatoire ? »

— « Qu'elle poursuive, Votre Honneur. J'aurai peut-être à poser une question ou deux. »

— « C'est votre droit. Mrs. Donahue, racontez-nous ce qui s'est passé. »

— « Sûr, que je vais le raconter ! Votre Honneur, mes Amis, Distingués Visiteurs, si peu accoutumée que je puisse être à prendre la parole en public, je pense néanmoins, à mon humble manière, devoir... »

— « Ne vous préoccupez pas de cela, Mrs. Donahue. Au fait. Que s'est-il passé lundi après-midi? »

Elle renifla.

— « Eh bien... Je m'étais étendue, dans l'espoir de goûter quelques minutes de repos — j'ai tant de responsabilités, songez donc ! Mes réunions de clubs, mes comités de bienfaisance, sans parler d'autres affaires... »

Greenberg surveillait le véracimètre au-dessus d'elle. L'aiguille oscillait sans arrêt, mais n'était pas suffisamment passée dans la partie rouge pour déclencher la sonnerie d'alarme. Il ne vaut pas la peine, décida-t-il, de la mettre en garde pour l'instant.

— « ... lorsque soudain je fus glacée d'une épouvante sans nom. »

L'aiguille fit un bond prononcé dans la bande rouge, un éclair écarlate jaillit et la sonnerie d'alarme retentit avec une bruyante insolence.

Quelqu'un partit d'un rire nerveux.

Greenberg se hâta de dire :

— « Silence ! L'huissier a ordre d'expulser tout perturbateur. »

Mrs. Donahue s'était interrompue au déclenchement de la sonnerie.

Beanfield, grimaçant, lui toucha la manche, et dit :

— « Aucune importance, chère madame. Veuillez simplement entretenir la Cour du bruit qui frappa vos oreilles et de ce que vous avez vu et fait. »

— « Il influence le témoin, » objecta Betty.

— « N'importe ! » répliqua Greenberg. « Il faut bien que quelqu'un le fasse ! »

— « Mais... »

— « Objection rejetée. Que le témoin poursuive. »

— « Eh bien !... Heu... Bien, j'entendis ce bruit, et me demandai, juste ciel, ce que cela pouvait bien être. Je sors la tête, et que vois-je? Un énorme monstre dévorant qui chargeait de long en large, et... »

La sonnerie d'alarme retentit à nouveau. Une douzaine de spectateurs éclatèrent de rire. Mrs. Donahue s'écria avec colère :

— « Quelqu'un va-t-il enfin débrancher cet appareil grotesque? Qu'on puisse attendre d'un témoin une déposition valable avec cette chose au-dessus de la tête, voilà qui dépasse mon imagination ! »

— « Silence ! » dit Greenberg. « S'il se produit encore la moindre manifestation, la Cour se verra contrainte d'appréhender pour offense au Tribunal ! »

Puis, s'adressant à Mrs. Donahue :

— « Dès l'instant où un témoin a admis l'usage du véracimètre, il n'est plus autorisé à revenir sur sa décision. Cependant, les renseignements fournis par cet appareil ont purement un caractère d'information et ne sauraient en aucune façon, engager la Cour quant à ses décisions. Veuillez poursuivre. »

— « Je l'espère bien ! Je n'ai jamais dit un mensonge de ma vie ! »

La sonnerie d'alarme demeura silencieuse.

Greenberg en conclut que Mrs. Donahue devait croire, de toute son âme, à sa dernière affirmation.

— « Je veux dire, » ajouta-t-il, « que la Cour prend elle-même ses propres décisions, et ne s'en remet pas à une machine pour le faire à sa place. »

— « Mon père m'a toujours dit des trucs de ce genre que c'étaient des diableries sortant tout droit de l'Enfer ! Il disait que pas un homme honnête ne devrait... »

— « Mrs. Donahue, je vous en prie ! »

Beanfield chuchota quelque chose à l'oreille de sa cliente. Elle reprit, sur un ton plus calme.

— « Eh bien, il y avait cette *chose,* cette énorme bête appartenant au garçon d'à côté. Elle mangeait mes rosiers. »

— « Et quelle a été votre réaction ? »

— « Je ne savais que faire. J'attrapai la première chose à portée de ma main — un balai, et me précipitai dehors. Le monstre chargea dans ma direction et... »

Drrrrrrrrrrrrr !

— « Reprenons-nous cette dernière scène, Mrs. Donahue ? »

— « Heu... Bref, je m'élançai sur lui, et me suis mise à lui donner des coups de balai sur le crâne. Il tenta de me happer. Ces énormes crocs... »

Drrrrrrrrrrrrr !

— « Que s'est-il passé alors, Mrs. Donahue ? »

— « Eh bien, il a tourné casaque, le lâche, et s'est sauvé du jardin, complètement saccagé ! »

L'aiguille s'agita — sans aller jusqu'à la sonnerie d'alarme.

Greenberg s'adressa à l'avocat.

— « Mr. Beanfield, avez-vous examiné les dégâts causés au jardin de Mrs. Donahue ? »

— « Oui, Votre Honneur. »

— « Voulez-vous nous préciser l'étendue de ces dommages ? »

Mr. Beanfield décida qu'il valait mieux perdre un client que d'être ridiculisé en pleine Cour par ce sujet confondant.

— « Cinq rosiers mangés, Votre Honneur, tout ou partie. Quelques dégâts mineurs causés au gazon, et un trou fait dans une clôture d'ornement. »

— « Montant financier de ces dégâts ? »

Mr. Beanfield répondit prudemment :

— « Le montant des dommages et intérêts par nous réclamés a été soumis à votre attention, Votre Honneur. »

— « Ceci n'est pas une réponse, Mr. Beanfield. »

Ce dernier haussa mentalement des épaules, et raya Mrs. Donahue de ses effectifs de clientèle payante.

— « Oh ! environ deux cents dollars, Votre Honneur, pour ce qui

est des dégâts purement matériels. Mais la Cour se doit d'allouer une indemnité, eu égard aux ennuis et à l'angoisse psychologique provoqués. »

Mrs. Donahue foudroya son avocat du regard.

— « J'ai quelque chose à ajouter. Il est un point sur lequel j'insiste, sur lequel j'insiste *absolument!* Il faut que cet animal dangereux, altéré de sang, soit anéanti ! »

Greenberg se tourna vers Beanfield.

— « S'agit-il là d'une requête formelle, maître? Ou pouvons-nous la considérer comme pure rhétorique et simple accès d'éloquence? »

Beanfield parut mal à l'aise.

— « Nous présentons effectivement une pétition dans ce sens, Votre Honneur. »

— « La Cour la recevra. »

Betty intervint précipitamment.

— « Eh ! Une minute ! Tous les forfaits perpétrés par Lummie chez cette dame se réduisent au fait d'avoir mangé quelques-uns de ses vieux malheureux ros... »

— « Plus tard, miss Sorenson. »

— « Mais... »

— « Plus tard, je vous prie. Vous en aurez l'occasion. Quelqu'un a-t-il encore un fait nouveau à porter à notre connaissance, ou désire-t-il poser quelque question supplémentaire à l'un des témoins? Ou produire une autre déposition? »

— « Oui, nous, » dit immédiatement Betty.

— « Vous désirez quoi? »

— « Nous désirons faire entendre un nouveau témoin. »

— « Très bien. Se trouve-t-il ici? »

— « Oui, Votre Honneur. A l'extérieur. C'est Lummox. »

Greenberg prit un air pensif.

— « Dois-je comprendre que vous proposez de faire comparaître Lummox à la barre pour lui permettre de prendre sa propre défense? »

— « Pourquoi pas? Il parle. »

Un des reporters se tourna soudain vers son collègue, lui murmura quelque chose, puis quitta précipitamment la salle.

Greenberg se mâchonna la lèvre.

— « Je ne l'ignore pas, » admit-il, « ayant échangé moi-même quelques mots avec lui. Mais le don du langage articulé ne garantit pas à lui seul la compétence d'un témoin. Un enfant aussi peut apprendre à parler à sa manière, avant même d'avoir atteint un an d'âge. Mais il est extrêmement rare qu'un enfant très jeune, disons de moins de cinq ans, soit estimé capable de fournir un témoignage. La Cour prend note, en bonne justice, que des ressortissants de races extra-terrestres peuvent fournir lesdits témoignages. Mais aucune preuve ne nous a été fournie de la validité de celui que pourrait produire, en l'occurrence, l'être qui nous concerne aujourd'hui. »

John Thomas murmura d'un ton inquiet à Betty :

— « As-tu perdu les pédales? On ne peut pas prévoir ce que Lummie peut sortir ! »

— « Chut ! »

Elle s'adressa à Greenberg.

— « Ecoutez, monsieur le Commissaire, vous venez de nous adresser là de fort belles paroles, mais que signifient-elles? Vous voilà prêt à prononcer un jugement sur Lummox, sans même vous soucier de lui poser une question. Vous le déclarez incapable de fournir un témoignage compétent. Eh bien, je puis vous dire que je viens d'en voir d'autres, ici même, qui n'ont pas été précisément brillants. Et je puis vous parier que si vous installiez un véracimètre au-dessus de Lummie, il ne sonnerait jamais ! D'accord, il a fait des choses qu'il n'aurait pas dû faire : il a mangé quelques vieux rosiers desséchés, ainsi que les choux de Mr. Ito. Mais est-ce là crime si affreux? Du temps de votre enfance, vous est-il jamais arrivé de chiper un gâteau alors que vous croyiez n'être vu de personne? »

Elle reprit profondément son souffle.

» Supposez qu'au moment même où vous vous empariez de ce gâteau, on vous ait frappé sur la tête avec un balai? ou tiré dessus à coup de fusil? N'auriez-vous pas été pris de panique? Ne vous seriez-vous pas enfui? Lummie est la gentillesse même. Nul ici ne peut l'ignorer, à moins d'être encore plus stupide et plus irresponsable que lui. Mais s'est-il trouvé quelqu'un pour essayer de le raisonner? Non, bien sûr ! On a préféré le brutaliser, lui tirer dessus, le terroriser mortellement, lui faire une chasse forcenée ! Vous dites que Lummie est incompétent. Qui est le plus compétent? Tous ces gens, qui se sont conduits avec lui de façon si abjecte? Ou Lummie? Ils veulent à présent sa mort. Si un petit garçon volait un gâteau, je suppose qu'ils lui couperaient la tête, rien que pour être sûrs qu'il ne recommencerait pas ! Enfin, sommes-nous tous fous? A quel genre de farce avons-nous affaire? ... »

Elle s'interrompit, les joues ruisselantes de larmes. Ce talent spécial lui avait été utile lorsqu'elle prenait des Cours d'Art Dramatique ; mais, à sa propre surprise, elle s'aperçut que cette fois, les larmes étaient réelles.

— « Avez-vous fini? » demanda Greenberg.

— « Oui, je pense. Pour l'instant, du moins. »

— « Je dois reconnaître que vous avez présenté tout cela de manière fort émouvante. Mais une Cour ne peut se laisser dominer par l'émotion. Visez-vous à prétendre que la majeure partie — disons même la totalité des dégâts causés, mis à part les rosiers et les choux, n'ont été que les résultats de gestes intempestifs d'êtres humains, qu'on ne saurait en conséquence les imputer ni en demander réparation à Lummox ou à son propriétaire?

— « Veuillez essayer de vous l'imaginer, Votre Honneur. Pourquoi ne pas demander à Lummie son point de vue sur ce qui s'est passé? »

— « Nous y viendrons. Autre chose : je ne puis admettre pour valable votre analogie. Il est question, en l'occurrence, non d'un petit

garçon, mais d'un animal. Si cette Cour devait ordonner la destruction dudit animal, ce ne serait aucunement par esprit de vengeance, ou désir de châtiment, car un animal n'est pas supposé comprendre semblables valeurs, mais à des fins purement préventives, afin d'éviter à un danger virtuel de se développer au point de nuire aux existences ou aux propriétés. Votre petit garçon peut être retenu par les bras de sa nurse ; mais nous sommes ici en présence d'une créature pesant plusieurs tonnes, capable d'écraser un homme d'un simple mouvement inconsidéré. Aucun parallèle n'est possible avec votre voleur de gâteaux. »

— « Aucun, dites-vous? Ce même petit garçon peut grandir et effacer une cité entière de la surface du globe, rien qu'en se contentant d'appuyer sur un tout petit bouton. Donc, qu'il soit mis à mort, avant que de devenir assez grand pour pouvoir le faire ! Ne lui demandez pas pourquoi il prit le gâteau, ne lui posez aucune question ! C'est un méchant garçon — qu'il soit exécuté. Sans plus d'histoires ! »

Greenberg s'aperçut qu'il était à nouveau en train de se mordre la lèvre. Il dit :

— « Vous désirez que l'on interroge Lummox? »

— « Je vous l'ai déjà dit, non? »

— « Vous avez dit beaucoup de choses. La Cour les prendra en considération. »

Mr. Lombard intervint :

— « Objection, Votre Honneur. »

— « Veuillez garder pour vous votre objection. La séance est levée pour dix minutes. Toutes affaires cessantes. »

Greenberg quitta son siège et s'éloigna.

Il sortit son paquet de cigarettes, s'aperçut à nouveau qu'il n'avait pas de feu, le remit dans sa poche.

Diable soit cette fille ! Il avait imaginé pouvoir régler ce cas sans difficultés, en gagnant du crédit dans son administration, et à la satisfaction générale, exception faite pour le jeune Stuart, mais là, on n'y pouvait rien... Et voilà qu'apparaissait cette jeune femelle incroyablement précoce, qui le couvait sous son aile — et sous sa poigne aussi, pensa-t-il.

Il ne pouvait être question d'autoriser la destruction de ce spécimen unique. Mais il avait eu l'intention d'opérer en douceur... débouter cette vieille jument de bataille, dont la pure malveillance était le mobile évident, et demander, en privé, à l'inspecteur en chef, d'oublier l'autre pétition. Celle de l'Association pour le « Salut du Monde au nom du Néanderthal » n'offrait pas le moindre intérêt.

Cette fille effrontée, qui n'arrêtait pas de parler alors qu'elle eût dû se contenter d'écouter, allait bien finir par démontrer qu'il était possible de pousser une Cour départementale à mettre en danger la Sécurité Publique, rien qu'en débitant un galimatias de sensibleries anthropomorphiques.

Le propriétaire de l'animal était responsable des dégâts causés. Il existait un millier de cas « d'animaux errants » pour justifier semblable

règlement. Après tout, on était sur Terre, et non sur Sirius. Toute cette salade visant à rejeter la faute sur les responsables de l'affolement de Lummox n'était qu'un tas de sornettes !

Seulement, cet E-T, en tant que spécimen scientifique, représentait une valeur bien supérieure au montant des dégâts par lui causés.

— « Excusez-moi, Votre Honneur, mais pourriez-vous avoir la bonté de ne pas badiner avec ces instruments? »

Il leva les yeux, prêt à démolir l'importun, se trouva nez à nez avec le greffier de la Cour, et s'aperçut alors qu'il était en train de tripoter les commutateurs du tableau de contrôle disposés sur le bureau de ce dernier.

Il retira vivement les mains.

— « Oh ! pardon ! »

— « Une personne ignorant leur maniement, » s'excusa le greffier, « pourrait entraîner des ennuis incalculables. »

— « Exact. Malheureusement exact. »

Et, se détournant brusquement :

— « La Cour va se prononcer. »

Il se rassit, et déclara tout de go à miss Sorenson :

— « La Cour décrète que Lummox n'est pas un témoin compétent. »

Betty suffoqua.

— « Votre Honneur, vous faites preuve de la plus grande iniquité ! »

— « C'est possible. »

Elle réfléchit un moment :

— « Nous demandons un changement de juridiction. »

— « La chose a été faite lors de l'intervention du département. Voilà qui suffit. A présent, veuillez vous tenir tranquille, pour changer. »

Elle rougit violemment.

— « Vous devriez vous limoger vous-même ! »

Greenberg, qui s'était promis d'adopter une attitude positivement olympienne faite de calme et de noblesse, se vit contraint de prendre trois profondes inspirations.

— « Jeune fille, » dit-il lentement, « vous n'avez cessé, depuis le début, de tenter de semer la confusion dans les débats. Vous n'avez pas à prendre la parole pour l'instant. Est-ce clair? »

— « Ça ne l'est pas, je n'ai rien semé, et je la prendrai quand même ! »

— « Quoi? Veuillez répéter? »

Elle le regarda.

— « Non, je préfère m'abstenir, sinon vous invoquerez encore l'outrage à magistrat. »

— « Non, non, je désirais garder en mémoire vos paroles. Je ne pense pas avoir jamais entendu énoncé si impétueux. Contentez-vous de tenir votre langue. Vous serez autorisée à parler plus tard. »

Il se tourna vers les autres :

— « Il a été antérieurement stipulé que la décision éventuelle de la Cour de poursuivre les débats jusqu'à jugement final serait portée à

votre connaissance en temps voulu. Nous ne voyons aucune raison pour ne pas en finir. Objections? »

Les hommes de loi se trémoussèrent d'un air embarrassé et se consultèrent.

Greenberg se tourna vers Betty.

— « Et vous ? »

Elle jeta un coup d'œil à John Thomas, prononçant tristement :

— « Pas d'objection. »

Puis, se penchant vers lui : « Oh ! Johnnie, j'ai vraiment essayé ! »

Il lui tapota la main, sous la table.

— « Je sais, mon lapin. »

Greenberg, feignant de n'avoir pas entendu, poursuivit avec une froideur officielle :

— « Il a été soumis à cette Cour une pétition demandant la destruction de l'extra-terrestre Lummox, prétendu dangereux et indomptable. Les faits examinés n'ayant pas corroboré ce point de vue, la pétition est rejetée. »

Betty laissa échapper une exclamation. John Thomas tressaillit, et pour la première fois, ses traits se détendirent.

— « Silence, je vous prie ! » dit Greenberg avec douceur.

— « Une autre pétition nous fut également soumise, dont les motifs diffèrent, mais visant aux mêmes fins. »

Il extirpa celle de la Ligue « Le Pôle Nord aux Esquimaux. »

— « Il a été impossible à la Cour de suivre les raisons alléguées. Pétition rejetée. Nous avons quatre chefs d'accusation criminelle. Tous les quatre sont rejetés. La loi exige... »

L'avocat général parut atterré.

— « Mais, Votre Honneur... »

— « Si vous avez un point à soulever, veuillez le garder en réserve.

» La preuve ne peut être faite d'aucune intention délictueuse ; d'où il appert qu'il n'a pu y avoir de délit commis.

» Toutefois, une présomption d'intention peut être relevée là où la loi fait obligation à l'individu de prendre les mesures nécessaires à la sauvegarde des tiers. C'est donc sur l'application de ce principe que doit porter la procédure. L'expérience, personnelle ou indirecte, conditionne seule ces mesures de prudence, et non la connaissance impossible de l'avenir. Le Tribunal estime que les précautions prises, vues sous l'angle de l'expérience — plus précisément à son stade de développement en cet après-midi de lundi dernier — pouvaient être considérées comme rationnelles.

S'adressant à John Thomas :

» En d'autres termes, jeune homme, vos précautions ont revêtu, autant qu'il était possible, une certaine prudence. Vous voilà à présent averti. Si cette bête vagabonde à nouveau, cela vous coûtera cher. »

Johnnie avala péniblement sa salive.

— « Oui, monsieur. »

— « Reste à examiner au civil le préjudice causé. Là les critères

sont différents. Celui qui a la garde d'un mineur, ou la propriété d'un animal, est responsable du dommage causé par ce mineur ou par cet animal, la loi estimant plus équitable d'en faire supporter les conséquences au propriétaire ou au gardien, plutôt qu'aux tiers innocents. A l'exception d'un point que je n'aborderai pas pour le moment, les actions civiles intentées tombent sous le coup de la législation. Permettez-moi tout d'abord de faire remarquer que dans un certain nombre de plaintes, il est réclamé des dommages-intérêts, non seulement pour préjudice réel, mais aussi à titre de sanction et d'exemple. Le Tribunal ne fait pas droit aux demandes inscrites sous ces deux derniers motifs, qu'il déclare non justifiés. Je crois que dans chaque cas, le montant des dommages réels a pu être déterminé en accord avec la Défense. Quant aux frais, le Département des Affaires Spatiales étant intervenu dans l'intérêt public, c'est lui qui les prendra en charge. »

— « Quelle chance que nous lui ayons fait confiance ! Regarde-moi les grimaces de ces vautours des compagnies d'assurances ! » murmura Betty entre ses dents.

Greenberg poursuivit.

— « J'ai fait, tout à l'heure, une réserve. La question avait été soulevée indirectement, de savoir si Lummox était réellement un animal — et par conséquent un bien mobilier au sens légal — ou, au contraire, un être raisonnable reconnu par les « Lois Civilisées », auquel cas il serait son propre maître. »

Greenberg marqua un temps d'hésitation ; partagé entre le désir d'apporter sa contribution aux « Lois Civilisées » et la crainte de se voir désavoué par elles.

— « Longtemps, nous avons lutté contre l'esclavage. Aucun être doué de raison et de sensibilité ne peut être la propriété de quelqu'un. Mais si Lummox en est un, quelles conséquences en tirer? Peut-il être considéré comme personnellement responsable? Il ne semble pas qu'il ait eu une connaissance suffisante de nos usages ; pas plus que sa présence parmi nous soit le fruit de sa volonté. Ses propriétaires légaux ou putatifs sont-ils en fait ses gardiens? Et partant, responsables de la chose gardée? Tous ces points d'interrogation nous ramènent à cette alternative : Lummox est-il un bien mobilier ou un être libre?

» La Cour a fait connaître son avis en décidant que Lummox ne serait pas autorisé à déposer. Mais ce Tribunal n'est pas qualifié pour prendre une décision définitive en la matière, quand bien même il serait convaincu que Lummox est un animal.

» Nous allons donc ouvrir un débat pour la fixation du statut de Lummox. Entre temps, les autorités locales prendront soin de lui, et seront responsables, tant de sa sécurité que de celle du public, en ayant soin de respecter sa personne. »

Greenberg se tut et s'assit.

Devant les bouches bées de l'auditoire silencieux, une mouche n'aurait eu que l'embarras du choix.

Mr. Schneider, l'avocat de la Western Mutual, fut le premier à reprendre ses esprits.

— « Que devenons-nous dès lors, Votre Honneur, dans cette affaire? »

— « Je l'ignore. »

— « Mais voyons, Votre Honneur, regardons les choses en face. Mrs. Stuart ne possède ni biens mobiliers ni aucun capital susceptibles d'être saisis. Elle est bénéficiaire d'un viager. Le jeune homme se trouve dans une situation analogue. Nous espérions une saisie sur la bête elle-même. Mise en vente sur un marché approprié, elle eut pu faire un bon prix. Vous venez de ruiner, permettez-moi de vous le dire, tous nos espoirs. Qui va maintenant nous apporter réparation? Devons-nous citer la ville en justice? »

Lombard se dressa d'un seul mouvement.

— « Dites-donc, vous! Quelle idée, de poursuivre la ville, alors qu'elle est l'une des parties plaignantes! En raisonnant de cette façon... »

— « Silence! » trancha sévèrement Greenberg. « Il ne peut être répondu actuellement à ce genre de questions. Toutes les actions civiles suivront leur cours jusqu'à ce que soit fixé le satut de Lummox. »

Il leva les yeux au plafond.

— « Reste une autre possibilité. Il pourrait être admis que cette créature soit arrivée sur Terre par le « *Trail Blazer.* » Si je m'en rapporte à mes souvenirs d'histoire, tous les spécimens ramenés sur ce navire étaient propriété du Gouvernement. En admettant même que Lummox soit un bien immobilier, il ne pourrait alors appartenir à un particulier. Dans ce dernier cas, le problème de la réparation apparaît comme encore plus compliqué. »

Mr. Schneider prit un air effrayé. Mr. Lombard ne dissimula pas sa colère. John Thomas, déconcerté, glissa à Betty :

— « Que veut-il dire? Lummox m'appartient. »

— « Chut! » lui répondit Betty à l'oreille, « je t'avais bien dit qu'on en sortirait! Oh! Mr. Greenberg est un chou! »

Le fils de Mr. Ito, qui avait, jusque-là, gardé le silence, sauf pour témoigner, se leva.

— « Votre Honneur? »

— « Oui, Mr. Ito? »

— « Je ne comprends rien à tout cela. Je ne suis qu'un fermier. Mais il y a une chose que je veux savoir : qui va rembourser les serres de mon père? »

John Thomas se dressa.

— « Moi, » dit-il simplement.

Betty faillit lui arracher sa manche.

— « Assieds-toi, idiot! »

— « Tais-toi, Betty. Tu as assez parlé. »

Betty se tut.

« Mr. Greenberg, tout le monde ici a débité un flot de paroles. Puis-je dire un mot à mon tour? »

— « Je vous en prie. »

— « Depuis ce matin, j'entends un fatras de bêtises. Des gens essayant de faire croire que Lummox est dangereux — alors que ce n'est pas vrai. Des gens cherchant à le faire exécuter, par méchanceté pure et simple — oui, c'est de vous que je parle, Mrs. Donahue ! »

— « Adressez-vous à la Cour, je vous prie, » dit calmement Greenberg.

— « Vous aussi, je vous ai entendu dire un tas de choses. Je n'ai pu tout suivre, mais, vous me le pardonnerez, monsieur le Juge, certains de vos propos m'ont frappé par leur naïveté. Excusez-moi. »

— « Vous n'aviez en tête aucune intention malveillante, j'en suis sûr. »

— « Eh bien... tenez, par exemple, votre discours sur la question de savoir si Lummox n'est qu'un bien mobilier ou s'il est assez intelligent pour voter. Lummox est parfaitement dégourdi, et personne ne peut le savoir mieux que moi. Seulement, il n'a jamais reçu aucune éducation, n'a jamais voyagé. Quoiqu'il en soit, tout cela n'a aucun rapport avec le fait de savoir à qui il appartient : Il m'appartient à moi, et cette appartenance est réciproque. Nous avons grandi ensemble. Je me tiens à présent pour responsable des dégâts causés lundi dernier — Laisse-moi tranquille, Betty ! Je ne puis, pour le moment, les rembourser, mais je le ferai. Je... »

— « Une minute, jeune homme. La Cour ne peut vous autoriser à engager votre responsabilité sans l'assistance d'un avocat. Si telle est votre intention, elle vous désignera un Défenseur. »

— « Mais vous m'aviez dit que je pouvais prendre la parole? »

— « Poursuivez. Greffier, veuillez préciser dans le procès verbal que ses déclarations ne seront pas retenues contre lui. »

— « J'espère bien que si, car j'ai l'intention de faire ce que j'ai dit. Ma Bourse d'Etudes doit bientôt m'être versée, et son montant devrait suffire à couvrir les frais. Je pense que je peux... »

— « John Thomas, » coupa sa mère d'un ton suraigu, « tu ne feras rien de la sorte ! »

— « Mère, tu ferais mieux, toi aussi, de ne pas t'en mêler. J'allais donc dire... »

— « Tu ne diras rien du tout ! Votre Honneur, il est... »

— « Silence ! » interrompit Greenberg. « Rien de ceci ne sera retenu contre lui. Laissez ce jeune homme s'exprimer. »

— « Merci. J'en avais, d'ailleurs, terminé .Mais à *vous,* j'ai également une déclaration à faire, monsieur. Lummie est craintif. Je sais comment le prendre, parce qu'il a confiance en moi, mais si vous croyez que je vais laisser un tas d'étrangers le malmener, le rudoyer, lui poser des questions idiotes, et lui en faire voir de toutes les couleurs, vous feriez mieux ne pas y compter. Parce que je ne le supporterai pas ! Lummox en est déjà malade. Il a eu plus d'émotions qu'il n'en peut supporter. Le pauvre petit... »

⁂

Lummox attendait John Thomas depuis trop longtemps à son goût, ne sachant où il était passé exactement. Il l'avait vu disparaître dans la foule, mais sans être certain qu'il se rendait dans la grande maison voisine.

Il avait bien tenté de se rendormir après être sorti une première fois de son sommeil, mais des gens étaient arrivés, qui n'avaient cessé de tournicoter alentour, et il avait eu à « se » réveiller, son circuit sensoriel de veille n'ayant que des facultés de discernement assez réduites. Non qu'il ait pu le juger de cette manière : il avait simplement conscience d'avoir été rappelé à lui, chaque fois, par tous ses sens avertisseurs sonnant l'alarme.

Finalement, il décida qu'il était temps de repérer Johnnie et de rentrer à la maison. Il démultiplia donc ses sens auditifs, et tenta de détecter les coordonnées de Johnnie. Longtemps, il tendit l'oreille. La voix de Betty se fit entendre à plusieurs reprises, mais Betty ne l'intéressait pas.

Enfin, il avait Johnnie ! Il polarisa toute sa puissance d'écoute vers lui : Oui ! il se trouvait bien dans la grande maison. Hé ! Hé ! il parlait sur le même ton que lorsqu'il se disputait avec sa mère ! Lummox se fit encore un peu plus attentif, cherchant à comprendre ce qui se passait. Le sujet de leurs débats lui échappait complètement. Cependant un point était clair : quelqu'un en voulait à Johnnie. Sa mère? Oui, il l'entendit une fois. Mais il savait qu'elle avait le droit de parler à Johnnie sur ce ton, tout comme Johnnie vis-à-vis de lui, la chose ne tirant pas réellement à conséquence.

Mais il y avait quelqu'un d'autre — quelques-uns même — et nul d'entre eux n'avait jamais eu pareil droit. Lummox décida qu'il était temps d'agir.

***

John Thomas ne devait pas aller plus loin dans sa péroraison que : « Le pauvre petit... »

Exclamations et cris s'élevèrent au dehors, qui firent se retourner toute la Cour.

Les bruits se rapprochèrent rapidement, et Greenberg allait envoyer l'huissier voir ce qui se passait, lorsque ce projet s'avéra inutile : La porte de la salle d'audience se distendit, avant d'être arrachée de ses gonds, et Lummox (première moitié) fit son apparition, entraînant avec lui une partie du mur, avec l'encadrement de la porte en guise de faux col.

Il ouvrit la bouche :

— « Johnnie ! » appela-t-il d'une voix fluette.

— « Lummox ! » cria son ami, « arrête-toi ! Reste là où tu es ! Ne bouge pas d'un pouce ! »

De tous les visages de l'assistance, c'était celui du commissaire spécial Greenberg qui reflétait la complexité de sentiments la plus intéressante.

V

Le Très Honorable Mr. Kiku, sous-secrétaire aux Affaires Spatiales, ouvrit un tiroir de son bureau et considéra sa collection de pilules. Aucun doute n'était plus possible : son ulcère d'estomac se rappelait à son attention. Il en choisit une et se remit au travail, l'air soucieux.

Il avait sous les yeux un ordre du Bureau Départemental des Arts et Techniques demandant l'interdiction de vol pour tous les navires interplanétaires du type « *Pelican* » tant que certaines modifications n'y seraient pas apportées.

Mr. Kiku, sans perdre de temps à étudier le rapport technique qui s'y trouvait joint, signa son accord, apposa le cachet « Application Immédiate » et confia les feuilles au panier « Départ ». La responsabilité de la sécurité des Machines Intersidérales incombait à BuEng. Kiku lui-même n'avait pas la moindre connaissance technique, et ne tenait pas à en acquérir. Il appuierait les décisions de son ingénieur en chef — ou le congédierait pour le faire remplacer par un autre.

Il prit conscience, cependant, non sans humeur, qu'il ne se passerait pas longtemps avant que ces Messieurs de la Finance, propriétaires des navires type « *Pelican* » n'aillent frapper à la porte du secrétaire — et que ce dernier, ne sachant pas même de quoi il était question, et de surcroît fort impressionné par la puissance politique détenue par ces beaux messieurs, ne manquerait pas de les renvoyer dans son giron.

Le rapport suivant ne se trouvait là que pour information, et ne lui était parvenu que conformément au principe du règlement suivant lequel toute affaire, même de simple routine, devait passer par son bureau avant que d'être soumise au secrétaire.

Effectivement, le problème ne semblait pas déborder le domaine des affaires courantes, ni revêtir d'importance : En résumé une organisation s'intitulant « Les Amis de Lummox » présidée par une certaine Mrs. Beulah Murgatroyd, sollicitait une audience du secrétaire des Affaires Spatiales. On avait prévu leur aiguillage sur l'assistant Spécial du secrétaire, chargé des Relations Extérieures.

Mr. Kiku ne lut pas plus avant. Wes Robbins leur ferait tous les mamours nécessaires, et ainsi, ni lui-même ni le secrétaire, ne seraient importunés. L'idée de « punir » le secrétaire en lui infligeant Mrs. Murgatroyd l'amusa un instant, mais ce n'était là que simple fantaisie de l'esprit. Le temps du secrétaire devait être réservé à des « poses de pierres angulaires » vraiment marquantes, et non gaspillé auprès d'Associations de timbrés. Toutes ces organisations, s'intitulant « Amies de ceci ou cela » consistaient toujours en quelque grinceur de dents escorté de l'assortiment habituel de têtes fêlées en vue, agrémenté de bourreurs de crânes professionnels. Mais, telles quelles, elles pouvaient être des sources d'ennuis. Il convenait donc de ne jamais leur accorder l'encouragement qu'elles demandaient.

Il mit le rapport dans le dossier « A classer », puis, tomba sur un

mémorandum du BuEcon : un virus s'était introduit dans les grandes plantations de houblon de Saint-Louis.

Les prévisions faisaient ressortir la probabilité d'un déficit en protéïne, et partant, d'un rationnement plus sévère.

Même la question de la famine sur Terre ne relevait pas directement des attributions de Mr. Kiku. Mais il demeura quelques instants songeur, tandis que quelques équations cliquetaient dans sa tête, puis appela un assistant.

— « Wong, avez-vous pris connaissance du Rapport BuEcon AYO 428? »

— « Heu, oui, je crois, patron. L'histoire du houblon de Saint-Louis? »

— « Oui. Quelle suite lui avez-vous donnée? »

— « Heu... Aucune, monsieur. Pas mon rayon, je crois. »

— « Vous croyez, hein? Nos postes avancés sont de votre ressort, non? Je vous serais obligé de vérifier immédiatement les effectifs d'embarquement prévus pour les prochains dix-huit mois, de les confronter avec le rapport AYO 428, et de m'établir un plan d'action. Vous aurez peut-être à passer commande de moutons australiens, et à faire en sorte qu'ils entrent effectivement en notre possession. Nous n'allons tout de même pas laisser la famine s'installer chez nous parce qu'un « pékin » de Saint-Louis a laissé choir ses chaussettes dans une cuve de fermentation. »

— « Bien, monsieur. »

Mr. Kiku remit le nez dans son travail.

Il s'aperçut, non sans ennui, qu'il venait de se montrer un peu brusque avec Wong.

Sa présente humeur n'était pas le fait de Wong, il le savait bien, mais celui du Dr. Ftaelm. D'ailleurs, non. Ce n'était même pas de la faute de Ftaelm, mais de la sienne propre ! Il savait ne pouvoir se permettre aucun préjugé racial — surtout pas à ce poste. Il était pertinemment conscient de sa sécurité relative à l'égard des persécutions possibles du fait d'une différence de couleur, de morphologie faciale, et ce, pour la raison même que des êtres aussi étranges que le Dr. Ftaelm avaient contribué à réduire à leur juste importance les différences raciales.

En tout état de cause, le fait n'en était pas moins là : il abhorrait jusqu'à l'ombre même de Ftaelm.

Si la créature avait seulement porté un turban, on aurait pu s'entendre ! Au lieu de déambuler avec ces serpents répugnants lui grouillant sur la tête, comme une boîte de vers... Oh, mais non ! les Rargylliens en étaient fiers ! Quelque chose dans leur attitude donnait à penser qu'à quiconque va sans serpent, il manque une parcelle d'humanité.

Allons, allons, il s'égarait. Ftaelm était un garçon très supportable. Kiku griffonna un mot pour l'inviter à dîner, se refusant d'ajourner cette obligation plus longtemps. Après tout, il s'arrangerait pour se trouver sous l'effet de quelque forte préparation hypnotique, et le dîner se passerait très bien. A cette pensée, son ulcère l'élança cruellement.

Kiku ne tenait pas rigueur au Rargyllien d'avoir ajouté un problème insoluble au fardeau, déjà bien lourd du Département : les problèmes insolubles étaient affaires courantes. C'était seulement cette... enfin, que n'allait-il, ce monstre, chez un coiffeur?

La vision d'un Dr. Ftaelm Chesterfieldien, au crâne tondu et bosselé, amena un pâle sourire sur les lèvres de Mr. Kiku. Il se remit au travail de meilleur cœur.

Le document suivant était le résumé d'un rapport d'enquête... Ah oui ! Sergei Greenberg. Brave garçon, ce Sergei. Il étendit la main vers sa plume pour approuver le texte d'un paraphe, avant même d'en avoir achevé la lecture.

Au lieu de signer, toutefois, son regard demeura fixe près d'une demi-seconde, après quoi il pressa sur un bouton.

— « Service des archives ! » Envoyez le rapport Greenberg au complet, celui qu'il a produit voici quelques jours. »

A peine avait-il, entre temps, réglé leur affaire à une demi-douzaine de notes, que v'lan ! quelques secondes plus tard un minuscule cylindre jaillissait du tube pneumatique sur son bureau. Il l'inséra dans l'appareil de lecture, et se mit à son aise pour prendre connaissance du message, le pouce droit maintenu sur une plaque de contrôle, de façon à diriger la vitesse de déroulement du texte sur l'écran.

En moins de sept minutes, non seulement la transcription intégrale du procès, mais encore le rapport de Greenberg concernant tous les autres incidents et détails, avaient défilé devant ses yeux. Mr. Kiku, avec l'aide d'une machine, lisait à une vitesse minima de 2 000 mots minutes ; les rapports verbaux ou interviews de personnes étaient à ses yeux du temps gaspillé. Mais quand le déclic de la machine eut marqué la fin de la projecion il décida cependant qu'un rapport verbal était nécessaire, et actionna le visiphone.

— « Greenberg? »

Greenberg leva les yeux de son bureau.

— « Comment allez-vous, patron? »

— « Veuillez passer me voir, s'il vous plaît. »

Greenberg pensa que l'estomac du patron était sans doute encore en train de le tourmenter. Mais il était trop tard pour se découvrir quelque travail urgent à régler à l'extérieur.

Il monta les escaliers quatre à quatre, et se présenta avec un sourire plein d'allant.

— « Bonjour, patron. »

— « B'jour. Je viens de lire votre rapport d'enquête. »

— « Alors, chef? »

— « Quel âge avez-vous, Greenberg? »

— « Comment?... Heu, 37 ans. »

— « Ouais. Quel est votre grade actuel? »

— « Actuel, chef? Fonctionnaire diplomatique de seconde classe. Avec fonctions correspondant à la première. »

— « Age suffisant pour avoir un peu de bon sens, » médita Kiku.

« Rang suffisant pour se voir confier un poste d'ambassadeur, ou d'adjoint auprès d'un ambassadeur politiquement attitré. Dites-moi, Sergei, comment se fait-il, alors, que vous soyez d'une stupidité si confondante? »

Greenberg serra les dents — mais ne dit rien.

— « Eh bien? »

— « Monsieur, » répondit Greenberg d'un ton glacial, « vous êtes plus âgé et donc plus riche d'expérience que moi. Puis-je vous demander pour quelle raison vous vous montrez si délibérément injurieux? »

La bouche de Mr. Kiku se tordit, mais sans laisser passer aucun rire.

— « Excellente question! Voyez-vous, mon psychiatre prétend que c'est parce que je suis un anarchiste mal employé. A présent, veuillez vous asseoir, et voyons ensemble ce qui vous a donné cette tête de bois. Cigarettes, à votre portée. »

Greenberg s'assit, constata qu'il n'avait pas de feu, en demanda.

— « Je ne fume pas, » répliqua Kiku, « mais, sauf erreur de ma part, ces cigarettes ne sont-elles pas munies d'un dispositif d'auto-allumage? »

— « Oh! C'est exact, » dit Greenberg, qui alluma la sienne.

— « Vous voyez, vous ne vous servez, ni de vos yeux, ni de vos oreilles, Sergei, à partir du moment où vous avez découvert que cette bête parlait, la première chose à faire eut été d'ajourner l'audience afin de nous laisser le temps de réunir tous renseignements la concernant.

— « Hmmm... Peut-être bien, en effet... »

— « *Peut-être bien!* Jeune homme, votre subconscient aurait dû déclencher en vous une sonnerie d'alarme aussi forte que celle d'un réveille-matin le lundi! En fait, vous vous êtes laissé mettre sur le dos tous les rebondissements de l'affaire, alors que vous croyiez le cas jugé. Et par qui? Une jeune fille, presqu'une enfant! Une chance que je ne lise pas les journaux! Je parie qu'ils se sont bien amusés! »

Greenberg rougit : lui, les avait lus.

— « Puis, après vous être laissé mettre, par ses soins, dans une mélasse à vous faire perdre pied, au lieu de relever le défi (comment, me direz-vous? mais en prononçant l'ajournement, bien sûr, et en ordonnant l'enquête par laquelle vous eussiez dû commencer), vous... »

— « Mais je l'ai ordonnée! »

— « Ne m'interrompez pas. Je tiens à vous retourner complètement sur le gril. Donc, vous vous êtes alors mis en tête de rendre un jugement tel qu'on n'en avait jamais vu depuis l'histoire de Salomon et du bébé coupé en deux. De quelle géniale Faculté de Droit sortez-vous? »

— « Harvard, » répondit Greenberg d'un ton maussade.

— « Ouais... Je ne devrais donc pas être trop dur avec vous : vous êtes handicapé au départ. Mais par les 77 dieux à 7 visages des Sarvanchil, qu'est-ce qui vous a donc pris alors? D'abord, vous repoussez une requête du Gouvernement local demandant d'exterminer la brute dans l'intérêt de la Sécurité Publique. Puis vous vous déjugez et faites droit à la demande des plaignants en leur recommandant la mise à mort...

sous réserve d'obtenir l'approbation normale de notre Département. Le tout en moins de dix minutes ! Mon garçon, passe encore que vous vous couvriez de ridicule, mais de grâce, épargnez le Département ! »

— « Patron, » dit humblement Greenberg, « j'ai commis une erreur. Lorsque je m'en suis rendu compte, j'ai fait la seule chose possible : me déjuger. La bête est réellement dangereuse. Vous ne l'avez pas vu défoncer l'épaisseur du mur, eu sous les yeux ce spectacle de destruction. »

— « Cela ne m'impressionne pas. Avez-vous jamais vu une ville entière rasée par une bombe atomique? Qu'importe, en comparaison, le misérable mur d'un Palais de Justice? Sans doute quelque entrepreneur marron aura-t-il triché sur la qualité. »

— « Mais, patron, j'aurais voulu que vous voyiez la cage dont il s'est d'abord échappé. Des barreaux de fer en I, broyés comme des fétus de paille. »

— « S'il m'en souvient bien, vous l'aviez examinée, cette cage. Pourquoi ne l'avoir pas fait enfermer dans un endroit d'où il n'aurait pu sortir? »

— « Hein? Mais ce n'est pas au Département qu'il appartient de fournir les prisons ! »

— « Mon garçon, tout élément relatif à quoi que ce soit d'extraterrestre est du ressort direct et exclusif de ce département. Vous ne l'ignorez pas. Une fois pénétré de cette vérité jusqu'au bout des ongles, une fois qu'elle ne vous quittera plus ni de jour ni de nuit, alors seulement vous commencerez à faire vraiment partie du Département Spatial.

» Vous étiez censé vous trouver là-bas, l'œil et l'oreille grands ouverts, le nez au vent, prêt à détecter « le cas spécial ». Ce ne fut pas une réussite ! Bon, à présent, parlez-moi de cette bête. J'ai lu votre rapport, j'ai vu sa photo, mais je ne me la représente pas. »

— « Eh bien, elle est du type octopode et oscillatoire, l'épine dorsale se situant à trois mètres du sol environ. »

Kiku se redressa dans son fauteuil.

— « Huit pattes ! Des mains? »

— « Des mains? Non, pas de mains. »

— « Pas d'organe de manutention d'aucune sorte? Pas de pied spécialement adapté? »

— « Absolument pas. Si elle en avait eu, j'eusse ordonné sur-le-champ une enquête détaillée. Les pattes ont à peu près la taille d'un baril de clous, et la même délicatesse. Pourquoi? »

— « Aucune importance. C'est une autre histoire. Continuez. »

— « L'animal aurait plutôt l'air d'un rhinocéros, ou d'un tricératops, bien que son articulation soit d'un type inconnu sur cette planète. Son jeune maître l'appelle Lummox, nom auquel il répond parfaitement. Plutôt sympathique, mais assez stupide. Là réside le danger : il est si volumineux et doué d'une telle force qu'il risque de causer du mal aux gens par simple maladresse, ou bêtise. Il est doué de langage, son élocu-

tion est celle d'un enfant de quatre ans — en fait, à l'écoute, cette voix donnerait l'impression qu'il a avalé une petite fille. »

— « Pourquoi le déclarez-vous stupide? Je remarque que son jeune maître, au nom historique, prétend, tout au contraire, qu'il s'agit d'un être d'intelligence brillante. »

Greenberg sourit.

— « Il est de parti pris. J'ai parlé avec cette bête, patron, elle est idiote. »

— « Je ne vois pas ce qui vous a permis de bondir à une telle conclusion. L'hypothèse qu'un être extra-terrestre est dénué d'intelligence parce qu'il ne parle pas bien notre langue équivaut à dire qu'un Italien est illettré parce qu'il baragouine un anglais discutable. »

— « Mais voyons, patron, pas de *mains* ! Son intelligence est inférieure à celle des singes, peut-être ne dépasse-t-elle pas le niveau du chien. Et encore ! »

— « Bon. Je vous concède certaines connaissances en matière de xénologie théorique, mais c'est là tout. Un de ces jours, une assertion comme la vôtre risque d'être reprise et de retomber sur le dos des xénistes classiques. Nous découvrirons une civilisation dont les représentants n'auront nul besoin de grosses pattes pour la préhension des objets. »

— « Vous voulez parier? »

— « Non. Où se trouve votre Lummox, actuellement? »

Greenberg prit un air agité.

— « Patron, le compte rendu que je me propose de faire est en ce moment au Laboratoire de microfilms. Il devrait arriver sur votre bureau d'une minute à l'autre. »

— « Parfait. Donc, vous étiez entré dans la danse. Racontez. »

— « Je m'étais lié d'amitié avec le juge local, et lui avais demandé de me tenir au courant. Bien sûr, ils n'avaient rien à leur disposition pour enfermer Lummox — ils l'avaient appris à leurs dépens ! Et il n'était pas question de construire en vitesse autre chose. Croyez-moi, la cage dont il avait fui n'était pas du toc ! Mais le chef de la police locale a eu un trait de génie : ils disposaient d'un réservoir vide, haut d'environ trente pieds, gainé de ciment, appartenant à leur matériel d'incendie. Ils ont donc construit une rampe, qu'ils retirèrent après avoir poussé Lummox. Cela avait l'air astucieux, la constitution de l'animal ne lui permettant pas de sauter. »

— « Bonne idée, semble-t-il. »

— « Oui. Mais ce n'est pas tout. Le juge O'Farrell me dit alors que le chef de la police, ne tenant plus en place, avait décidé de ne pas attendre l'avis favorable du Département et de passer à exécution.

— « Quoi ! »

— « Laissez-moi terminer. A l'insu de tout le monde, la vanne d'admission fut laissée ouverte comme par hasard, pendant la nuit, et le réservoir se remplit. Le lendemain matin, Lummox était là au fond. »

— « Pas possible? »

— « Très à son aise. Il était resté plusieurs heures sous l'eau, et

quand le réservoir se vida, il se réveilla, se redressa, et dit : « Bonjour ! »

— « Il doit être amphibie, sans doute. Quelles dispositions avez-vous prises pour mettre fin à cette main-mise sur l'élément liquide? »

— « Une seconde, monsieur. Dreiser, sachant que les armes à feu et les exploisifs étaient inefficaces — vous l'avez lu sur la copie du rapport — essaya alors le poison. Ne connaissant rien de cet animal, il incorpora à une série d'aliments une douzaine de toxiques en doses suffsantes pour tuer un régiment entier. »

— « Et alors? »

— « Lummox goba le tout. Ça ne lui a même pas donné envie de dormir. En fait, son appétit s'en est trouvé plutôt aiguisé, car il s'est mis ensuite à dévorer la valve d'admission et le réservoir s'est rempli à nouveau. Il a fallu couper l'eau de la station de pompage. »

Kiku eut un claquement de langue admiratif.

— « Ce Lummox commence à m'être sympathique. Vous avez bien dit qu'il avait *mangé* la vanne? En quoi était-elle? »

— « Je l'ignore. L'alliage courant, je suppose. »

— « Hmmm... il semble que les corps durs ne sont pas contraires à son régime. Peut-être a-t-il un estomac d'autruche? »

— « Cela ne m'étonnerait pas. »

— « Qu'à fait ensuite le chef de la police? »

— « Rien jusqu'à maintenant. J'ai demandé à O'Farrell de faire comprendre à Dreiser qu'il allait sans doute finir dans un pénitencier à trente années-lumière de Westville s'il continuait à tenir tête au Département. Aussi attend-t-il en réfléchissant à la question. Sa dernière idée consiste à couler Lummox dans du ciment, et à le laisser mourir comme il voudra. Mais O'Farrell lui a interdit cette solution inhumaine. »

— « Donc, Lummox est toujours dans le réservoir, et attend de nous voir agir, hein? »

— « J'en ai l'impression, monsieur. Il y était en tout cas hier. »

— « Bon, il peut y rester, il me semble, jusqu'à ce que d'autres dispositions soient prises. »

Mr. Kiku se saisit du rapport résumant les conclusions de Greenberg.

— « Dois-je comprendre que vous rejetez mes conclusions, monsieur? »

— « Non. Qu'est-ce qui vous le fait croire? »

Il contresigna l'ordre autorisant la destruction de Lummox et le laissa glisser dans la corbeille « Départ ».

— « Je ne prends pas le contre-pied des décisions de quelqu'un sans le limoger — et j'ai un autre travail pour vous. »

— « Oh ! »

Greenberg ressentit une pointe de pitié. Il avait un moment espéré avec soulagement que son chef annulerait la condamnation à mort de Lummox.

Mr. Kiku continua :

— « Avez-vous peur des serpents? »

— « Non, j'ai plutôt un faible pour eux. »

— « Parfait. C'est un sentiment que j'ai du mal à partager. Du jour

de mon enfance en Afrique, où... mais je m'égare. Avez-vous déjà été en rapport avec les Rargylliens? Je n'en ai pas mémoire. »

Greenberg comprit soudain.

— « Je me suis servi d'un interprète rargyllien, dans l'affaire de Véga VI. Je m'entends très bien avec eux. »

— « J'aimerais pouvoir en dire autant. Sergei, j'ai un travail pour vous où vous aurez affaire à un interprète rargyllien, un certain Dr. Ftaelm. Peut-être avez-vous entendu parler de lui? »

— « Oui, bien sûr, monsieur. »

— « Je reconnais que pour un Rargyllien — il prononça ce nom comme un juron — Ftaelm n'est pas si mal. Mais son histoire sent le brûlé... et mon flair habituel dans les cas compliqués se trouve en l'occurrence neutralisé par ma propre phobie antiraryllienne. Je vous nomme donc mon assistant, et vous charge de flairer et d'enquêter à ma place. »

— « Bien, monsieur. Puis-je vous demander la nature de mon affectation? »

— « Eh bien... »

Avant que Kiku n'ait eu le temps de terminer sa phrase, une lumière s'alluma et la voix de sa secrétaire s'éleva :

— « Votre hypnothérapiste est là, monsieur. »

Le sous-secrétaire jeta un coup d'œil à sa montre, et dit :

— « Où diable file le temps? »

Puis, dans l'intercommunicateur : « Conduisez-le à mon cabinet de toilette. J'arrive. »

S'adressant à Greenberg : « Ftaelm sera là dans trente minutes. Je ne puis vous consacrer davantage de temps. Il me faut prendre des forces pour le recevoir. Vous trouverez tous les renseignements dont je dispose — peu de choses, hélas! — dans mon dossier « Urgences ».

Il regarda le panier « Arrivées » qui s'était rempli à ras bords tandis qu'ils parlaient.

— « Cela ne vous prendra pas plus de cinq minutes. Après quoi, vous n'aurez qu'à passer le reste du temps à me mettre à jour cette montagne de papiers inutiles. Signez de mon nom, et ne mettez de côté que les cas que vous jugerez devoir m'être soumis personnellement. Mais qu'il n'en reste pas plus d'une demi-douzaine, ou je vous renvoie à Harvard! »

Il quitta en hâte son siège, tout en préparant mentalement les instructions qu'il dicterait, du cabinet de toilette, à sa secrétaire, à savoir : prendre note de tout ce qui se passerait dans la demi-heure à venir, et lui en donner ensuite communication... il tenait à voir le garçon à l'œuvre.

Kiku avait conscience de n'être pas éternel, et entendait veiller à ce que Greenberg prît sa succession. En attendant, il lui mènerait, autant que possible, la vie dure.

Le sous-secrétaire se dirigea vers son cabinet de toilette. La porte s'écarta, puis se referma derrière lui.

Greenberg se retrouva seul. Il tendait le bras vers le dossier

« Urgences » lorsqu'un papier tomba dans le panier « Arrivées » en même temps qu'une lumière rouge s'allumait et qu'une sonnerie se mettait en action.

Il ramassa le papier ; le parcourut à demi, et venait à peine d'en mesurer toute l'urgence, lorsque la combinaison lumière-sonnerie du visiphone se signala à son attention, tandis que s'en animait l'écran. Il reconnut le chef du Bureau des Systèmes de Communication.

— « Patron? » dit celui-ci, d'un ton surexcité.

Greenberg effleura le bouton commandant la réciprocité de l'image.

— « Ici, Greenberg, » répondit-il, « je garde la place chaude pour le chef. Votre mémo vient tout juste d'arriver. »

Ibanez parut ennuyé.

— « Ne vous occupez pas de ça. Trouvez-moi le patron. »

Greenberg hésita. Le problème soulevé par Ibanez était simple, mais le terrain en était glissant. Les navires en provenance de Vénus étaient ordinairement autorisés à circuler librement, sans délais de formalités, chacun de leurs médecins de bord étant un député de la Santé Publique. Mais l' « *Ariel* », qui aurait dû se trouver déjà à Port Lybia avait été soudain placé sous quarantaine par son médecin, et dans l'attente, s'était mis en orbite. Or, coïncidence malencontreuse, le Ministre Vénusien des Affaires Etrangères se trouvait à bord, et l'on comptait sur Vénus pour appuyer, en face de Mars, la position Terrienne dans la Conférence Triangulaire qui devait prochainement s'ouvrir.

Bien sûr, Greenberg pouvait garder en attente ce problème délicat, jusqu'au retour du patron, laissant à ce dernier le soin de le résoudre.

Il lui était également possible de soumettre directement l'affaire au secrétaire en personne ; ce qui revenait à suggérer une solution, et à la présenter de manière à la faire approuver.

Enfin, dernière éventualité, il pouvait agir de lui-même, faisant usage de l'autorité à lui confiée par Mr. Kiku.

Greenberg, après avoir passé rapidement en revue chaque solution, répondit donc :

— « Désolé, Stan, impossible de parler au patron. Je le remplace momentanément. »

Ibanez fronça les sourcils.

— « Ecoutez, mon vieux, vous feriez mieux de vous dépêcher de le trouver. Peut-être vous a-t-il dit d'expédier pour lui les affaires courantes, mais ce n'est pas le cas de celle-ci. Nous avons intérêt à faire atterrir ce navire, et en vitesse. Mais je ne donnerai pas cher de votre peau si vous prenez sur vous de m'autoriser à enfreindre un règlement aussi formel que celui de la quarantaine. »

— « Lever la quarantaine? »

Greenberg se rappela la grande épidémie de 51, époque où les biologistes croyaient naïvement chaque groupe planétaire vivant immunisé contre les microbes des autres planètes.

— « Nous n'allons pas lever la quarantaine. »

Ibanez prit un air peiné.

— « Sergei, nous ne pouvons compromettre l'issue de cette conférence, que dis-je, compromettre? Nous ne pouvons jouer à pile ou face le travail de dix années, uniquement parce qu'un quelconque homme d'équipage a un soupçon de fièvre. La quarantaine *doit* être levée. Mais il ne vous appartient pas d'en décider. »

Greenberg hésita.

— « Le patron subit un traitement hypnotique en vue d'un travail assez coriace qu'il doit fournir sur une affaire épineuse. Cela peut demander deux heures, avant qu'il ne soit visible. »

Ibanez pâlit.

— « Il va me falloir en appeler directement au secrétaire. Je ne puis me permettre d'attendre deux heures. Cette vache sacrée vénusienne est fichue d'ordonner à son capitaine de faire demi-tour. Nous ne pouvons courir ce risque. »

— « Nous ne pouvons davantage courir celui d'une épidémie. Voici ce que vous allez faire. Appelez le ministre en question, et dites-lui que vous venez le chercher, en personne. Sautez dans une fusée de reconnaissance, et prenez-le à votre bord tandis que l' « *Ariel* » sera maintenu sur son orbite de quarantaine. Une fois que vous l'aurez avec vous — et pas avant — dites-lui que vous allez vous rendre tous deux à la conférence revêtus de scaphandres isolants. »

Les scaphandres isolants étaient étanches et pressurisés. Leur usage premier les destinait à la visite de Planètes dont les germes microbiens restaient inconnus.

— « Bien entendu, la fusée de reconnaissance et son équipage seront également mis en quarantaine. »

— « Scaphandres isolants ! Oh, il adorera ça ! Sergei, je crois qu'il vaut mieux annuler la Conférence, ça nous coûterait moins cher. Cette race est d'une mortelle susceptibilité. »

— « Mais oui, il adorera ça, » expliqua Greenberg, « pour peu que vous sachiez jouer sur la bonne corde : Grand Sacrifice Personnel... ne voulant faire courir nul risque au Salut Public de notre bien-aimée Planète-Sœur... l'appel du Devoir prenant le pas sur... etc., etc. Si vous craignez de ne pas vous en tirer, prenez avec vous un des gars des Public Relations. Ah ! oui, veillez aussi à ce qu'il soit, durant toute la conférence, assisté d'un médecin, en blouse blanche, et de deux nurses. Celle-ci s'interrompra autant de fois qu'il désirera prendre quelque repos. Disposez dans le Hall des Héros, près de la salle de Conférence, un lit de camp et un visiphone relié à l'hôpital. Bref, l'idée est la suivante : il a débarqué, bien que contaminé lui-même, décidé à poursuivre sa tâche au péril de sa vie. Compris? Parfait. Faites-le-lui bien comprendre — de façon détournée, s'entend — avant l'atterrissage. »

Ibanez paraissait perplexe.

— « Vous pensez que ça marchera? »

— « Il ne dépend que de vous. »

— « Bien... D'accord ! »

Il grimaça soudain un sourire.

— « Je crois que je vois ce qu'il y a à faire. »

Il coupa la communication.

Greenberg se remit au travail, plein d'une sorte de joie due à l'exhaltante sensation de jouer le rôle de Dieu. Il se demanda ce qu'aurait fait le patron, à sa place? mais sans s'y arrêter. Plusieurs solutions correctes s'offraient, sans doute, celle-là, en tout cas, en était une. Il la savait bonne.

Il tendit le bras vers le dossier « Urgences », s'arrêta. Quelque chose, dans son subconscient, ne laissait pas de le tracasser. Le patron n'avait pas eu envie d'approuver cette sentence de mort, et il l'avait bien senti. D'ailleurs, ne lui avait-il pas dit explicitement qu'il avait eu tort, la décision appropriée étant celle d'une enquête approfondie? Le patron, par loyauté envers ses subordonnés, n'avait pas voulu infirmer la position de l'un d'eux. Mais lui-même, Greenberg, était pour l'instant assis dans le fauteuil directorial. Alors? Etait-ce la raison pour laquelle ce dernier l'avait installé là? Pour lui donner une chance de corriger ses propres erreurs? Non, le patron était malin, bien sûr, mais non omniscient. Il n'avait pu prévoir que Greenberg songerait à reconsidérer l'affaire. Et cependant...

Il appela la secrétaire privée de Mr. Kiku.

— « Mildred? »

— « Oui, Mr. Greenberg? »

— « Ce rapport sur l'enquête à laquelle j'ai procédé, N° RTO 411, je crois, a dû passer chez vous il y a environ quinze minutes. J'aimerais le revoir. Si l'ordre donné a déjà quitté nos services, envoyez un « Annuler sous réserve de plus ample information », voulez-vous? Et faites-moi retour du document original. »

Il se saisit enfin du dossier « Urgences ».

Ainsi que l'avait dit Kiku, la chemise marquée « Ftaelm » était bien mince. Il y lut un sous-titre : « La belle et la bête » dont il se demanda la signification. Le patron n'était pas dépourvu d'un certain humour, mais aux nuances changeantes, qu'on arrivait difficilement à suivre.

Tout de suite, il eut un haussement de sourcils. Ces discutailleurs infatigables, courtiers, intermédiaires, interprètes, qu'étaient les Rargylliens, surgissaient dès qu'il y avait matière à négociation entre races différentes. La présence sur Terre du Dr. Ftaelm avait fait supposer à Greenberg que quelque chose se mijotait avec un peuple de type non humanoïde... non humain dans sa mentalité, dont les particularités psychiques devaient être différentes au point de rendre difficile toute communication. Mais il ne s'attendait pas à ce que le docteur en question fut représentant d'une race dont il n'avait jamais entendu parler... Hroshii étant la terminologie approximative.

Il n'était pas impossible qu'il ait tout simplement oublié l'existence d'êtres dont le nom ressemblait à un éternuement. Peut-être en existait-il une couvée d'importance dérisoire, ayant un niveau culturel relativement bas, ou économiquement inexistants, ou encore non en possession de l'hyper-propulsion interstellaire. Peut-être également ces êtres

avaient-ils été admis au sein de la Fédération Civilisée alors que Greenberg lui-même était plongé jusqu'au cou dans quelque affaire du Système Solaire.

Une fois le contact établi entre la race humaine et celles pratiquant la navigation interstellaire, les addendas répétés à la grande famille des « humains » légaux avait rendu grande, pour un homme, la difficulté de se maintenir à la page.

Peut-être enfin connaissait-il déjà les Hroshii sous un autre nom?

Greenberg s'en remit au Dictionnaire Universel de Mr. Kiku, et composa le nom sur le clavier. La machine cliqueta, puis la plaque réservée à la réponse s'illumina : « AUCUN RENSEIGNEMENT ». Partant de l'hypothèse que le mot, dans la bouche d'être non Hroshii, avait pu se déformer, Greenberg se livra encore, après modifications d'orthographe, à quelques tentatives toujours aussi vaines.

Il finit par renoncer.

Le Dictionnaire Universel du British Museum n'en savait pas plus sur ce sujet que celui du bureau du sous-secrétaire. Ses relais fonctionnaient infatigables, occupant un immeuble entier, à l'autre bout de la capitale, et une équipe de cybernéticiens, sémanticiens, encyclopédistes, nourrissaient jour et nuit sa faim insatiable de faits nouveaux. Greenberg pouvait être sûr d'une chose : quels que soient les Hroshii, la Fédération n'en n'avait jamais entendu parler.

Ce qui n'était rien moins que stupéfiant.

Après une seconde supplémentaire accordée à la stupéfaction, il reprit sa lecture, et apprit que les Hroshii étaient déjà là. Ils n'avaient pas touché le sol terrien, mais étaient en orbite à une distance de 50 000 milles. Il découvrit aussi que s'il n'avait pas encore entendu parler de leur arrivée, la raison en était que le Dr. Ftaelm avait instamment recommandé à Mr. Kiku d'empêcher tout patrouilleur ou tout autre engin de provoquer le navire étranger, ou d'en tenter l'abordage.

Sa lecture fut interrompue par le retour du Rapport Lummox, portant en toutes lettres l'accord de Mr. Kiku sur la sentence demandée.

Il réfléchit un moment, puis y ajouta quelques mots, ce qui donna le texte suivant :

« *Recommandation approuvée, mais aucune action ne devra être prise avant complète analyse scientifique de la créature. Les autorités locales livreront le prisonnier sur demande au Bureau de Recherches Xéniques, qui s'occupera du transport et du choix de l'Agence chargée d'en estimer la valeur.* »

Greenberg apposa la signature de Kiku sous le texte ainsi modifié et remit le dossier dans le panier « Départ ». Il admit d'un air penaud qu'elle était à présent rédigée de façon plutôt biscornue, mais une chose était sûre : une fois que les xénologistes auraient mis la main sur Lummox, ils ne le lâcheraient plus. Quoi qu'il en soit, il se sentit soudain le cœur plus léger. Si sa première décision était discutable, celle-là était bien la bonne.

Son attention se reporta sur les Hroshii, et ses sourcils se soulevèrent à nouveau : ces derniers n'étaient pas là pour établir des relations avec les Terriens, mais pour libérer l'un de leurs congénères — l'une, plus exactement.

D'après le Dr. Ftaelm, ils étaient convaincus que la Terre détenait cette Hroshia, et en demandaient l'immédiate restitution.

Greenberg eut l'impression d'être, par erreur tombé dans un mauvais mélodrame. Ces créatures, au nom asthmatique, étaient tombées sur la mauvaise planète, avec leur jeu idiot du gendarme et du voleur.

Un être extra-terrestre tombé sur Terre sans passeport, sans dossier établi du Département, sans motif valable pour visiter ladite Terre, se trouverait aussi désemparé qu'une ménagère sans tickets de rationnement.

De plus, par quel moyen s'imaginer que cet être ait pu atteindre la surface terrestre? Les navires interstellaires n'avaient pas la possibilité d'atterrir sur les aéroports terriens, et étaient desservis par un service de fusées-navettes. Je vois d'ici, vraiment, songeait Greenberg, la créature prenant à partie le commissaire de bord de l'une des vedettes :

— « Excusez-moi, monsieur le Commissaire, mais je fuis mon mari, qui habite un coin lointain de la Galaxie. Cela vous gênerait-il, de m'autoriser à me cacher sous ce siège pour me faufiler ensuite jusqu'à votre Planète? »

Quelque chose le tracassait. Soudain, une question du patron lui revint en mémoire : Lummox avait-il des mains? Il réalisa que le patron avait dû se demander si Lummox ne serait pas, par le plus grand des hasards, la Hroshia manquante, puisque les Hroshii, d'après Ftaelm, possédaient huit pieds.

Il ricana : Lummox n'était pas créature à construire et manœuvrer un navire interstellaire. Ni lui ni aucun de ses cousins.

Le problème réel était celui de la marche à suivre avec les Hroshii, le contact étant à présent établi avec eux. Tout ce qui venait d'outre-ciel était, une fois analysé, intéressant, instructif et profitable pour l'humanité. Une race possédant son propre système de navigation interstellaire ne pouvait qu'avoir tous ces caractères, et à un degré supérieure. Certainement le patron les promènerait un peu en bateau, tandis qu'on procèderait à l'établissement de relations permanentes. Parfait, il appartiendrait donc à Greenberg d'encourager cet angle de vue.

Mr. Kiku signala sa présence en regardant par-dessus l'épaule de son remplaçant.

— « Ce panier est plus plein que jamais ! »

— « Oh ! vous voilà, patron? Oui, mais songez à ce que cela donnerait, si j'avais pris la peine de lire toutes ces babioles, au lieu d'en jeter directement à la corbeille. »

Kiku regarda la pendule.

— « Pas de nouvelles de notre ami à la grouillante chevelure? »

— « Pas encore. »

Greenberg parla de la quarantaine de l' « *Ariel* » et de ce qu'il avait

décidé. Mr. Kiku approuva du chef, ce qui était, en d'autres lieux, l'équivalent d'une citation à l'ordre du jour en présence du régiment tout entier. Greenberg se sentit réconforté et l'informa également de la modification décidée par lui dans l'affaire Lummox.

Kiku hocha la tête. Il pensa d'abord révéler à Greenberg qu'il lui avait ainsi épargné la peine de trouver un moyen d'accomplir la même chose en sauvant les apparences, mais décida finalement de n'en rien dire.

Au lieu de cela, il se pencha sur son bureau.

— « Mildred? des nouvelles du Dr. Ftaelm? »

— « Il vient d'arriver, monsieur. »

— « Bien. Salle de Conférences Est, je vous prie. »

Il coupa la communication, et se tournant vers Greenberg :

— « Eh bien, mon garçon, en avant pour le numéro de charmeur de serpents ! Avez-vous votre flûte? »

(A suivre.)

(Traduit par Régine Vivier.)



La fille de l'eau

par JULIA VERLANGER

Après « Les bulles » (*n°* 35) *et* « Brouillard qui tue » (*n°* 44), *voici une nouvelle histoire de Julia Verlanger. Il lui suffit cette fois de quelques pages pour témoigner de cette faculté de combiner la poésie et l'horrible, qui semble être son apanage. Et ce ton très personnel gagne encore en force. Julia Verlanger est un auteur qui fait mieux que de promettre.*



Elle n'était pas humaine. Ou si peu.

Elle avait un corps féminin pourtant, souple et gracieux, et de petits seins à peine renflés d'adolescente.

Elle aurait pu être belle, elle l'était peut-être.

Elle avait un visage triangulaire de chatte, posé sur un joli cou rond, et des yeux d'eau grise, des yeux très clairs, obliques, couleur d'étang sous la pluie. Des yeux. Et c'était tout. Pas de nez, pas de bouche, rien d'autre.

Elle ne respirait pas, elle ne mangeait pas. Elle vivait.

Elle vivait dans l'eau, pour l'eau, par l'eau.

Ses longs cheveux d'argent poli étaient toujours mouillés, longue corde ruisselante qui l'enserrait lorsqu'elle jaillissait de l'étang. Ses mains et ses pieds étaient palmés.

Elle ne savait pas qu'au-delà de l'étang, au-delà de la forêt, il existait un village. Elle ne savait pas qu'elle était différente. Elle n'avait jamais vu d'humains.

Elle était née d'une femme, pourtant. Pauvre villageoise à l'esprit simple qui s'était affolée devant le monstre sorti de son ventre. Pauvre femme qui avait couru, dans la nuit noire, couru sous les sapins hostiles, dans la pluie et le vent, couru sous les branches lourdes d'humidité, enfonçant ses pieds fatigués dans la mousse gorgée d'eau, couru au cœur de la forêt des brumes pour jeter dans l'étang l'enfant qui était née sans bouche, sans nez, l'enfant aux pieds palmés qui ne pouvait vivre parmi les humains.

Elle avait grandi là. L'étang l'abritait. Elle glissait dans l'eau grise, flottait et s'enfonçait. Ses petites mains palmées jouaient avec les poissons, tressaient des guirlandes de nénuphars.

Elle n'avait jamais froid, jamais chaud. Elle était bien. Heureuse.

Lorsque la pluie frappait aux portes de l'étang, elle quittait son domaine. Elle errait dans la brume, sous les lourds sapins ruisselants et sombres, petite silhouette aux cheveux d'argent, se fondant, disparais-

sant et surgissant d'écharpes de brouillard. Ses bras minces enserraient le tronc rugueux des arbres. Elle s'allongeait, se renversait dans la mousse spongieuse, offrant au déferlement d'eau son visage levé aux yeux toujours ouverts.

Sans oreilles, elle entendait. La voix des arbres, la voix des bêtes de l'eau. Sans bouche, elle parlait. Le même langage.

Le temps, les jours passaient, glissaient sur elle. Sans l'atteindre, sans la toucher. Elle ne s'ennuyait jamais.

Elle vivait d'une vie animale, instinctive, et tout ce qui était vie allumait en elle une profonde et mystérieuse résonance. Elle ne blessait jamais, ne tuait pas. Les poissons de l'étang glissaient contre son corps. Sans la craindre, sans l'effrayer.

Deux garçons du village cherchant des champignons dans la forêt des brumes ont surpris la fille de l'eau debout près de l'étang. Et parce qu'ils voyaient, de loin, fantomatique silhouette jaillissant à demi des laiteuses volutes du brouillard, le corps d'une fille nue et belle, son serpent de cheveux coulant au creux des reins, ils se sont approchés lentement, charmés, curieux, un peu craintifs.

La fille de l'eau a senti déferler vers elle un courant de pensées violent, inconnu, une chaleur de vie insoupçonnée et jamais rencontrée. Elle s'est avancée vers les arrivants, mains offertes, tirée par cet appel qui chantait en elle, couvrant toutes les autres voix, remplie d'un profond désir de comprendre, d'être comprise.

Mais les deux garçons ont vu les mains tendues, palmées, et le visage aux yeux gris, masque de chair lisse sans bouche et sans nez, et ils ont hurlé et se sont enfuis, courant, trébuchant, s'empêtrant dans la mousse, se déchirant aux branches, affolés d'horreur.

Recroquevillée sous le torrent de peur et de haine qui la frappait, la fouaillait, la fille de l'eau a laissé retomber ses mains offertes et refusées, et elle s'est plainte, longuement, souffrant de sa première blessure.

Le sapins de la forêt des brumes ont entendu le cri de la fille de l'eau, et ils ont frissonné, pleurant leurs aiguilles. Les carpes paresseuses qui dormaient au fond de l'étang ont fouetté l'eau calme d'un sursaut de colère. Mais les hommes qui couraient sous les branches, fuyant l'horreur d'un visage inhumain, n'entendaient que le sang cognant à leurs oreilles.

Les garçons ont crié au village que la forêt des brumes recélait un monstre, une sorcière maléfique, une horreur sans nom qui apporterait la ruine et le désastre et qu'il fallait détruire. Et parce qu'ils étaient jeunes et qu'ils avaient eu peur, ils inventaient des choses qu'ils n'avaient pas pu voir, affolant les âmes bornées, faisant lever partout les cruelles moissons de colère et de crainte.

Une femme du village s'est terrée chez elle, se signant, une main sur la bouche comme pour s'empêcher de parler malgré elle. Une femme qui se souvenait d'un enfant né sans bouche et sans nez, d'un enfant jeté autrefois, il y avait bien longtemps, par une nuit de vent et d'eau, au cœur d'un étang noir dans la forêt des brumes. Elle pleurait et tremblait,

craignant non pour la fille de l'eau, mais pour sa propre vie. Et elle s'est tue, verrouillant en son cœur son triste secret.

Ils sont venus à travers la forêt, armés de fourches et de pieux. Ils marchaient le front bas et les yeux allumés, sinistre troupeau qui n'avait plus qu'une âme collective, assoiffée de meurtre et de sang.

Sur la fille de l'eau déferlaient les vagues de haine, et elle s'est cachée au cœur profond et sombre de l'étang, blessée et meurtrie, ses petites mains palmées fermant ses yeux d'eau grise. Mais le cercle s'est refermé sur elle, et parce qu'ils avaient des ruses d'hommes, ils l'ont pêchée comme un poisson. Ratissant le fond de l'étang avec un filet, ils l'ont tirée de son refuge, hurlant leur triomphe. Et les femmes criaient aigu, et les hommes grondaient sourd, avec des voix de loups.

Ils ont cloué la fille de l'eau à un arbre, d'un épieu planté au travers du corps.

Elle se meurt.

Sa blessure ne l'a pas tuée, pourtant, son sang n'a pas coulé. La fille de l'eau n'a pas de sang humain.

Mais elle se meurt par manque d'eau, parce que tout son être réclame, demande l'eau qu'elle ne peut plus atteindre.

Ses petites mains se sont usées sur le fer qui la cloue, tirant sans trêve, puis elle a renoncé, et a caché les yeux qu'elle ne sait fermer, pour ne plus voir l'étang qui brille un peu plus bas.

Elle souffre. Elle est comme un blessé mourant de soif en plein désert. Elle se plaint et gémit, et les sapins frémissent. L'étang est agité de remous, les carpes bondissent hors de l'eau, et elles retombent, avec un bruit de gifle sèche.

Les cheveux de la fille de l'eau ont séché pour la première fois. Leur flot léger glisse sur son corps, se cassant sur l'épieu. Mais ils ont perdu leur éclat d'argent, et sont tristes et ternes comme la cendre grise.

Elle se meurt, peu à peu.

L'arbre de son supplice tremble de toutes ses branches. Il a perdu ses aiguilles. Il se dessèche, se racornit, comme touché par le vent brûlant des sables. Il va mourir avec elle, par elle, parce qu'il ne peut lui donner l'eau dont elle a besoin. Il est noir et brûlé comme un rescapé d'incendie. Et sa résine épaisse sèche en plaques écailleuses.

La fille de l'eau s'en va.

Elle se dépouille de sa vie, lentement, péniblement, comme un serpent qui change de peau.

Elle ne sait pas où elle va, elle ne comprend pas pourquoi elle meurt. Elle souffre et se plaint, et sa plainte interroge, questionne, comme celle d'un enfant injustement puni.

Elle n'était pas humaine. Pas assez.



La musique sur la colline

(*The music on the hill*)

par SAKI

Saki (H. H. Munro), pseudonyme d'un écrivain anglais tué en France pendant la guerre de 1914-1918, est insuffisamment connu en France. C'était d'abord et surtout un grand humoriste. Mais c'était aussi un auteur fantastique extrêmement étonnant. Dans la nouvelle que vous allez lire, il reprend la vieille légende de Pan et des dieux de la terreur et, avec une totale discrétion de touche, transforme en univers fantastique un paisible paysage anglais. Il est question de faire paraître prochainement chez Grasset, dans la même collection que les « Histoires impossibles » *de Bierce, une anthologie des meilleures nouvelles de Saki.* « La musique sur la colline » *devra certainement y figurer.*



SYLVIA SELTOUN prenait son déjeuner du matin dans le petit salon, à Yessney, avec un sentiment délicieux de victoire définitive comparable à celui qu'un fervent partisan de Cromwell aurait pu se permettre au lendemain de la bataille de Worcester. Sylvia n'était guère querelleuse de nature, mais elle appartenait à cette catégorie plus heureuse de femmes résolues qui le sont par le fait des circonstances. Le sort avait voulu que sa vie fût occupée par une suite de petites luttes où, généralement, les chances avaient été assez nettement contre elle et dont, généralement, elle était parvenue à sortir de justesse victorieuse. Et, maintenant, elle avait l'impression d'avoir conduit à une heureuse conclusion son combat le plus difficile et certainement le plus important pour elle. Avoir épousé Mortimer Seltoun, « Mortimer l'Aboulique », comme l'appelaient ses ennemis les plus intimes, en dépit de la froide hostilité de la famille de celui-ci et de l'indifférence non simulée qu'il témoignait aux femmes, était en fait un exploit qui avait demandé adresse et détermination. La veille, elle avait amené sa victoire à la phase décisive en arrachant son mari à la ville et aux stations balnéaires environnantes pour venir s' « enterrer » avec lui (dans le vocabulaire de son milieu) dans cette lointaine ferme dont il avait fait une maison de campagne au centre de son domaine seigneurial enclos de bois.

— « Vous ne ferez jamais partir Mortimer de son plein gré, » avait dit la mère de ce dernier d'un ton critique, « mais s'il part, il ne reviendra pas. Yessney exerce sur lui un charme presque égal à celui de la ville.

On comprend ce qui l'attache à la ville, mais à Yessney... » et la douairière avait haussé les épaules.

Yessney était un lieu sauvage, sombre et presque sinistre, assurément peu fait pour flatter des goûts de citadin, et Sylvia, en dépit de son nom, n'était habituée à rien de beaucoup plus sylvestre que les ombrages du parc de Kensington. Elle considérait la campagne comme une chose excellente et saine en son genre, mais qui pouvait devenir ennuyeuse si l'on en abusait. La méfiance de la vie citadine était chez elle un sentiment nouveau, issu de son mariage avec Mortimer, et elle avait vu avec satisfaction disparaître graduellement du visage de son époux ce qu'elle nommait « l'air Jermyn Street » lorsque les bois et la bruyère de Yessney s'étaient refermés sur eux la veille au soir. Sa volonté et sa stratégie avaient prévalu ; Mortimer resterait.

Sous les fenêtres du petit salon s'étendait une pente gazonnée triangulaire qu'on aurait pu appeler avec un peu d'indulgence une pelouse, et par-delà la haie basse de buissons de fuchsias non entretenue qui la limitait, une pente plus accentuée de bruyères et de fougères s'enfonçait dans des combes caverneuses envahies de chênes et d'ifs. On eût dit qu'il y avait dans l'exubérance sauvage de cette lande une secrète union de la joie de vivre et de la terreur de choses inconnues. Sylvia souriait d'un air satisfait en contemplant ce paysage de l'œil critique d'une élève des Beaux-Arts quand, tout à coup, elle faillit frissonner.

— « C'est vraiment sauvage, » dit-elle à Mortimer qui venait de la rejoindre. « On pourrait presque croire que dans un tel lieu le culte de Pan ne s'est jamais entièrement éteint. »

— « Le culte de Pan ne s'est jamais éteint, » répliqua Mortimer. « De nouveaux dieux ont détourné ses adorateurs à l'occasion, mais il est le dieu de la Nature à qui tous sont forcés de revenir tôt ou tard. On l'a appelé le père de tous les dieux, mais il n'a pas eu pour ainsi dire que des enfants morts-nés. »

Sylvia était sincèrement croyante, un tantinet dévote même, et il lui déplaisait d'entendre mentionner ses croyances avec une telle désinvolture, mais c'était du moins une expérience nouvelle et réconfortante que d'entendre Mortimer l'Aboulique parler d'un sujet quelconque avec énergie et conviction.

— « Vous ne croyez tout de même pas à Pan? » demanda-t-elle, incrédule.

— « Je me suis conduit comme un fou pour bien des choses, » dit tranquillement Mortimer, « mais je ne suis pas fou au point de ne pas croire à Pan quand je suis ici. Et si vous avez quelque sagesse, vous ne refuserez pas trop orgueilleusement de croire en lui pendant que vous êtes dans son royaume. »

Ce n'est qu'une semaine plus tard, quand elle eut épuisé les agréments des promenades dans les bois autour de Yessney, que Sylvia s'aventura à faire une tournée d'inspection des bâtiments de la ferme. Dans son esprit, une ferme suggérait un spectacle joyeusement animé, avec des barattes et des fléaux, de jeunes et souriantes laitières, et des attelages

de chevaux buvant, de l'eau jusqu'aux genoux, dans des mares peuplées de canards. Comme elle errait parmi les grandes bâtisses grises, elle eut l'impression d'une désolation et d'un calme accablants, comme si elle eût pénétré dans quelque propriété isolée et déserte, depuis longtemps abandonnée aux hiboux et aux toiles d'araignées ; puis vint le sentiment d'une présence hostile, invisible, mais vigilante, la même conscience de choses mystérieuses tapies dans les bas-fonds et les halliers. Derrière des portes aux lourds battants et des fenêtres aux volets clos, on entendait le piétinement incessant de sabots d'animaux ou le frottement de chaînes de licous et parfois le mugissement étouffé de quelque bête impatiente. D'un coin de bâtiment éloigné, un chien au poil hirsute regardait Sylvia avec des yeux vifs et hostiles ; comme elle arrivait vers lui, il s'enfila sans bruit dans sa niche et en ressortit aussi silencieusement dès qu'elle fut passée. Quelques poules qui cherchaient des graines autour d'une meule s'enfuirent sous une porte à son approche. Sylvia songeait que si elle avait rencontré un être humain près de ces granges et de ces étables solitaires, il se serait évaporé devant ses yeux comme une apparition. Finalement, comme elle tournait un coin de mur d'un pas rapide, elle aperçut une chose vivante qui ne prit pas la fuite. Vautrée dans une mare de boue, une énorme truie, gigantesque au-delà des calculs les plus audacieux qu'aurait pu faire la jeune citadine en matière de volume porcin, s'apprêta aussitôt à manifester son mécontentement et au besoin à repousser l'intruse. Ce fut au tour de Sylvie d'opérer une retraite discrète. Comme elle se faufilait entre les meules et les étables et longeait des murs sans fenêtres, elle sursauta en entendant soudain un son étrange — l'écho d'un rire de garçon, équivoque et doré. Jan, le seul jeune homme employé à la ferme, un rustre au crâne tondu et au visage maigre et ridé, était visible un peu plus loin, dans un champ de pommes de terre sur le flanc d'une petite éminence ; et lorsqu'elle questionna Mortimer, celui-ci ne vit pas d'autre auteur possible ou probable de la taquinerie qui avait surpris Sylvia dans son mouvement de retraite. Le souvenir de cet écho mystérieux s'ajouta à ses autres impressions de « quelque chose » de furtif et de sinistre qui pesait sur Yessney.

Elle voyait très peu Mortimer ; la ferme, les bois et les torrents à truites semblaient l'accaparer de l'aurore au crépuscule. Un jour, alors qu'elle suivait la direction qu'elle lui avait vu prendre le matin, elle parvint à une clairière dans un bosquet de noisetiers ceinturé d'immenses ifs. Au centre de cette clairière se dressait un piédestal en pierre surmonté d'une statuette en bronze d'un dieu Pan juvénile. C'était une belle œuvre d'art, mais l'attention de Sylvia fut surtout attirée par le fait qu'une grappe de raisins fraîchement cueillie avait été placée comme une offrande aux pieds du dieu. Les raisins étaient rares à la ferme, et Sylvia enleva la grappe du piédestal d'un geste de colère. Une contrariété mêlée de dédain dominait ses pensées tandis qu'elle rentrait sans hâte à la maison, contrariété qui fit bientôt place à une sensation aiguë fort voisine de la peur. De l'autre côté d'un épais enchevêtrement de broussailles, le visage d'un garçon l'observait, un visage aux traits fins, basané, où

luisaient des yeux incroyablement cruels. Elle était dans un sentier solitaire (tous les sentiers étaient solitaires autour de Yessney, à vrai dire) et elle s'élança sans prendre le temps d'examiner de plus près cette soudaine apparition. Ce n'est qu'une fois de retour à la maison qu'elle découvrit qu'elle avait laissé tomber la grappe de raisins dans sa fuite.

— « J'ai vu un jeune homme dans le bois aujourd'hui, » dit-elle à Mortimer ce soir-là. « Il avait un assez beau visage à la peau brune, mais son expression était celle d'un vaurien. Un jeune bohémien, je suppose? »

— « Supposition judicieuse, » dit Mortimer, « sauf qu'il n'y a pas actuellement de bohémiens dans les parages. »

— « Alors, qui était-ce? » demanda Sylvia. Et, comme Mortimer paraissait n'avoir pas d'opinion pour sa part, elle se mit à lui raconter comment elle avait trouvé l'offrande votive.

« J'imagine que cela venait de vous, » fit-elle remarquer. « C'est une petite bêtise inoffensive, mais les gens vous jugeraient diablement stupide s'ils le savaient. »

— « Y avez-vous touché? » demanda Mortimer.

— « Je... j'ai jeté les raisins. Cela me semblait si ridicule, » dit Sylvia, guettant sur le visage impassible de Mortimer un signe de contrariété.

— « Je ne pense pas que vous ayez agi sagement, » dit-il avec réflexion. « J'ai entendu dire que les dieux des bois se montrent assez cruels pour ceux qui les dérangent. »

— « Cruels peut-être pour ceux qui croient en eux, mais vous voyez bien que ce n'est pas mon cas, » rétorqua Sylvia.

— « N'importe, » dit Mortimer de son ton calme et égal. « A votre place, j'éviterais les bois et les vergers et je me tiendrais à l'écart des bêtes à cornes de la ferme. »

Tout cela était absurde, bien sûr, mais dans ce coin solitaire au milieu des bois l'absurdité semblait capable de faire éclore une bonne couvée de soucis.

— « Mortimer, » dit soudain Sylvia, « je crois qu'il faudra que nous regagnions la ville d'ici peu. »

Sa victoire, moins complète qu'elle ne l'avait imaginé, l'avait amenée sur un terrain qu'il lui tardait déjà d'évacuer.

— « Je ne pense pas que vous retourniez jamais à la Ville, » dit Mortimer. Il semblait paraphraser la prédiction faite par sa mère à son sujet.

Le lendemain, Sylvia remarqua avec déplaisir et quelque mépris pour elle-même que sa randonnée de l'après-midi l'amenait instinctivement à s'éloigner des bois. Quant aux bêtes à cornes, l'avertissement de Mortimer était superflu, car elle les avait toujours considérées comme d'une neutralité douteuse en mettant les choses au mieux ; son imagination dépouillait de leur sexe les vaches laitières les plus débonnaires pour les transformer en taureaux prêts à « voir rouge » à tout moment. Le bélier qui broutait dans l'étroit enclos en dessous des vergers avait été jugé

par elle, après de multiples et prudentes épreuves, de tempérament docile, mais aujourd'hui elle préférait ne pas éprouver sa docilité, car l'animal généralement tranquille allait d'un coin à l'autre de son parc en présentant tous les signes d'une dangereuse excitation. Un air léger et capricieux semblant provenir d'un flûte de roseau montait des profondeurs d'un taillis proche et l'on eût dit qu'il y avait un rapport subtil entre la marche agitée de l'animal et l'étrange musique. Sylvia dirigea ses pas vers la hauteur et gravit les pentes garnies de bruyères qui s'étendaient en longues ondulations au-dessus de Yessney. Elle avait laissé les notes aigrelettes de la flûte derrière elle, mais de l'autre côté des combes boisées à ses pieds le vent lui apportait une autre sorte de concert, celui des aboiements d'une meute de chiens courants lancés à la poursuite d'un gibier. Yessney se trouvait juste à la limite du Devon et du Somerset et les cerfs traqués venaient souvent de ce côté. Sylvia put bientôt voir une forme noire montant pente après pente et redescendant chaque fois pour disparaître dans la traversée des bas-fonds tandis que, à ses trousses, le chœur des aboiements ne cessait d'augmenter de volume, et elle sentit ses nerfs se tendre sous l'effet de l'ardente sympathie qu'on éprouve pour toute créature pourchassée dont la capture ne vous intéresse pas directement. Finalement, la bête traversa la limite extrême des fougères et des chênes nains et s'arrêta, haletante, dans la clairière. C'était un grand cerf de septembre à la tête garnie de superbes bois. Il ne pouvait s'échapper maintenant que dans une seule direction, celle des sombres étangs d'Undercombe, dans le bas, d'où il gagnerait le sanctuaire favori des cerfs, la mer. Cependant, à la surprise de Sylvia, il tourna la tête vers les hauteurs et s'avança résolument sur la bruyère. « Cela va être affreux, » pensa-t-elle, « les chiens vont le renverser sous mes yeux. » Mais la musique de la meute semblait s'être éloignée pour le moment et à sa place elle entendit encore cet étrange air de pipeau qui s'élevait tantôt d'un côté tantôt de l'autre, comme pour inciter le cerf épuisé à un dernier effort. Sylvia se tenait bien en dehors de son chemin, à moitié cachée dans un épais buisson d'airelles et elle le regardait monter d'une démarche raide et saccadée, les flancs mouillés de sueur, le poil rugueux de sa crinière paraissant clair par contraste. Et alors, l'air de pipeau résonna soudain non loin d'elle, semblant venir des fourrés à ses pieds et, au même moment, la grande bête vira sur place et s'en vint droit sur elle. En un instant, sa pitié pour l'animal traqué se mua en une terreur folle quand elle comprit son propre danger ; les épaisses racines de la bruyère contrariaient les efforts désordonnés qu'elle faisait pour s'enfuir et elle jeta un regard affolé au pied du coteau pour voir si les chiens n'arrivaient pas.

Les pointes des énormes bois de la bête n'étaient plus qu'à quelques mètres d'elle et, dans un éclair de terreur qui la paralysa, elle se souvint de l'avertissement de Mortimer de prendre garde aux bêtes à cornes de la ferme. Puis, avec une soudaine bouffée de joie, elle vit qu'elle n'était pas seule ; une silhouette humaine était debout à quelques pas sur le côté, dans la bruyère qui lui montait à mi-jambes.

— « Chassez-le ! » hurla-t-elle. Mais la silhouette ne fit pas un mouvement en réponse.

Les bois touchaient presque sa poitrine, l'odeur âcre de l'animal pourchassé était dans ses narines, mais ses yeux étaient pleins de l'horrible vision de quelque chose d'autre que sa mort imminente. Et dans ses oreilles résonnait l'écho d'un rire de jeune garçon, équivoque et doré.

(Traduit par Roger Durand.)



Revoir son ombre

(*One fine day*)

par HOWARD RIGSBY

Une touchante vignette, où un thème familier de l'histoire du futur est placé dans une perspective neuve.



A QUATRE-VINGT-DIX ANS, don Guillermo Sanchez se souciait peu de vivre plus vieux. D'abord, le climat n'était plus le même depuis quelque temps. Lorsque don Guillermo était né, dans la petite ville californienne de Monterey, le climat était agréable et chaud. Depuis sa naissance, en 1870, jusqu'à ces dernières années, mis à part quelques étés anormaux, on avait pu compter sur une succession de journées limpides du début de mars jusqu'à la fin d'octobre. Mais maintenant un voile laiteux s'étendait en permanence sur le ciel et, bien qu'on lui ait dit qu'il s'agissait d'une brume antibactériologique créée par les nouvelles machines, il ne comprenait pas ce phénomène. A vrai dire, il n'avait que vaguement conscience de la guerre qui se déroulait, tant il était étranger aux horribles événements du vaste monde.

Au cours de la troisième de ces années 1960, il y avait eu de nombreux jours où il ne prenait même pas la peine de se lever. Il restait à jeûner et à méditer, morose vieillard roulant sur l'océan illimité du temps, couché dans la maison et dans le lit mêmes qui l'avaient vu naître, reposant entre deux artères bruyantes de la ville qui avait grandi autour de lui. Et parfois les pensées qui lui venaient étaient vraiment curieuses. Dernièrement, par exemple, il en était venu à croire que l'univers était semblable à une noix : un grand esprit rêvant dans une coquille.

Mais surtout, il regrettait la magnifique voûte azurée du ciel d'autrefois. Il regrettait les jours ensoleillés passés dans son patio parmi les vieux arbres fruitiers, le temps passé à s'occuper de ses légumes. Et, bien qu'il pût rêver de ces choses, elles ne lui semblaient plus tout à fait les mêmes. Il pouvait rester des journées entières à se remémorer le soleil, il ne parvenait pas à le sentir en imagination sur sa joue. Non pas qu'il eût voulu d'une de ces lampes à rayons censées prodiguer les mêmes bienfaits, tout comme les petites pilules vertes étaient censées posséder la même valeur nutritive que l'appétissante et fraîche laitue de son jardin. Il lui semblait simplement qu'il mourrait heureux s'il pouvait sentir encore une fois la caresse du soleil et — en regardant par l'interstice entre les bâtiments qui avaient poussé alentour — apercevoir la baie, bleue au soleil et les bateaux de pêche couchés sur la grève éclairés par la lumière dorée.

Maintenant, un éclair luisait parfois qui était comme le soleil et dont l'éclat blessait la vue, même à travers la brume ; et alors, bien qu'il fût presque sourd, il entendait les sirènes et la grande voix qui parlait de la tour au centre de la ville. La voix, qui débitait des exhortations sur un ton rude, assaillait son tympan et le lourd grondement de la circulation dans les grandes artères cessait presque aussitôt, remplacé, souvent, par le vrombissement des avions au-dessus de la brume, et alors don Guillermo savait que l'éclair avait marqué la chute de quelque ville lointaine. Mais ensuite la seule chose dont il se souvenait était que l'éclair avait été un instant semblable au soleil. Et, après une accalmie, les gros camions montaient et descendaient à toute allure sur les routes des usines de guerre enfouies sous les collines et don Guillermo allait dans son patio pour les regarder passer, par-dessus la vieille muraille de sa propriété. Il voyait les convois aussi, les soldats aux visages impassibles comme des masques et les énormes canons atomiques, et les antennes aux formes étranges des unités de radar et de projectiles téléguidés. Il se rappelait alors les beaux jours de son enfance, avant l'arrivée de cette race pâle, fantomatique, alors que les Indiens descendaient encore des collines pour venir en ville et que les fins voiliers et les vapeurs à aubes de la *Panama Mail Line* venaient s'ancrer dans la baie. Il croyait encore entendre le bruit des chevaux, le murmure des doux mots espagnols et le son des mandolines dans la nuit. Il se rappelait les fleurs, les fruits mûrs, les oiseaux et leurs chants. Il restait dans le patio à se remémorer ces vieilles choses, à se remémorer le soleil. Et, au bout d'un moment, il tournait le visage vers le ciel trouble et se mettait à prier.

— « Oh ! Dieu, faites qu'il brille, ne serait-ce qu'une seule fois, » murmurait-il. « Je voudrais tant voir mon ombre encore une fois avant de mourir ! »

Au sein de ce monde en détresse et sans ombre, il s'enfermait dans sa vieille maison. Les murs d'adobe avaient plus d'un mètre d'épaisseur et, à l'intérieur, il était isolé de la rumeur de la ville. Une fois les portes et les fenêtres closes, les bruits de la circulation ne formaient plus qu'un bourdonnement lointain, et même quand les sirènes mugissaient, c'était tout juste s'il se réveillait, pensant qu'il avait dû entendre un enfant pleurer. Seul lui parvenait avec cela le ronronnement des grosses machines qui, jour et nuit, fabriquaient cette brume stérilisante dont le rôle était d'annuler l'effet des attaques bactériennes de l'ennemi.

Mais sans le soleil ses forces faiblissaient et, à la fin de l'été 1963, ce lui fut un effort de se lever et, chaque soir, il se préparait à s'endormir en se disant qu'il ne se réveillerait peut-être pas. Puis, une nuit, il pensa que la mort était venue, car dans son rêve il se produisit une terrible confusion ; la terre trembla dans un immense gémissement et, finalement, une main puissante écrasa la noix qui était l'univers et, bien entendu, rien ne subsista, ni bruit, ni voix, ni substance, seul un vaste silence s'étendant de plus en plus.

A ce moment, don Guillermo ouvrit les yeux et vit la pièce inondée d'une merveilleuse clarté. Et, comme dans son rêve, le silence avait tout

envahi. Même le ronronnement des grandes machines à brume avait cessé.

Il se leva, étonné. Il ouvrit la porte toute grande et regarda avec stupéfaction l'immense voûte bleue du ciel. Il resta là, en chemise de nuit, avec le soleil sur ses joues, tandis que des larmes de joie lui inondaient les yeux et, lorsqu'il mit le pied dans le patio, il se dit qu'il devait sûrement rêver, car tous les immeubles avaient disparu. Maintenant tout était exactement comme dans sa jeunesse. Au-delà de la muraille, il pouvait voir toute la baie, qu'aucun dock ou vapeur ne déparait plus, avec seulement le bâtiment trapu du poste de douane au bord de l'eau et, pendant un moment, il tendit l'oreille, espérant percevoir le bruit des chevaux, mais aucun bruit ne vint, pas même celui des oiseaux. Seule une compagnie de mouettes voguait paresseusement, très haut dans le ciel clair. Et alors il remarqua le prunier qui poussait contre le mur. Il était dénudé, à l'exception d'une seule feuille desséchée, mais à côté de la feuille il y avait une prune et, bien que celle-ci fût minuscule et ratatinée et chargée du poison qui emplissait l'air, elle parut véritablement merveilleuse à don Guillermo. Il la cueillit délicatement et la mangea et, après cela, il se sentit étourdi et fut heureux de s'asseoir un moment sur un banc.

Pendant ce temps, la compagnie de mouettes s'était rapprochée du sol et bientôt il apparut qu'il s'agissait en réalité d'une troupe d'hommes. Ils portaient des masques et des uniformes en plastique et leurs instruments et leurs armes étincelaient au soleil. En dessous d'eux, maintenant, le seul indice de vie sortait du diffuseur brisé de la tour en ruines, un murmure enroué et inintelligible répétant inlassablement les mêmes avertissements. Et alors le soleil, montant dans le ciel, éclaira la tête splendide de don Guillermo... et il y avait un sourire sur les lèvres du vieillard et une ombre humaine sur le sol.

(Traduit par Roger Durand.)



L'homme qui écoutait les murs

par JEAN DUZAL

Jean Duzal est né à Tunis en 1922 et a fait ses études de droit à Paris, où il réside, assurant des fonctions de conseil juridique. Il a déjà rédigé de nombreux articles dans cette spécialité et a entrepris, au cours de ses vacances, d'écrire pour se délasser des nouvelles d'un genre moins austère. Il a également mis en chantier deux romans policiers. A noter que Jean Duzal n'est autre que le mari de Julia Verlanger, dont « Fiction » *publie dans ce même numéro la troisième nouvelle.*

« L'homme qui écoutait les murs » *est un récit alerte sur une idée originale. Il fournirait la matière d'une excellente adaptation radiophonique.*



ANATOLE FLOQUET était employé au Ministère de la Guerre où il remplissait les fonctions d'huissier. Célibataire, sa vie simple et tranquille se déroulait sans complications entre les murs austères de son administration, agrémentée de belotes dominicales et d'apéritifs quotidiens. Jusqu'au jour de son accident, il passait pour un homme sérieux, assuré d'une retraite paisible dans un pavillon de banlieue.

Or un soir, comme il regagnait la chambre meublée où l'attendait tous les jours, depuis cinq ans, un chat de gouttière abusif qui, s'y étant introduit, avait trouvé l'endroit à son goût et s'était installé définitivement, il fut heurté par un gamin qui sortait en courant d'un immeuble. Il tomba si malencontreusement que son crâne porta sur l'angle d'un mur et qu'il perdit connaissance.

Il revint à lui dans une chambre d'hôpital ; sa tête était douloureuse et pleine de bruits confus. Une odeur de pharmacie flottait dans l'air. Il poussa un faible soupir. C'est à cet instant précis qu'il entendit une voix qui disait :

— « Il l'a échappé belle. »

— « Oui, il peut se vanter d'avoir de la chance. »

Anatole Floquet jeta un coup d'œil circulaire. La pièce était vide. Il se sentit défaillir. Serait-il en train de perdre la raison? Le bruit provenait bien de l'endroit où il se trouvait.

— « Il remue, il s'en sortira. Quand je pense à la pauvre femme qui est morte hier dans ce lit... »

— « Ah ! voici le toubib. Voyons un peu ce qu'il va lui dire. »

Un bruit de pas... La porte s'ouvrit et un homme en blouse blanche s'approcha du lit, se pencha et, après avoir tâté le front du blessé, dit :

— « Remarquable. Je n'ai jamais vu une intervention avoir des effets aussi rapides.

Une sorte de gloussement étouffé et la voix mystérieuse reprit :

— « Tu parles. Il va bientôt s'en attribuer tout le mérite. »

— « Vieux farceur. »

Le docteur, cependant, ne paraissait en aucune manière troublé. Serait-ce, se demanda Anatole Floquet, que les voix ne pouvaient être entendues que de lui seul? Il n'arrivait pas à comprendre le phénomène, mais déjà sa terreur était moindre. Le dialogue qu'il avait surpris lui paraissait très sensé et l'idée lui vint de vérifier sa réalité.

— « Dites-moi, docteur, » articula-t-il, « qui occupait ce lit avant moi? »

Surpris par la bizarrerie de la question, l'homme en blouse blanche répondit néanmoins :

— « Qui...? Etrange que vous vous en préoccupiez... Une fracture du crâne, une vieille dame victime d'un chauffard. Elle y est restée. Vous m'avez l'air, par contre, de vous remettre très bien. D'ici deux jours, vous serez sur pied. »

Au cours de ces deux jours, Anatole Floquet acquit la certitude que non seulement il n'était pas fou, mais que par un étrange caprice du destin, il avait maintenant la faculté d'entendre parler les murs.

*
* *

A sa sortie de l'hôpital, il décida de s'inviter à déjeuner chez les Raymond. Raymond était son partenaire du dimanche et ils avaient souvent terminé leurs soirées à discuter, une bouteille de calva sur la table, tandis que Mme Raymond raccommodait les habits des enfants.

Tout joyeux, il demandait des nouvelles des copains quand sa voix s'étrangla.

— « Voilà les disputes qui vont reprendre. Cet imbécile n'aurait donc pas pu y rester... »

— « Qu'y a-t-il? » s'inquiétait Raymond.

— « Rien... Un léger malaise. »

Prêtant une oreille distraite à son ami, il apprit donc par les cloisons que Mme Raymond reprochait à son mari ses fréquentations, les belotes du dimanche et son manque d'ambition. Il n'aurait jamais pensé pareille chose et la duplicité de cette femme qui lui faisait bon accueil le choqua à un point tel que, balbutiant de mauvaises excuses, il s'enfuit comme un voleur.

L'amertume au cœur, il reprit son travail le lendemain. Il espérait trouver chez ses collègues une sympathie qui le réconcilierait avec la vie. Hélas ! Les voix ironiques des pierres lui enseignèrent bien vite la méchanceté, la calomnie, la jalousie et son humeur égale, son insouciance disparurent. Son caractère s'aigrit. Il eut beau boucher ses oreilles et se promener dorénavant avec un stock de coton dans ses poches, il était trop tard, le mal était irréparable. Il s'attira par son attitude une foule

d'ennemis. Ses anciennes relations se détachèrent de lui et il obtint des notes de plus en plus mauvaises de ses chefs hiérarchiques qu'il englobait dans son mépris total du genre humain.

Un jour qu'excédé par son attitude un important personnage venait de lui passer un savon soigné, Anatole Floquet répliqua en plongeant son regard dans celui du personnage :

— « Je ne comprends pas comment un individu, je dis bien individu, qui s'est vertement fait remettre en place par le Ministre lui-même, se mêle de juger la conduite des autres. »

Le personnage devint blême. La scène évoquée par Anatole Floquet n'avait eu aucun témoin et les phrases cinglantes du Ministre lui retentissaient encore aux oreilles. Il fallait à tout prix empêcher ce sous-ordre d'ébruiter l'affaire. Le dit sous-ordre ne se gêna nullement pour prouver qu'il était parfaitement au courant. Inutile de dire que les précisions qu'il apporta laissèrent pantois le haut personnage qui, perdant toute sa morgue, fit les plus plates excuses à Anatole Floquet, l'assura de sa sympathie agissante et lui promit de veiller personnellement à son avancement.

Cet incident réconforta un peu Anatole et le réconcilia avec son infirmité, mais pas pour longtemps. Il se savait condamné à la solitude. Seul son chat trouvait grâce auprès de lui. Les murs qui entendent le langage des chats aussi bien que celui des humains étaient affirmatifs. Samuel, le minet, lui vouait une sincère amitié et même, durant l'hospitalisation de son maître, il avait manifesté un chagrin qui n'était pas motivé par la disparition de la soucoupe de lait à laquelle il était accoutumé. Anatole, jusque-là célibataire endurci, aurait aimé rencontrer une âme sœur pour satisfaire son besoin de tendresse. Hélas ! quand bien même elle se serait présentée, il n'aurait osé l'épouser de peur d'entendre les voix de pierre briser ses dernières illusions.

Séparé du reste du monde, il continuait à remplir avec ponctualité ses fonctions lorsqu'il surprit une conversation entre deux murs à l'épaisseur suggestive. Il s'agissait du fameux brodequin modèle X 78 modifié 55, orgueil de l'Etat-Major, et dont les armées étrangères essayaient en vain, depuis des mois, de percer les secrets de fabrication.

Anatole, tressaillant d'émotions diverses, apprit l'existence d'un plan diabolique, destiné à rendre une puissante rivale maîtresse de cet engin incomparable. Deux agents de cette puissance avaient réussi à s'introduire dans la place et s'étaient assurés de la complicité d'un malheureux égaré qui, endurant de terribles supplices dans ses chaussures, croyait agir pour le bien de l'humanité.

L'énormité de sa découverte écrasait Anatole. Que devait-il faire? Avertir ses chefs? Il ne serait probablement pas cru. La seule personne qui prêterait attention à ses révélations serait sans doute le haut personnage dont les capacités professionnelles lui paraissaient sujettes à caution. Fervent lecteur de romans d'espionnage, il décida que la solution la plus élégante consistait indubitablement en un avertissement anonyme adressé collectivement à la Préfecture de Police et aux grands quotidiens. Il

rédigea donc en plusieurs exemplaires une lettre dévoilant le complot qu'il signa du surnom de « L'Oreille ».

Le lendemain, le Préfet, entouré de plusieurs collaborateurs, faisait le point de la discussion en déclarant :

— « Un fou ou un persécuté. Peut-être un mauvais plaisant. Il n'y a pas lieu de prendre la chose au sérieux. »

De leur côté, les quotidiens qui n'étaient pas à court de copie — on était en période pré-électorale — ne firent aucune publicité aux prédictions de « L'Oreille ».

La nouvelle éclata comme une bombe. Un brodequin modèle X 78 modifié 55 avait été volé dans les coffres secrets du Ministère de la Guerre. Les discours électoraux furent relégués en troisième page des journaux. La fameuse lettre d'avertissement fut publiée en bonne place et « L'Oreille » devint l'homme du jour.

Anatole, cependant, ne jouissait pas d'un triomphe sans mélange. Il souffrait de la négligence criminelle qui avait permis la disparition du modèle X 78 modifié 55 et dans les nombreuses conversations roulant sur l'affaire, auxquelles il prenait volontiers part, il se distinguait par la violence de ses critiques. Un bon patriote, cette « Oreille », voilà ce que c'était, qui, au péril de sa vie, avait essayé d'éviter une catastrophe.

Les avis étaient partagés. Pour les uns, la lettre avait été rédigée par un agent double. Pour les autres, c'était une manœuvre électorale. Ces opinions étaient professées par les gens sérieux. Le petit peuple avait plutôt tendance à se représenter « L'Oreille » sous les traits d'un grand costaud style série noire ou doté de longs cils et de petites moustaches cirées, suivant le sexe de l'auditoire.

C'est alors qu'Anatole, qui avait noyé dans de nombreux apéritifs son désappointement, décida de frapper un grand coup. Il regagna sa chambre et, sous l'œil attentif de Samuel, rédigea un nouveau message aux journaux. « L'Oreille » allait récupérer le brodequin volé et le rendre aux autorités militaires. Il recommença plusieurs fois sa lettre. Sûr d'être publié en première page, il voulait, en effet, soigner son style. Samuel qui tenait obstinément à s'asseoir sur les feuilles qu'il noircissait avec application lui rendait d'autre part la tâche fort pénible.

Sa déclaration fut accueillie avec délire. Le pays tout entier se passionnait à la perspective du match sensationnel qui allait opposer « L'Oreille » aux ravisseurs. Un commerçant avisé mit en vente des fétiches en forme d'oreilles humaines qui s'arrachèrent en un clin d'œil. Des graphologues distingués étudièrent l'écriture d'Anatole. Générosité, force, droiture, cerveau puissant et réalisateur, telles étaient les plus timides conclusions qu'ils en tirèrent.

Notre héros n'avait pour l'heure aucun plan d'action. Il lui apparut vite que la meilleure méthode était de rôder sur les lieux du drame et d'écouter les confidences des murs. Il put ainsi révéler dans une troisième lettre qui enflamma les lecteurs que les brodequins avaient été emportés en toute hâte dans les toilettes de la station de métro la plus proche. Une descente de police eut lieu sur-le-champ et amena la découverte de

l'emballage des brodequins, ce qui fit présumer que l'espion avait opéré en chaussettes pour éviter tout bruit et s'était annexé immédiatement le produit de son vol en abandonnant l'encombrante enveloppe.

Mêlé à la foule des curieux, Anatole entendit les murs des toilettes, délaissant les sujets grivois qu'ils affectionnaient ordinairement, s'entretenir d'un certain bottier d'une artère réputée. La simplicité machiavélique du système s'imposa aussitôt à son esprit en ébullition. Quoi de plus normal qu'une chaussure dans une vitrine de bottier. Le brodequin allait demeurer sur son support, caressé par les yeux indifférents des passants jusqu'au jour où l'émotion populaire apaisée, un mystérieux inconnu le chausserait et l'emporterait vers des cieux hostiles.

Il courut à l'adresse indiquée. Affectant une indifférence qu'il était loin de ressentir, il scruta attentivement la vitrine et sentit soudain son cœur bondir dans sa poitrine. Là, dans un coin, le brodequin. Une fois seulement, une reproduction photographique avait été autorisée par les autorités, la censure s'étant bornée à appliquer un cachet noir sur les parties secrètes du document. Aucun doute possible. Anatole s'éloigna à regret.

Une heure plus tard, une dernière lettre adressée aux seuls services du contre-espionnage exposait que « L'Oreille » allait tenter de récupérer l'objet disparu le jour même, à quinze heures très précises, et demandait l'établissement d'un sérieux barrage aux alentours du magasin dont l'adresse était mentionnée et d'où nul individu ne devait pouvoir partir.

Dix minutes avant l'heure dite, Anatole Floquet avalait une pelure d'oignon au comptoir d'un petit bistrot, à travers les vitres duquel il apercevait le bottier félon. Il vit l'arrivée de nombreuses tractions noires, la mise en place discrète d'individus aux carrures massives et aux imperméables couleur de muraille. Il paya, quitta son comptoir et se dirigea d'un pas décidé vers le magasin.

— « Monsieur... » Il ne finassa point. « Je désire un brodequin. Celui-là. »

Son doigt se tendait vers la vitrine.

Pris de court, l'autre essayait de s'enfuir. Anatole lui barrait le chemin. Ils roulèrent sur le trottoir. Les agents se ruèrent. Avant de sombrer dans le néant, Anatole, assommé, eut le temps de dire :

— « Le brodequin, là... « L'Oreille »... »

***

Deux jours après ces tragiques événements, Anatole Floquet, couché dans un lit d'hôpital, la tête recouverte de pansements, dévorait les articles que lui consacraient les journaux. Une mâle fierté emplissait son cœur, le saoulait comme un vin généreux. Un courrier de ministre s'entassait sur sa table de chevet. Des situations... des offres de mariage... des propositions commerciales... Ah ! si seulement il arrivait à se débarrasser de ses complexes, s'il pouvait retrouver sa tranquillité passée...

Brusquement, il eut conscience d'un vide étrange. Il resta quelques secondes immobile et comprit. Les murs ne lui parlaient plus.

La salle d'attente

(*The waiting room*)

par R. V. CASSILL

Il existe une forme moderne du conte d'épouvante, qui n'utilise ni l'horreur cosmique, ni le morbide, ni la magie, mais simplement une certaine cristallisation de l'insolite, où se retrouve l'ambiance des cauchemars. C'est à cette espèce qu'appartient ce surprenant récit, où l'épouvante se loge dans la salle d'attente d'une gare d'autocars interurbains.



C'ÉTAIT une pluie tiède et bienfaisante qui tombait sur l'autocar entre Washington et le nœud routier de Marengo. En ce moment, elle attaquait et réduisait graduellement les derniers amas de neige, et une eau d'un noir d'encre courait dans les fossés et dans l'herbe détrempée sous les barrières en bordure de la route. Le visage pressé contre la vitre, Mary Adams admirait l'effet de la pluie au-dehors et goûtait le plaisir d'être là, bien au sec, sous la protection de la carapace de métal de l'autocar, sous celle de ses vêtements confortables et sous l'impalpable protection que lui procurait la présence à son doigt de la bague de fiançailles de Joe Perry, avec laquelle elle regagnait le collège.

Elle avait la perspective d'une attente de dix minutes à la gare routière de Marengo, d'un nouveau parcours de quarante-cinq minutes en autocar jusqu'au terminus d'Iowa City, de six minutes de taxi, d'une minute de marche dans l'allée, de deux minutes d'ascension de l'escalier et alors elle entrerait dans la chambre qu'elle occupait au foyer d'étudiantes. Là, elle pourrait rester couchée au chaud toute la nuit tandis que cette pluie dévoreuse de neige finirait son travail au-delà de sa fenêtre. Elle pourrait dormir tranquille, sachant que les années d'angoisse — sa propre angoisse et, d'une certaine et subtile manière, celle de ses parents — s'estompaient derrière elle, comme une surexcitation suspecte qui ne l'avait jamais laissée respirer. Elle pourrait s'endormir avec le sentiment que ce n'était pas seulement à Joe Perry qu'elle s'était fiancée au cours de ce week-end, mais aussi aux années futures ; qu'elle n'allait pas seulement épouser un charmant garçon employé dans les bureaux de John Deere, mais également un confortable avenir.

Naturellement — elle s'en rendait compte bien que plongée dans sa rêverie — le programme prévu ne se déroulerait pas tout à fait comme elle l'espérait maintenant. Naturellement, elle tomberait sur Sarah, ou Chris, ou Elizabeth dans le vestibule du foyer, ou bien elle rencontrerait

aux toilettes quelque autre camarade à qui elle ferait ses confidences — naturellement. La nouvelle se répandrait dans le troisième étage comme une traînée de poudre et bientôt sa chambre serait pleine d'amies. Il faudrait qu'elle sorte ses photos de Joe, qu'elle leur montre sa bague, qu'elle donne des détails sur ce que faisait Joe, qu'elle rie et qu'elle réplique à quelques-uns des commentaires que ne manquerait pas de faire Elizabeth devant toutes les autres. (La voix d'Elizabeth, rauque, presque masculine. « Un costaud, hein? » « Hmmmm. » « Et ces grrrosses mains. » « Ohhhh ! » « Eh bien, je parie que tu te félicites maintenant d'avoir gardé ta vertu, pas vrai? » « Ha ! Ha ! »). Mais après tous ces papotages viendraient quand même ces délicieuses minutes où elle s'endormirait, bercée de l'intacte assurance qui lui était devenue claire tandis que l'autocar poursuivait bruyamment sa route.

— « Marengo Junction, » annonça le chauffeur. Il s'était retourné à demi pour parler et Mary remarqua pour la première fois que c'était un vieil homme, vieux pour un conducteur d'autocar en tout cas, et dont la moustache était nettement démodée, comme on en voyait à des personnages dans les albums de photos de sa mère. Il avait allumé une petite lampe et les essuie-glace passaient et repassaient devant lui dans un mouvement de faucilles emballées.

Elle boutonna son manteau, prit sa valise dans le filet et chercha à tâtons son sac à main sur le coin de son siège. Elle ne le rencontra pas tout de suite et l'angoisse dont elle s'était débarrassée revint soudain, faisant culbuter l'édifice de son confort. Son ticket d'autocar et tout son argent étaient dedans, bien que sa mère lui eût souvent recommandé de ne pas voyager sans quelques billets en réserve dans son soutien-gorge ou dans sa chaussure.

Le sac avait dû glisser à terre dans le couloir central. Quelqu'un avait dû marcher dessus, car ses doigts vinrent en contact avec de la boue quand elle le ramassa. Elle l'avait ouvert et en vérifiait rapidement le contenu pour voir si rien n'était cassé lorsque l'autocar quitta la chaussée pour s'arrêter sur le bas-côté tandis que le chauffeur criait de nouveau : « Marengo Junction. »

— « Sale nuit, » lui dit-il comme elle mettait pied à terre.

— « Oh ! je la trouve agréable, » répliqua-t-elle. « Et ça sent le printemps. »

Le vieux conducteur sourit.

— « Sûrement, » dit-il. « Plus que huit ou neuf mois d'ici Noël. Non, c'est pas ce que j'appelle le printemps. La salle d'attente est là devant vous, madame. »

Du bâtiment isolé qui était, entre autres choses, un poste d'essence, un homme sortit en se protégeant la tête et les épaules sous un imperméable. Il entama une conversation à tue-tête avec le conducteur tandis que Mary courait se mettre à l'abri.

La salle d'attente était une pièce peinte en vert foncé et à peine éclairée. D'un côté une porte donnait dans un bar assez brillamment illuminé auquel on accédait par quelques marches, tandis que de l'autre, des

indications au néon HOMMES et DAMES jetaient une scintillante lueur rouge sur les bancs les plus proches. Des voyageurs attendant leur correspondance occupaient quelques-uns de ces bancs et l'un de ceux-ci était encombré de bagages hétéroclites.

Mary choisit une place près d'une femme qui tenait un enfant, promena un regard indifférent sur les gens assis là avec une sorte de résignation qui aurait pu laisser croire qu'ils se considéraient comme faisant partie du mobilier de cette pièce, puis elle commença à donner des pichenettes sur son manteau pour en chasser les gouttes d'eau. Les gouttes étaient glacées au toucher, mais en quittant le bout de ses doigts, elles prenaient une apparence rouge sombre. Sa bague aussi, lorsqu'elle la regardait bouger en même temps que sa main, jetait de surprenants reflets rouges.

Quelqu'un entra dans le bar par une porte extérieure et elle entendit une conversation échangée à voix forte comme si les deux interlocuteurs eussent été des bonimenteurs de foire.

— « Hello ! Ace. »

— « Hello ! Eugène. »

— « Une sale nuit. »

— « Ça neige sur l'ouest. »

— « Ça neigera ici avant demain matin. »

A côté d'elle, l'enfant se tortilla dans les bras de sa mère et geignit sans sortir de son sommeil. Son pied glissa d'où il était enfoui au chaud à l'intérieur du manteau de sa mère, et Mary vit qu'il n'était recouvert que de son bas et que le bas ressemblait à un petit sac bourré de noisettes.

Elle eut envie d'avancer la main pour toucher le grotesque petit pied. C'était comme si elle se fût sentie obligée de lui témoigner son respect en passant. L'impulsion était si forte qu'elle dut faire appel à tout son tact pour ne pas y succomber. Néanmoins, un sentiment de compassion lui fit lever les yeux sur la mère et elle vit alors que le visage de celle-ci était incomplet. Elle rencontra des yeux plantés dans un masque affable de peau qui n'avait en guise de nez qu'un vague renflement avec deux trous pour narines et dont le front n'était délimité par aucune arcade sourcilière.

— « Ce bon sang de car n'en finit pas d'arriver, » dit la femme d'une voix plaintive. L'enfant avait glissé sur ses genoux ; elle le remonta d'une secousse et lui rentra le pied sous son manteau.

— « Il est presque l'heure maintenant, » dit Mary. Elle consulta sa montre, la secoua, et l'approcha de son oreille. « Je n'ai pas l'heure exacte, malheureusement, mais je suis sûre que le car devrait être là dans une minute ou deux. »

— « Il aurait dû être là avant celui qui est parti pour Iowa City, » dit la femme.

— « Celui qui est parti ? » demanda Mary. « Vous voulez dire « celui qui va partir » ? Il n'est pas encore passé. Il devrait seulement arriver en ce moment. »

— « Il est parti, » répéta la femme.
— « Mais quand? »
— « Je ne sais pas, » dit la femme. « On n'a pas de montre. »
— « Avant que j'arrive? »
— « Oh ! sûr que oui. »

Sentant que le trouble et la consternation devaient se lire sur son visage, Mary crut discerner de la malveillance dans le sourire de la femme. En tout cas, s'il n'y en avait pas, le sourire lui faisait horreur. La femme ouvrait une bouche qui révélait une petite bordure de dents, chacune de largeur à peu près normale, mais émergeant à peine des gencives, comme les extrémités blanches d'une rangée d'ongles.

— « Oh ! » fit Mary. « J'avais pensé que vous alliez aussi à Iowa City et... je ne savais pas qu'il y avait un autre car. Enfin, je savais bien qu'il en passait d'autres à cette bifurcation, mais pas... Il vaudrait mieux que je me renseigne, n'est-ce pas? » Elle fit un signe de tête d'une affabilité embarrassée pour prendre congé de la femme et gravit rapidement les quelques marches menant au bar.

— « Pardon, » dit-elle à l'homme debout derrière le comptoir, « le car d'Iowa City est-il déjà passé? »

— « Il en est passé un, » dit-il. Il essuyait des verres et ses manches retroussées laissaient voir des avant-bras couverts d'une toison de poils rouges. « Pourquoi ça? Manqué la correspondance? »

— « Je ne sais pas. Quand passe le prochain? »

— « Dans deux heures. »

— « S'il n'est pas bloqué par la neige. » La remarque venait de l'homme assis à l'extrémité du comptoir. « On ne sait jamais à cette époque de l'année. » Sa voix était extrêmement forte — trop forte pour le peu de distance qui les séparait — mais immatérielle et comme visqueuse.

Elle s'assit sur un des tabourets vers le centre du comptoir et dit :

— « Je ne comprends pas. On m'a dit à Ottumwa que je n'aurais que dix minutes à attendre. Dans la cascade de ses déceptions, il lui semblait que si elle pouvait seulement exprimer ses espoirs de façon cohérente, ceux-ci se réaliseraient malgré le temps et la distance de plus en plus grande entre l'endroit où elle était assise et l'autocar, maintenant à un nombre inconnu de kilomètres sur la route de l'est. Elle s'attendait presque, avec superstition, à entendre l'avertisseur de l'autocar à destination de l'est tandis qu'elle se mettait à expliquer à l'homme du comptoir toutes ses opérations au guichet des billets et comment l'autocar qui l'avait amenée là avait roulé à bonne allure et selon son horaire, à ce qu'elle supposait, malgré la pluie.

— « Non. » L'homme du comptoir avait cessé d'essuyer ses verres pour accorder toute ses pensées à la conversation. « Vous avez dû vous endormir, ou rêver, ou je ne sais quoi, si vous vous êtes crue à l'heure. Le chauffeur nous a dit qu'il y avait une remorque de camion renversée sur la route près de North English et qu'il a dû attendre quarante minutes avant qu'on ait libéré le passage. »

— « Je n'ai rien pu faire de la sorte, » dit-elle, d'un ton presque suppliant. « Je me rappelle tous les détails du voyage. Je n'aurais pas pu dormir. »

— « Ma petite fille, aucun de nous n'est jamais fichu de dormir. Aucun de nous ne rêve. Sûrement pas. Seulement on dort et on rêve. Qu'est-ce que t'en dis, Eugène? »

— « T'as raison, Ace. Vous deviez dormir, ma petite, pour croire que ce car était là à l'heure. »

— « Mais... » Elle se redressa sur sa chaise et leva le menton d'un air obstiné. « C'est bon, » dit-elle, « seulement c'est l'attente ici qui me semble un mauvais rêve. » Elle leur sourit amicalement, mais ni l'un ni l'autre ne daigna lui rendre son sourire.

— « Cette maison n'est pas un rêve, » dit Ace. Il prit un autre verre et le frotta avec le torchon.

Elle essaya de s'expliquer, pensant que peut-être les deux hommes n'avaient pas l'esprit assez vif pour saisir l'à-propos de sa remarque, mais ils se contentèrent de l'observer et de l'écouter avec une prudente réserve. Bientôt, elle s'aperçut qu'Ace regardait ses mains avec attention et elle regretta de ne pas avoir mis ses gants.

— « S'il faut que j'attende, » dit-elle, « peut-être avez-vous quelques magazines ou livres de poche que je pourrais lire. Deux heures, cela fait longtemps à attendre. »

— « Votre vie durera longtemps aussi, » dit l'homme qui s'appelait Eugène. « Il faut vous y habituer. » Il se mit à rire bruyamment.

Ace secoua la tête.

— « Nous n'avons rien d'autre ici que des choses à manger et une salle de repos, » dit-il. « C'est tout ce que nous avons. Peut-être que vous pourriez dormir encore un peu. Comme vous avez fait dans le car. »

— « Oh ! et puis zut ! » dit-elle avec énervement. Elle quitta son tabouret et alla regarder un moment à la porte la pluie et l'obscurité environnantes. La circulation était encore dense à cette heure sur les grandes routes qui convergeaient là. Les faisceaux de lumière des phares, semblables à de capricieuses nébuleuses, surgissaient dans le lointain brouillé de pluie, apparemment immobiles pour commencer, puis gagnant de la vitesse et passant enfin en trombe, comme des comètes traversant la nuit d'un bout à l'autre, face au minuscule hémisphère illuminé de la terre. En les regardant, elle s'imagina que ce n'était qu'une lumière semblable, croissante et décroissante — n'ayant même pas besoin du support de l'autocar pour se déplacer ou se maintenir sur son trajet — qui l'avait amenée là et qu'aucune lumière ne pourrait plus jamais l'emporter plus loin maintenant.

Mais elle se rendit bientôt compte que c'était une idée absurde. Elle se dit que le simple bon sens lui commandait de s'installer confortablement pendant un moment — deux heures et c'était tout.

Elle se retourna vers les deux hommes et commanda un sandwich.

*
* *

— « Vous le laissez brûler, » dit-elle avec impatience. Ace était allé au bout du comptoir pour engager une conversation chuchotée avec Eugène tandis que le jambon pour le sandwich était en train de frire. Elle n'avait pas entendu de quel sujet ils s'entretenaient en secret — et elle s'était efforcée de ne pas écouter — mais certains mots prononcés d'une voix plus forte étaient venus jusqu'à elle, surtout lorsque Eugène haussait le ton pour dire : « Je ne peux pas, » puis, de nouveau, avec un rire sifflant. « Je ne peux pas ». Tandis qu'ils étaient ainsi absorbés, la viande qu'Ace avait jetée sur le gril grésillait fortement et commençait à fumer. Les bords blancs et roses se roulèrent sous l'action de la chaleur et se calcinèrent. L'arôme agréable qu'elle avait dégagé au début s'était changé en une âcre odeur de brûlé avant que Mary eût protesté.

Ace regarda la jeune fille d'un air dédaigneux.

— « Faut bien la laisser cuire, » dit-il. Il ne bougea pas de l'endroit où il se tenait à moitié couché sur le comptoir, sa tête près de celle d'Eugène.

— « Est-ce que vous la faites brûler exprès? » demanda-t-elle. Le ton élevé de sa propre voix la fit sursauter.

Il s'approcha du gril d'un pas nonchalant, ses bras rougeâtres oscillant mollement le long de son corps protégé par un tablier. L'expression de sa physionomie était un mélange déconcertant d'humilité et de mépris et elle ne comprenait pas ce qu'il pouvait voir en elle pour entretenir de tels sentiments. En même temps, elle était certaine qu'il y avait en elle quelque chose, aussi net que le motif bleu et blanc de son costume, qu'il avait remarqué et qui le faisait se conduire de cette façon.

Il souleva la viande, la déposa sur une tranche de pain, puis la couvrit d'une autre tranche qu'il prit sur le tas à côté du poêle comme il eût tiré une carte d'un jeu, et posa le sandwich devant elle.

Elle se pencha en avant, la mine courroucée.

— « Que voulez-vous que je fasse de cela? » Elle ébaucha un mouvement du menton pour désigner le gâchis posé dans son assiette.

— « Comment ça? » demanda-t-il avec le même mélange de soumission et d'arrogance qu'elle avait noté dans sa démarche. « Le manger, parbleu ! »

— « Non, » dit-elle. Elle sentait ses mains qui commençaient à trembler et comprenait qu'elle ne pourrait pas supporter beaucoup plus longtemps l'assaut de son hostilité sans se mettre à pleurer. Elle se recula légèrement et ouvrit son sac à main pour y chercher de l'argent. La vue du ticket d'autocar qui y était encore, le fait qu'il était non pas perdu, mais bien en sûreté, fut pour elle presque une surprise et, dans son état d'esprit, un puissant réconfort. Elle mit trente cents sur le comptoir et fit demi-tour pour gagner les marches descendant à la salle d'attente.

Derrière elle, elle entendit Ace dire :

— « Il me manque cinq cents. On paye des taxes dans l'Iowa. » Et elle entendit Eugène éclater d'un rire gras dans son coin.

Elle reprit sa place à côté de la femme à l'enfant estropié. La femme semblait maintenant plongée dans le sommeil, courbée sur l'enfant tenu

sur ses genoux comme une représentation grossière de la désolation. Dès que Mary se fut assise, la femme lui adressa la parole :

— « Qu'est-ce qui vous a fait demander si on allait à Iowa City comme vous? »

— « Je n'avais pas réfléchi, » dit Mary. « Je pensais sans doute au car que je voulais prendre. C'est tout. »

— « Oh ! » La femme hocha la tête, mais après un instant de silence elle reprit avec insistance. « C'est plutôt drôle que vous ayez dit ça, parce qu'une fois on a été à l'hôpital de l'Etat. C'était pour le pied du petit. C'est le vieux docteur du Comté qui nous y avait envoyés, mais ils ne sont pas capables de faire quelque chose pour lui. Les hôpitaux, faut pas compter dessus. »

— « Ils sont bien utiles quelquefois, » dit Mary. Elle tourna la tête, appuyant sa joue sur le col de son manteau relevé, souhaitant que la femme cesse de lui parler.

La femme murmura des paroles incohérentes dont le son reflétait quelque colère ou quelque déception.

— « Je ne les trouve pas utiles du tout, » dit-elle. « Pas plus que ces vieux docteurs qui ne vous fichent pas la paix et qui ne font rien pour vous. Il n'y a que Dieu et son Fils crucifié pour vous venir en aide. Mon fils aîné a perdu un bras un hiver et on l'a emmené à l'hôpital du Comté où ils lui ont mis une espèce de mécanique qu'ils appellent un bras, mais il n'a jamais pu s'en servir, pas plus que moi je peux voler. Et les filles, elles n'arrêtent pas de tousser et elles ont de ces bobos dont elles ne peuvent pas se débarrasser et qui leur font manquer l'école presque tout le temps. Et puis il y a eu M'man qui avait une tumeur dans le côté de la grosseur d'une citrouille. Je me rappelle qu'elle ne pouvait même plus enfiler une robe ; elle restait assise toute la journée à la maison, enveloppée dans une couverture et les docteurs ne savaient pas comment la soigner. Ils ne savaient que la tapoter et la palper de partout et la faire crier...

— « Je vous en prie, » dit Mary.

— « Et avec toute cette souffrance il n'y avait que Dieu et son Fils crucifié pour la soulager. »

— « Je vous en prie, » dit Mary.

— « Oh ! » dit la femme. « Peut-être que vous voulez dormir. Je ne vous parlerai pas si vous voulez dormir. Vous voulez que je me taise? »

— « Je voudrais bien dormir, » dit Mary.

***

Elle parvint finalement à dormir après être passée par des degrés d'assoupissement au cours desquels elle avait tout d'abord gardé conscience de la lueur des mots au néon de la salle de repos, du murmure des voix dans le bar et du bruit de la respiration des voyageurs qui attendaient là. Et lorsqu'elle s'éveilla elle se trouva encerclée par tous ces gens.

La femme à l'enfant était toujours assise à sa gauche, mais les autres faisaient cercle autour d'elle comme s'ils guettaient son réveil. Ace était juste devant elle, avec Eugène à côté de lui. Eugène, dont le corps s'inclinait massivement vers elle et dont les épaules étaient déformées par les béquilles sur lesquelles il se soutenait. Ace regardait fixement les mains de la jeune fille, posées sur ses genoux, et elle se sentit de nouveau étrangement gênée de ne pas avoir de gants.

— « L'autocar est-il là? » demanda-t-elle, comme si cette question des plus simples avait pu les éloigner par un effet magique.

Une sorte de murmure bourdonnant courut autour d'elle, mais elle entendit une voix répondre clairement : « Pas encore. »

— « Qu'est-ce que c'est alors? Qu'y a-t-il? » demanda-t-elle. Dans sa peur il lui semblait que le cercle humain se rapprochait d'elle. Elle vit à sa gauche un jeune homme avec le bras en écharpe. Une mèche de cheveux lui tombait, disgracieuse, sur le front, et sa bouche restait entrouverte tandis qu'il la regardait.

Derrière Ace se tenaient un homme et une femme dont elle ne pouvait voir le torse, mais quand elle s'aperçut que deux autres, à gauche d'Ace, avaient des crochets qui brillaient sous leurs manches, elle eut une pensée extravagante : « Je n'ose pas regarder par terre parce qu'il n'y aura pas assez de pieds pour eux tous. »

— « Pourquoi me regardez-vous? » demanda-t-elle. Le cercle humain bourdonna de nouveau, puis se recula légèrement comme elle se levait. Elle vit l'inscription au néon FEMMES et mit ses mains en avant pour se frayer un chemin jusqu'à cette porte, mais le cercle s'ouvrit pour la laisser passer.

A l'intérieur, elle poussa le loquet et s'adossa à la porte, haletante. Elle voulait ne pas croire ce qui venait de se passer, mais elle se rendit compte alors qu'elle ne pouvait ni croire ni refuser de croire parce qu'elle ne savait pas quelle chose venait de se passer.

Je peux attendre ici, pensa-t-elle, jusqu'à ce que j'entende klaxonner l'autocar d'Iowa City et alors je courrai le prendre. Avec tous les gens dans l'autocar ils n'oseraient pas... Oser quoi? pensa-t-elle. Elle l'ignorait.

Peut-être neigeait-il maintenant et l'autocar était-il retardé. Il y avait une fenêtre minuscule dans les lavabos, mais elle ne pouvait se décider à l'ouvrir pour voir quel temps il faisait. Elle écouta, approchant l'oreille du verre givré. Elle entendit le bruit de la pluie.

Naturellement, tandis qu'elle attendait, enfermée là, tremblant et respirant avec peine, elle pensait à Joe Perry. Quel rêve merveilleux c'eût été de le voir arriver à son secours! Mais aussitôt elle se sentit heureuse à l'idée qu'il ignorait tout de la situation terrible et stupide dans laquelle elle se trouvait.

Elle fit couler de l'eau chaude dans le lavabo et y plongea les mains. C'était un remède qu'elle avait appris à utiliser quand elle se sentait prise de faiblesse. Tandis qu'elle restait là, les mains dans l'eau, elle jeta un regard circulaire sur les murs de la pièce comme si elle eût cherché

une échelle pour s'évader. Une inscription au crayon capta son attention. Elle se pencha pour la lire. Il semblait qu'elle eût été là exprès pour lui transmettre un message.

L'inscription, bien nette, proclamait : « *Ace Power n'est pas un homme complet.* » Juste au-dessus, des lèvres avaient déposé leur empreinte écarlate.

Mary replongea ses mains dans l'eau. Je ne peux pas me permettre de m'évanouir, pensa-t-elle. L'autocar aurait pu partir pendant ce temps et elle aurait dû rester là pour toujours. Par réfraction, l'eau déformait l'image de ses mains qui semblaient des choses non plus gracieuses et utiles, mais brisées et inégales. Elle s'aperçut qu'elle n'entendait plus la pluie tombant au dehors.

Une ruse dont elle se serait crue incapable lui vint à l'esprit. Elle enleva ses mains de l'eau, les regarda, et les y remit, sans les quitter des yeux. Son regard parcourut tout l'intérieur de la pièce jusqu'à ce qu'elle eût aperçu ce qu'elle voulait. C'était un clou dont la pointe dépassait du rebord de la fenêtre.

Ils m'accepteront parmi eux maintenant, se dit-elle, et sans hésiter, elle passa vigoureusement la paume de sa main sur la pointe du clou.

— « Aïe ! » gémit-elle, assez fort pour qu'ils eussent pu l'entendre de la salle d'attente s'ils écoutaient. Elle mit sa main déchirée dans la cuvette d'eau et le sang monta en spirale le long de ses doigts. Comme l'encre qu'une seiche lance pour se cacher, pensa-t-elle, se souvenant d'une leçon d'histoire naturelle apprise en classe. Elle s'enveloppa la main avec un mouchoir et sortit.

Ils étaient tous assis où elle les avait trouvés lorsqu'elle avait pénétré pour la première fois dans la salle. Ace Power était derrière son comptoir et personne ne faisait le moins du monde attention à elle. Elle s'assit pour la troisième fois ce soir à côté de la femme à l'enfant estropié. Elle laissa sa main emmaillottée sur ses genoux comme une sorte de symbole qu'ils pouvaient voir s'ils le désiraient. Et bientôt, quand son autocar fut arrivé dans un joyeux coup d'avertisseur, elle prit son ticket dans son sac et le tint dans sa main blessée jusqu'à ce que le chauffeur l'eût accepté.

Maintenant, quand elle arriverait au foyer, ses camarades ne l'interrogeraient pas tout de suite sur ses fiançailles, mais elles s'écrieraient : « Que t'est-il arrivé ? » Il n'y aurait pas au monde de moyen de le leur expliquer, mais cela ne faisait rien. Il lui semblait que loin de là, dans le secret de leur vie future, elles comprendraient et se souviendraient.

(*Traduit par Roger Durand.*)



La vengeance

par CATHERINE GRÉGOIRE

Une « short » qui s'imprimera dans votre mémoire. Est-ce parce que l'auteur l'écrivit en Allemagne que le conte semble puiser aux sources d'un certain fantastique germanique?

Catherine Grégoire exerce depuis dix ans le métier de traductrice. Elle a signé les traductions de nombreux romans anglais ou américains. Elle nous prouve ici qu'elle sait aussi manier la plume pour son propre compte.



La nuit était tombée quand j'arrivai à la porte du jardin et les chiens se mirent à aboyer — une espèce d'aboiement rauque qui ressemblait à un gémissement. La fenêtre de la terrasse s'ouvrit et une voix d'homme cria :

« La paix, imbéciles! Vous voyez bien qu'il n'y a personne! »

C'était le frère, cette grande brute méprisante qui m'a toujours considéré comme un être inférieur et qui ne me l'a jamais caché. Il était là, lui aussi. La famille serait au complet, j'avais bien choisi mon jour. Derrière la fenêtre éclairée, je les imaginais bavardant et riant autour de la table bien servie, éclairée par le feu de bois, tandis que moi...

Je n'aurais jamais pensé que je fusse encore capable de haïr à ce point. J'enfonçai mes ongles dans ma peau et je me mis à hurler, silencieusement.

Je voulais les surprendre lorsqu'ils seraient passés dans le salon. La pensée de leur apparaître au moment où ils seraient en train de chanter leurs pieux cantiques me remplissait d'une joie sauvage. « Oh! Seigneur, nous te remercions de tes bienfaits... »

Oui, nous Te remercions de nous avoir créés si supérieurs au reste de l'humanité et de nous en avoir convaincus...

Les salauds!

J'avançai sans me hâter et montai l'escalier du perron sans faire le moindre bruit. Je jetai un coup d'œil par la fenêtre : oui ils étaient bien là, tous les cinq. Et *elle* était là, elle aussi, plus belle que jamais avec son air de déesse et ses yeux calmes. Mon regard ne pouvait quitter son visage. Avait-elle seulement eu un remords en apprenant ce qui était arrivé? Tout ce qui s'était passé, c'était à cause d'elle, c'était sa faute. Parce que je l'avais aimée, et qu'elle s'était moquée de moi, qu'ils s'étaient tous moqués de moi, tournant en ridicule mon pauvre amour si humble, mes petits cadeaux de deux sous, mes efforts pour me concilier leurs bonnes grâces...

Et c'est pourquoi j'étais là, en cette veille de Noël, à jamais seul et à jamais privé de tendresse, dans mes vêtements souillés de sang et de terre, avec ce visage livide et presque méconnaissable.

Ils passèrent dans le salon, comme je l'avais prévu. Ils allumèrent les chandelles rouges et la douce lumière se mit à danser sur les branches de houx, sur le petit sapin décoré d'étoiles, sur les visages heureux. J'eus l'impression que je pleurais.

La mère se mit au piano, le père prit un violon. Bientôt retentirent les vieux chants de Noël, à la fois si joyeux et si tendres qu'un instant j'eus l'idée de fuir, de retourner à ma solitude, de ne pas troubler cette paix.

Et puis mon regard tomba de nouveau sur elle. Oh, ce visage si tranquille ! Ces lèvres qui pouvaient encore chanter et rire ! *Rire !*

La porte s'ouvrit devant moi...

Ils me virent...

La mère s'effondra avec un gémissement et sa tête résonna durement sur les touches, mais personne ne fit un pas vers elle. La sœur aînée s'était mise à hurler et les deux hommes, aussi blêmes que moi, figés comme des statues, me regardaient avec des yeux agrandis par l'épouvante.

Elle avait caché son visage contre la poitrine de son frère et j'entendais ses dents claquer.

C'était bien la première fois que je leur faisais peur.

Mais je ne tenais pas à les rendre fous. Pas si vite.

« Je reviendrai, » dis-je.

Quand j'eus disparu, je les vis qui reprenaient péniblement leurs esprits — le frère, du moins, car il envoya une gifle à la sœur qui ne cessait pas de hurler. Ils restèrent là je ne sais combien de temps à se regarder en tremblant. La mère était toujours la tête sur le clavier. Peut-être qu'elle était morte? Elle n'avait jamais eu le cœur bien solide.

Tandis que je m'éloignais de la maison, je pensais à ce proverbe : « La vengeance est un plat qui se mange froid. » Et je me mis à rire.

Très froid en ce qui me concerne.

Je me suis tué il y a trois jours...



■ *Dans le domaine des revues.*

Signalons à tous nos lecteurs la parution de deux intéresssants numéros spéciaux : le numéro de juillet-août de la revue **« Europe »**, consacré à la science-fiction, et le numéro de juillet-août de **« Cinéma 57 »**, consacré au cinéma fantastique. Nous reviendrons plus longuement le mois prochain sur ces deux importants numéros, mais nous tenions dès maintenant à les citer.

La Soie et la Chanson

(*The Silk and the Song*)

par CHARLES L. FONTENAY

Charles L. Fontenay est devenu récemment célèbre aux Etats-Unis, pour avoir obtenu un prix de peinture abstraite avec une toile sur laquelle il avait appliqué son chiffon à essuyer les pinceaux. Toute la presse des U.S.A. en a fait des gorges chaudes pendant des mois...

Ce n'est cependant pas de l'humour qu'il fait dans ce récit, mais du « space-opera » de la meilleure qualité. Cette histoire d'une colonie humaine qui a été conquise par des Inhumains et a oublié ses origines, et dont deux membres s'évadent, est écrite avec une finesse et un art de la nuance rares dans le genre.



I

C'EST à l'âge de douze ans qu'Alan vit pour la première fois la Tour des Etoiles, le jour où il vint à Falklyn monté par son jeune maître, Blik.

Blik dut longuement parlementer avant d'être autorisé à monter Alan, son garçon favori. Wiln, le père de Blik, tenait à ce que celui-ci montât un homme, car il pensait que le long trajet jusqu'à la ville pourrait être trop fatigant pour un jeune garçon comme Alan.

Mais Blik finit par avoir gain de cause. C'était un enfant assez gâté et, quand il se mit à siffler, son père céda.

— « C'est bon, cet humain est plutôt fort pour son âge, » dit Wiln. « Tu peux le monter si tu me promets de ne pas le forcer. Je ne veux pas que tu m'éreintes un des meilleurs sujets de mon élevage. »

Blik boucla donc sur la tête d'Alan le casque à bride muni de poignées et lui jeta la selle sur les épaules. Wiln sella Robb, un homme robuste qu'il montait souvent pour de longs voyages et ils partirent pour la ville au petit trot.

Ils aperçurent la Tour des Etoiles bien avant d'arriver à Falklyn. Alan en remarqua la structure élancée au-dessus des bosquets de ttornots dès qu'ils furent sortis de la Forêt Bleue. Blik la vit en même temps. Se tenant au casque à bride d'une seule de ses mains à quatre doigts, Blik donna, de l'autre, une petite tape à Alan et désigna l'édifice.

— « Regarde, Alan, la Tour des Etoiles ! » s'écria-t-il. « On dit que des humains y vivaient jadis. »

— « Blik, quand deviendras-tu raisonnable et cesseras-tu de parler aux humains? » fit son père d'un ton irrité. « Je te punirai sévèrement un de ces jours. »

Alan ne répondit pas à Blik, car il était interdit aux humains de parler dans la langue des Hussirs autrement que pour répondre à des questions directes. Mais il ne quittait pas des yeux la Tour des Etoiles et la voyait se dresser de plus en plus haut devant eux, s'enfonçant dans le ciel loin au-dessus des bâtiments de la ville. Il accéléra l'allure, si bien qu'il se mit à prendre de l'avance sur Robb et que celui-ci dut lui crier de ralentir.

Entre la Forêt Bleue et Falklyn, ils étaient encore dans une contrée sauvage, au terrain érodé, sans fermes ni champs cultivés. De petits massifs de ttornots poussaient çà et là dans les crevasses et sur les collines basses, plus touffus vers la Forêt Bleue, derrière eux, plus clairsemés vers la plaine du nord-ouest que limitaient les montagnes au loin.

Ils abordèrent un tournant sur la route poussiéreuse et, sur les épaules d'Alan, Blik émit un sifflement de surprise. Une silhouette était debout sur un petit tertre surplombant la route devant eux.

Alan crut d'abord distinguer un Hussir grand et mince, car une courte tunique dissimulait partiellement sa nudité. Mais il vit bientôt qu'il s'agissait d'une jeune humaine. Aucune Hussir ne possédait cette crinière d'un blond doux, cette courbe postérieure dépourvue de queue.

— « Une Humaine Sauvage ! » grogna Wiln avec étonnement. Alan frissonna. On racontait que les Humains Sauvages tuaient les Hussirs et mangeaient les autres humains.

La jeune fille regardait en direction de Falklyn. Wiln défit l'arc qu'il avait en bandoulière et lui décocha une flèche.

La flèche se ficha dans la poussière aux pieds de la jeune fille. Elle tourna brusquement la tête, faisant voler sa longue chevelure blonde, les aperçut et s'enfuit avec l'agilité d'une biche.

Quand ils arrivèrent à l'endroit où elle s'était tenue, ils virent une chose brillante dans les fourrés bordant la route. C'était un pantalon de couleur vive tel qu'en portaient les Hussirs, mais mieux taillé, chiffonné d'une façon inextricable dans un buisson épineux. Visiblement, la jeune fille s'était accrochée aux épines en escaladant le talus et avait dû l'abandonner précipitamment.

— « Ils deviennent d'une audace ! » s'exclama Wiln avec colère. « Si près de la civilisation et en plein jour ! »

*
* *

Quand ils entrèrent dans Falklyn, Alan ouvrit des yeux étonnés. Les rues et les maisons étaient en pierre. La pierre était rare de l'autre côté de la Forêt Bleue et le château de Wiln était en blocs de bois polis. La pierre lisse des rues de Falklyn était brûlante sous le soleil double. Elle cuisait les pieds d'Alan qui se mit à courir d'une allure

sautillante. Mécontent d'être secoué, Blik lui donna une calotte sur le côté de la tête.

Il y avait tant de nouveautés étranges dans cette ville qu'Alan en était tout étourdi. Certaines maisons avaient jusqu'à trois étages et les fenêtres de quelques-unes des plus hautes étaient garnies non pas de volets de bois, mais d'une matière brillante et transparente que Wiln désigna à Blik comme du « verre ». Robb dit à Alan, dans leur langage humain que les Hussirs ne comprenaient pas, que c'étaient les humains eux-mêmes qui, racontait-on, avaient inventé ce verre pour leurs maîtres. Alan se demanda comment des humains pouvaient inventer quoi que ce fût, parqués qu'ils étaient dans des champs en plein air.

Mais il était évident que les humains des villes vivaient plus près de leurs maîtres. Plusieurs fois, Alan en vit sortir des maisons et certains d'entre eux n'étaient pas complètement nus, mais portaient des morceaux d'étoffe voyante en divers endroits de leur corps. Wiln exprima à Blik sa désapprobation formelle d'une telle pratique.

— « Qu'on se mette à faire porter des vêtements à ces humains et ils sont capables de se croire les égaux des Hussirs, » dit-il. « Si tu veux mon avis, c'est pour cela que les gens des villes ont plus de mal que nous à commander à leurs humains. Soyez faible avec eux et vous les rendez féroces, voilà ce que je dis. »

Ils avaient plusieurs courses à faire dans Falklyn et, un instant, Alan craignit qu'ils n'aient pas l'occasion de voir de près la Tour des Etoiles. Mais Blik, qui ne l'avait pas encore vue, implora son père et siffla tellement que Wiln accepta de faire un détour de quelques rues pour aller la contempler.

Alan oublia toutes les autres merveilles de Falklyn en voyant le grand monument s'élever de plus en plus haut à mesure qu'ils approchaient, faisant paraître ridiculement nains les bâtiments qui l'entouraient et toute la ville de Falklyn. La légende voulait que les humains eussent non seulement habité la Tour des Etoiles jadis, mais qu'elle fût également leur œuvre et que Falklyn se fût bâtie tout autour après son abandon par les humains. Alan avait entendu chuchoter cela, mais on l'avait engagé à ne pas le répéter, car certains Hussirs comprenaient le langage humain et répéter de tels propos était le meilleur moyen de recevoir le fouet.

Le Tour des Etoiles était au centre d'un grand parc circulaire et les bâtiments voisins paraissaient des maisons de poupée en comparaison. Elle pointait vers le ciel comme un index tendu, ses étranges murs sombres renvoyant en rayons ternes la lumière des deux soleils. Les arcs-boutants de sa base eux-mêmes s'élevaient en courbes élancées au-dessus des grands arbres du parc.

Il y avait une grille autour du parc et un nombre assez important d'humains y étaient enchaînés ou restaient à côté tandis que leurs cavaliers allaient voir de plus près la Tour des Etoiles, car les humains n'avaient pas le droit de pénétrer dans le parc. Blik tenait absolument

à mettre pied à terre pour aller visiter l'intérieur de la tour, mais Wiln ne voulut rien entendre.

— « Tu auras bien le temps quand tu seras plus grand et que tu pourras comprendre certaines des choses que tu verras, » dit Wiln.

Ils prirent à une allure modérée la rue qui contournait le parc, à l'extérieur de la grille. Dans le parc, les Hussirs marchaient par petits groupes, certains montant ou descendant la longue rampe donnant accès à la Tour des Etoiles. Les Hussirs n'avaient que la moitié environ de la taille des humains ; ils avaient de grosses têtes avec de longues oreilles pointues fichées toutes droites de chaque côté, des jambes maigres et des queues épaisses qui leur servaient de balancier. Ils portaient d'amples tuniques et des pantalons de forme bouffante aux couleurs vives.

Comme ils passaient devant un groupe d'humains debout à l'extérieur de la grille, Alan entendit une chanson familière fredonnée à voix basse :

Scintille et brille, astre doré,
Si loin sois-tu, je t'atteindrai.
Ferme la bouche,
Trouve la tête,
Cherche un serpent...

Wiln fit vivement pivoter Robb sur place et abattit son fouet d'un geste rageur sur les épaules de celui qui chantait. Le fouet claqua encore plusieurs fois et des marques rouges zébrèrent le dos de l'homme. Avec un cri étouffé, l'homme baissa la tête et leva les bras pour se protéger le visage.

— « Où est ton maître, humain? » demanda Wiln d'un ton féroce, le fouet tremblant dans sa main aux quatre doigts.

— « Mon maître habite Northwesttown, Votre Grandeur, » répondit l'humain d'un ton plaintif. « J'appartiens à Senk, le marchand. »

— « Où est Northwesttown? »

— « C'est un quartier de Falklyn, monsieur. »

— « Et tu es ici, à la Tour des Etoiles, sans ton maître? »

— « Oui, monsieur. C'est mon heure de repos. »

Wiln le cingla d'un autre coup de fouet.

— « Tu devrais savoir que les humains n'ont pas le droit de flâner près de la Tour des Etoiles, » dit Wiln avec rudesse. « Maintenant, retourne trouver ton maître et dis-lui de te fouetter. »

L'humain partit en courant. Wiln et Blik firent prendre à leur monture le chemin du retour. Quand ils eurent quitté les rues et les maisons de la ville et que la poussière des routes eut apporté un soulagement bienvenu aux pieds brûlants des humains, Blik demanda :

— « Que penses-tu de la Tour des Etoiles, Alan? »

— « Pourquoi n'a-t-elle pas de fenêtres? » questionna Alan, exprimant la pensée qui occupait la première place dans son esprit.

Ce n'était pas, strictement parlant, une réponse à la question de Blik et Alan risquait d'être puni pour s'être exprimé ainsi en hussir. Mais

Wiln avait retrouvé sa bonne humeur à l'idée d'arriver à la maison à temps pour le dîner.

— « Les fenêtres sont tout en haut, petit humain, » dit Wiln avec indulgence. « Tu n'as pas pu les voir parce qu'elles sont à l'intérieur. »

Alan rumina ces paroles tout au long de la route jusqu'au château de Wiln. Comment pouvait-il y avoir des fenêtres à l'intérieur sans qu'il y en ait aucune à l'extérieur? Pour mériter ce nom, des fenêtres ne doivent-elles pas être obligatoirement à la fois des deux côtés?

*
* *

Quand les deux soleils eurent disparu derrière l'horizon et qu'Alan se fut couché sur sa litière avec les autres enfants dans un coin de la prairie, les événements passionnants de la journée lui revinrent à l'esprit comme une série d'images coloriées. Il aurait aimé questionner Robb, mais les hommes et les adolescents étaient parqués dans un champ bien séparé des femmes et des enfants.

A quelque distance, les femmes endormaient leurs bébés en leur chantant les traditionnelles berceuses des humains. Leurs voix parvenaient à Alan portées par la brise, avec l'odeur embaumée des herbes sauvages.

Dors, mon petit,
Dans les bras de maman.
Au loin ont fui
Les causes de tourment.
Dans ton sommeil,
Tu fais de jolis rêves,
Les deux soleils
A l'horizon se lèvent.

C'était une vraie mélodie pour endormir les enfants, la première dont il se souvenait. Les femmes en chantaient d'autres, dont celle que Wiln avait interrompue à la Tour des Etoiles.

Scintille et brille, astre doré,
Si loin sois-tu, je t'atteindrai.
Ferme la bouche,
Trouve la tête,
Cherche un serpent
Rayé de rouge,
Pour en nourrir
La tortue ronde.
Alors la nuit sera soleil
Et ce sera le temps du long sommeil.

A demi endormi, Alan écoutait. Cette chanson était l'une de celles que les enfants préféraient. Ils l'appelaient « La Chanson de la Tour des Etoiles », bien qu'il n'eût jamais pu comprendre pourquoi.

Ce doit être une devinette, pensa-t-il en somnolant. « *Ferme la bouche, trouve la tête...* » Est-ce que ce ne devrait pas être l'inverse : « *Trouve la tête* (d'abord) *et puis ferme la bouche...?* » Pourquoi ne l'était-ce pas? Et la suite de la chanson. Alan savait ce qu'étaient des serpents, car il avait vu un grand nombre de ces créatures rampantes, grouillantes, de ces longues choses aux couleurs variées et brillantes. Mais qu'était-ce qu'une tortue?

Le refrain d'une autre chanson frappa ses oreilles et il sembla à l'enfant sommeillant qu'on la fredonnait pour lui.

Alan vit venir un oiseau
Aux ailes enflammées.
Il le suivit toute une nuit,
Le cœur inconsolé.

Mais ce n'était pas ainsi que les enfants en chantaient la fin. Avec optimisme, ils terminaient toujours cette chanson par : « ...*Où il lui plut d'aller.* »

Peut-être dormait-il et le rêva-t-il, ou peut-être se réveilla-t-il soudain avec la lointaine musique dans les oreilles. Quoi qu'il en soit, alors qu'il était couché là, un zizo vola par-dessus la haute clôture et se posa dans l'herbe près de lui. Ses écailles lumineuses palpitaient dans l'obscurité, éclairant faiblement les visages des enfants endormis pêle-mêle autour de lui. Il ouvrit son bec et s'adressa à lui d'une voix rauque.

— « Viens avec moi vers la liberté, humain, » dit le zizo. « Viens avec moi vers la liberté, humain. »

C'était tout ce qu'il pouvait dire et il répéta l'invitation une douzaine de fois au moins, jusqu'à ce que les mots grincent aux oreilles d'Alan. Mais Alan savait que, de quelque façon que les enfants aient pu chanter la chanson, un humain ne pouvait que s'attirer des malheurs en écoutant l'appel d'un zizo.

— « Va-t-'en, zizo, » dit-il d'un ton bourru, et le zizo s'envola par-dessus la clôture et disparut dans les ténèbres.

Avec un soupir, Alan se rendormit pour rêver à la Tour des Etoiles.

II

Blik mourut trois ans plus tard. La mort du jeune Hussir emplit le cœur d'Alan de tristesse, car Blik avait été bon pour lui et leurs relations étaient celles qui unissent étroitement le maître à son animal favori. Cette perte allait être pour toujours associée dans son esprit avec un autre changement affectant sa vie sentimentale, car la mort de Blik survint le lendemain du jour où Wiln surprit Alan avec la jeune fille blonde près du ruisseau et le transféra dans l'enclos des adolescents et des hommes.

— « Mille tonnerres! J'espère qu'elle ne sera pas enceinte de ce

garçon, » grommela Wiln à son fils aîné, Snuk, tandis qu'ils conduisaient Alan à sa nouvelle prairie. « Je n'avais pas prévu d'ajouter cette fille au troupeau de reproductrices avant un an. »

— « Ça devait arriver, à laisser Blik dorloter l'humain, » dit Snuk qui était presque adulte maintenant et qui s'initiait à la direction des affaires du château pour succéder à son père. « On aurait dû le mettre au travail pendant la maladie de Blik, au lieu de le laisser traîner autour des femmes et des enfants. »

Dans le tumulte des nouvelles émotions qui lui brouillaient l'esprit, Alan reconnut la justesse de cette remarque. C'était parce qu'il s'ennuyait à mourir avec les jeunes enfants que son intérêt s'était tourné vers les expériences d'un âge plus avancé. De plus, il comprenait que seul le fait d'avoir été le favori de Blik l'avait empêché d'être mis dans l'autre enclos deux ans au moins auparavant.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. La jeune fille restait là immobile, en larmes, le regardant partir. Elle agita la main en signe d'adieu et lui cria :

— « On se reverra peut-être à la saison des amours. »

Il lui fit un signe en retour qui lui valut, de la part de Snuk, un violent coup de fouet sur les épaules. On ne le mettrait pas avec les femmes à la saison des amours avant encore au moins trois ans, mais la jeune fille était d'âge nubile. Avant qu'elle ait l'occasion de le revoir, elle l'aurait probablement oublié.

Son transfert dans le camp des adultes fut pour lui une épreuve immédiate. Wiln et Snuk se tinrent à la clôture et sifflèrent de plaisir en observant les brimades que lui infligeaient les hommes et les autres garçons. L'initiation eût été plus pénible pour lui si elle n'avait été si longtemps différée, mais il trouva dans la hiérarchie une place assez élevée pour un nouveau venu parce qu'il était plus âgé et plus fort que la plupart de ses compagnons non adultes. Couvert de bleus et d'égratignures, il gagna le respect initial nécessaire en rossant plusieurs garçons de sa taille.

Cette nuit-là, solitaire et malheureux, Alan entendit les lamentations des Hussirs s'élever du château de Wiln. Les chants nocturnes des humains, ceux des hommes plus profonds et plus puissants que ceux des femmes et des enfants, décrurent et cessèrent quand les mélopées funèbres leur parvinrent, portées par le vent. Alan comprit que cela signifiait que la longue maladie de Blik avait pris fin, que son jeune maître était mort.

Il trouva un coin à l'écart dans le champ et alla s'y endormir en pleurant sous les étoiles. Il avait aimé Blik.

*
* *

Après la mort de Blik, Alan s'attendait à être mis à travailler avec les hommes pour tirer la charrue et cultiver les champs. Il savait qu'il

n'avait pas reçu la préparation nécessaire pour être employé au château et il ne pensait pas qu'on le garderait pour servir de monture.

Mais Snuk avait d'autres plans.

— « J'ai pu apprécier tes qualités comme homme de selle avant que Blik ait pris la fantaisie de s'intéresser à toi, » lui dit Snuk d'un ton haineux, rejetant en arrière ses oreilles pointues, Snuk employait le langage humain, car il prétendait qu'on pouvait exercer une autorité accrue sur les humains quand on était à même d'écouter les conversations qu'ils échangeaient entre eux. « Blik t'a fait perdre toute ta fougue, mais je vais changer cela. Je peux encore te récupérer. »

Il ne s'était écoulé qu'une semaine depuis la mort de Blik et Alan était encore triste. Découragé, il se laissa adapter le casque à bride et la selle et se mit docilement à genoux pour permettre à Snuk de monter sur son dos.

Quand Alan se releva, Snuk lui enfonça sauvagement ses éperons dans les côtes.

Alan fit un bond d'un mètre en l'air en poussant un hurlement de douleur.

— « Silence, humain ! » cria Snuk, lui assenant sur la tête un coup du manche de son fouet. « Je vais t'apprendre à obéir. Les éperons, ça veut dire « marche », comme ça ! »

Et il lui lacéra de nouveau les côtes à coups de talon.

Alan se tordit de douleur et tourna sur place un moment, mais son bon sens le sauva. S'il s'était laissé tomber et s'était roulé à terre, ou s'il avait tenté de désarçonner Snuk en se frottant contre un ttornot, c'eût été à coup sûr signer son propre arrêt de mort. La cruauté de son nouveau maître était sans appel.

Une troisième fois, Snuk donna de l'éperon et Alan descendit à toute allure l'allée bordée d'arbres qui partait du château. Snuk lui avait lâché la bride et lui labourait impitoyablement les côtes. Ce ne fut que lorsqu'il se mit au pas, essoufflé et en sueur, que Snuk tira sur les rênes et lui fit faire demi-tour pour rentrer au château. Et alors le Hussir le força à se remettre au trot.

Wiln les attendait au corral.

— « Est-ce que tu ne le traites pas un peu durement, Snuk? » demanda le vieux Hussir en examinant d'un œil critique la monture épuisée de son fils. Du sang coulait sur les flancs du pauvre Alan.

— « Je lui montre simplement dès maintenant qui est le maître, » répondit Snuk d'un air détaché. D'un coup brutal et inutile sur la tête, il fit agenouiller Alan et mit pied à terre. « Je crois que celui-là fera une précieuse recrue pour mon écurie, mais je n'ai pas l'intention de le dorloter comme faisait Blik. »

Wiln agita ses oreilles.

— « Enfin, tu as montré que tu sais manier les humains maintenant et c'est toi qui en seras le maître d'ici à quelques années, » dit-il avec douceur. « Seulement ne néglige pas les conseils de ton père et ne maltraite pas celui-ci. »

Les quelques mois qui suivirent furent des mois de souffrances pour Alan. Il avait les qualités physiques que Snuk appréciait dans une monture et Snuk le montait plus souvent que n'importe lequel de ses autres hommes de selle.

Snuk aimait la vitesse et il faisait courir Alan sans la moindre pitié. Il leur arrivait de rentrer au terme d'un après-midi torride, Alan trempé de sueur et si fatigué qu'il ne pouvait maîtriser le tremblement de ses membres.

Snuk se révélait un maître inflexible et dont la cruauté s'exprimait en toutes occasions. Il fouettait sauvagement Alan à la moindre inattention. Il le fouettait s'il ne réagissait pas immédiatement à la traction des rênes, ou s'il ouvrait seulement la bouche pour dire un mot en sa présence. Le dos d'Alan ne tarda pas à être couvert de cicatrices laissées par les coups d'éperon et il n'était pas rare qu'il eût un œil à demi fermé à la suite d'un coup de fouet en plein visage.

En désespoir de cause, Alan prit conseil de son vieil ami, Robb, qu'il voyait souvent maintenant qu'il était dans l'enclos des hommes.

— « Tu ne peux rien y faire, » dit Robb. « Je rends grâce à l'Etoile d'Or d'avoir Wiln pour cavalier et d'être trop vieux pour servir de monture à Snuk quand Wiln mourra. Mais Snuk sera alors notre maître à tous et j'appréhende ce jour-là. »

— « L'un de nous ne pourrait-il écraser Snuk contre un arbre? » demanda Alan. Il avait déjà envisagé de le faire lui-même.

— « N'entretiens jamais une telle pensée, » s'empressa de dire Robb. « Si une telle chose arrivait, tous les hommes de selle seraient tués pour la boucherie. La famille de Wiln a assez d'argent pour renouveler son écurie à Falklyn si elle le désire et aucun Hussir ne tolérera qu'un humain se rebelle. »

Cette nuit-là, Alan soigna ses blessures récentes à l'endroit de la clôture le plus rapproché de l'enclos des femmes et des enfants et se laissa gagner par la nostalgie. Il se remémorait les heureux jours de son enfance et l'autorité bienveillante de Blik.

A travers les autres enclois qui le séparaient des femmes, il entendait vaguement celles-ci chanter d'une voix douce. Il ne pouvait distinguer les paroles, mais il se les rappelait d'après l'air :

Etoile qui flamboie, étoile de la nuit,
J'ai de te posséder le désir infini.

De derrière lui parvenaient les voix des hommes, plus proches et plus fortes :

Humain, vois venir le zizo,
Aux ailes enflammées.
Ne le suis pas quand vient la nuit,
Tu t'en repentirais.

Les enfants avaient chanté cela différemment. Et il avait eu un rêve...

C'est alors que se produisit la plus étrange des coïncidences. Elle

lui rappela cette lointaine nuit, après qu'il eût fait le voyage de Falklyn avec Blik et qu'il eût vu pour la première fois la Tour des Etoiles. Au moment même où les paroles de la chanson s'évanouissaient dans l'air nocturne, il aperçut la lueur du zizo qui approchait. La bête se percha sur la clôture et lui parla de sa voix rauque :

— « Viens avec moi vers la liberté, humain, » dit le zizo.

Alan avait vu de nombreux zizos la nuit — ils ne se montraient que la nuit — et il avait entendu leur appel. C'était la seule invitation qu'ils lançaient, toujours dans le langage des humains : « Viens avec moi vers la liberté, humain. »

Comme il lui était déjà arrivé, il s'interrogea. Un zizo n'était qu'une petite créature nocturne aux ailes couvertes d'écailles. Comment pouvait-il parler un langage humain? D'où venaient les zizos et où allaient-ils pendant le jour? Pour la première fois de sa vie, il questionna le zizo.

— « Qu'est-ce que la liberté et où la trouve-t-on, zizo? »

— « Viens avec moi vers la liberté, humain, » répéta le zizo.

Il battit des ailes, s'éleva à quelques centimètres au-dessus de la clôture et retomba sur son perchoir.

— « Est-ce tout ce que tu sais dire, zizo? » s'enquit Alan d'un ton irritié. « Comment irais-je avec toi puisque je ne peux pas voler? »

— « Viens avec moi vers la liberté, humain, » dit le zizo.

Une hardiesse subite gonfla le cœur d'Alan que stimulait la triste perspective d'avoir à endurer de nouveau la crauté de Snuk le lendemain matin. Il examina la clôture.

Alan n'avait jamais prêté grande attention à une clôture jusqu'à ce jour. Les humains ne cherchaient pas à sortir des enclos, parce que, à en croire les histoires que contaient les parents à leurs enfants, les humains évadés étaient toujours repris et tués pour la boucherie.

La clôture était faite de mailles assez serrées, mais il parvint à y introduire ses doigts et ses orteils. Il fit un timide essai. Une exaltation croissante s'empara de lui et il se mit à grimper.

C'était ridiculement facile. Il était dans le champ voisin. Il y avait d'autres clôtures, naturellement, mais elles pouvaient être franchies de la même manière. Il pouvait entrer dans l'enclos des femmes — son cœur se mit à battre plus fort quand il pensa à la jeune blonde — ou même gagner la route qui conduisait à Falklyn.

Ce fut la route qu'il choisit, tout compte fait. Le zizo volait devant lui à travers les champs et se posait pour attendre qu'il eût grimpé par-dessus chaque clôture. Etouffant un soupir, il en longea une derrière laquelle les femmes fredonnaient leurs chansons, traversa un champ d'akkos aux épis mûrissants, puis un autre semé de sentos qui lui montaient jusqu'à la poitrine. Finalement, il franchit la dernière clôture.

Il était sorti du domaine de Wiln. Il foulait la poussière de la route de Falklyn.

Que faire maintenant? S'il allait à Falklyn, il serait capturé et ramené au château de Wiln. S'il allait dans l'autre direction, le même sort l'attendait. Les humains isolés étaient facilement repérés. Fallait-il

rebrousser chemin maintenant? Il lui eût été facile de regagner le champ des hommes en faisant à rebours le même trajet, et il aurait eu la perspective d'innombrables nuits à passer dans le champ des femmes, lequel lui eût été facilement accessible après cet essai concluant.

Mais il y avait Snuk à considérer.

Pour la première fois depuis qu'il s'était échappé du champ des hommes, le zizo parla :

— « Viens avec moi vers la liberté, humain, » dit-il.

Il s'envola en suivant la route, dans la direction opposée à Falklyn, et se posa dans la poussière pour attendre Alan. Après un court instant d'hésitation, Alan le suivit.

Les lumières du château de Wiln brillaient faiblement sur sa gauche, au bout de l'allée bordée de ttornots. Elles s'éloignèrent et disparurent derrière une colline. Le zizo voletait devant lui, réglant son allure sur son trot léger.

La résolution d'Alan commençait à faiblir lorsqu'une silhouette se matérialisa à côté de lui dans l'obscurité. Une main humaine se posa sur son bras et une voix féminine dit :

— Je commençais à désespérer d'en voir venir d'autres du château de Wiln. Active un peu, petit. Nous avons un long chemin à faire avant l'aube. »

III

Ils soutinrent toute la nuit un trot rapide, le zizo montrant le chemin comme une luciole géante. Lorsque, vers l'est, l'aube teinta le ciel de gris, ils avaient atteint les montagnes à l'ouest de Falklyn et commençaient leur ascension.

Quand Alan put voir plus distinctement celle qui l'avait guidé dans la nuit, il pensa un instant avoir affaire à une Hussir d'une taille exceptionnelle. Elle portait, à la manière des Hussirs, la tunique vague ouverte sur le devant et le pantalon bouffant. Mais il ne lui voyait pas d'oreilles pointues ni de queue. C'était une fille de son âge.

C'était la première humaine qu'il voyait entièrement habillée. Alan la trouva plutôt ridicule et éprouva en même temps un léger dégoût, comme devant un sacrilège.

Ils passèrent un col étroit et débouchèrent dans une profonde vallée. Ils ralentirent l'allure et se mirent au pas. Pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté les environs du château de Wiln, ils pouvaient parler autrement que par phrases courtes et décousues.

— « Qui êtes-vous et pourquoi m'emmenez-vous? » demanda Alan. Dans la froide lumière de l'aube, il commençait à se demander s'il avait été bien inspiré de fuir précipitamment le château.

— « Je m'appelle Mara, » dit la jeune fille. « Tu as entendu parler des Humains Sauvages? J'en fais partie et nous vivons dans ces montagnes. »

Alan sentit un frisson lui courir dans la nuque. Il s'arrêta net et se tourna à demi dans l'intention de fuir. Mara lui saisit le bras.

— « Pourquoi croyez-vous tous, vous autres esclaves, à ces grotesques histoires de cannibalisme? » demanda-t-elle avec dédain. Le mot *cannibalisme* était inconnu d'Alan. « Nous n'allons pas te manger, mon garçon, nous voulons te libérer. Comment t'appelles-tu? »

— « Alan, » murmura-t-il d'une voix tremblante, se laissant entraîner. « Quelle est cette liberté dont le zizo parlait? »

— « Tu vas le savoir, » promit-elle. « Mais le zizo n'en sait rien. Les zizos ne sont que des animaux qui volent. Nous les dressons pour qu'ils répètent sans arrêt cette seule phrase et amènent des esclaves jusqu'à nous. »

— « Pourquoi ne venez-vous pas simplement vous-mêmes dans les champs? » demanda-t-il avec curiosité, sa peur se dissipant. « Vous pourriez franchir facilement les clôtures. »

— « On a essayé. Les stupides esclaves poussent des clameurs quand ils voient arriver un étranger. Les Hussirs ont pris plusieurs d'entre nous de cette façon. »

Les deux soleils se levèrent, d'abord le bleu, puis le blanc quelques minutes plus tard. Autour d'eux, les montagnes émergeaient de l'ombre.

Dans le demi-jour, il avait cru que Mara était brune, mais dans la lumière limpide du matin il s'aperçut que ses cheveux étaient d'un blond fauve. Ses yeux marron foncé avaient la couleur des fruits du ttornot.

Ils s'arrêtèrent près d'une source qui jaillissait d'entre deux énormes rochers et Mara profita de l'occasion pour jeter un coup d'œil d'expert sur le corps mince et bien charpenté du jeune garçon.

— « Ça va, » dit-elle. « Je souhaiterais que tous ceux que nous recevons soient en aussi bonne condition physique. »

*
* *

Au bout de trois semaines, il n'aurait plus été possible de distinguer Alan des autres Humains Sauvages, extérieurement du moins. Il s'accoutumait aux vêtements et, bien qu'avec une certaine maladresse, portait l'arc et les flèches qui constituaient son armement. Ce jour-là, Mara et lui s'étaient éloignés dans la nature à plusieurs kilomètres des grottes où vivaient les Humains Sauvages.

Ils étaient à la chasse et Alan se pourléchait les lèvres d'avance, tant il aimait la viande cuite. Les Hussirs ne nourrissaient leurs troupeaux humains qu'avec de la farine de légumineuses et des déchets de cuisine. La seule viande qu'il eût jamais mangée, crue au surplus, était celle des jeunes animaux qu'il avait été assez agile pour attraper dans les champs.

Ils parvinrent sur une crête et Mara, qui le précédait, s'arrêta. Il la rejoignit.

A peu de distance en dessous d'eux, un Hussir se promenait, à pied, portant un gros arc court et un carquois rempli de flèches. Le Hussir

regardait de côté et d'autre, comme s'il avait été à la chasse, mais il ne les aperçut pas.

Alan fut saisi d'un tremblement de frayeur. A ce moment, il était un rebelle échappé du troupeau et la mort l'attendait en cas de capture.

Il entendit une vibration aiguë à côté de lui et vit le Hussir trébucher et tomber, la poitrine transpercée d'une flèche. Mara abaissa calmement son arc et sourit en voyant la peur dans les yeux d'Alan.

— « En voilà un qui ne trouvera pas Haafin, » dit-elle. « Haafin » était le nom donné par les Humains Sauvages à leur communauté.

— « Il y a... des Hussirs dans les montagnes? » demanda-t-il d'une voix hésitante.

— « Quelques-uns. Des chasseurs. Le tout est de les tuer avant qu'ils traversent la vallée. Certains, cependant, nous ont vus et nous ont échappé. Haafin a dû être transférée une douzaine de fois au cours du siècle dernier et nous avons perdu du monde dans les combats que nous avons dû mener pour rompre l'encerclement. Ces sales petits démons attaquent en force. »

— « Mais à quoi bon toute cette peine, dans ces conditions? » demanda Alan d'un ton désespéré. « Il n'y a pas plus de quatre à cinq cents humains à Haafin. A quoi sert de se cacher et de s'enfuir pour aller se fixer ailleurs quand il ne fait aucun doute que les Hussirs vous trouveront et que le moment viendra, tôt ou tard, où ils vous extermineront? »

Mara s'assit sur une pierre.

— « Tu raisonnes bien, » dit-elle. « Tu seras probablement surpris d'apprendre que cette communauté est parvenue à s'accrocher dans ces montagnes depuis plus de mille ans, mais tu as évidemment mis le doigt sur le problème qui nous tourmente depuis des générations. »

Elle hésita et traça pensivement des traits dans la poussière du bout de son mocassin.

— « Il est un peu tôt pour que tu sois mis au courant, mais tu auras avantage à ouvrir dès maintenant les oreilles, » dit-elle. « Après un an de présence ici, tu seras accepté comme membre de notre communauté. Pour cela il faudra que tu aies une entrevue avec le Réfugié, le chef de notre peuple, et il demande toujours aux nouveaux venus de lui exposer leurs idées sur ce problème vital. »

— « Mais pourquoi dois-je ouvrir mes oreilles? » demanda Alan avec anxiété.

— « Il y a deux théories principales opposées sur la façon de résoudre le problème et je te les ferai expliquer par leurs adeptes, » dit-elle. « Rappelle-toi seulement que le problème consiste en ceci : pour nous sauver de la mort et pour sauver de l'esclavage les centaines de milliers d'autres humains qui habitent ce monde, il faut trouver un moyen de forcer les Hussirs à accepter les humains comme des égaux et non comme des animaux. »

Par bien des côtés, la nouvelle vie qu'Alan menait à Haafin ne différait

guère de celle qu'il avait connue. Il devait faire sa part de travail dans les petites parcelles de terre bordant la rivière qui serpentait au fond de la vallée. Il devait aider à chasser les animaux qui leur procuraient de la viande ; il devait aider à fabriquer les outils que les Hussirs employaient. Et il eut à se battre avec ses poings à l'occasion pour défendre ses droits.

Mais la chose que les Humains Sauvages appelaient la « liberté » était un phénomène étrange affectant chacun de leurs actes aussi bien que leur propre personne. Le mot signifiait avant tout, à ce qu'Alan découvrit, que les Humains Sauvages n'appartenaient pas aux Hussirs, mais qu'ils étaient leurs propres maîtres. Lorsque des ordres étaient donnés, ils devaient être exécutés, mais ils venaient d'humains et non de Hussirs.

Il y avait d'autres différences. Il n'existait pas de liens familiaux conventionnels, car un peuple qui, pendant des générations, avait été ravalé au rang de bétail ne possédait pas de code social. Mais il ne leur était plus imposé de contraintes en matière de procréation et certains des couples les plus âgés vivaient ensemble en permanence.

La « liberté », découvrit Alan, signifiait une dignité qui faisait d'un humain l'égal d'un Hussir.

*
* *

L'anniversaire de la nuit où Alan avait suivi le zizo arriva et Mara l'emmena dès le matin tout au bout de la vallée. Elle le laissa à l'orifice d'une petite grotte d'où sortit bientôt l'homme dont Alan avait entendu souvent parler mais qu'il voyait pour la première fois.

Les cheveux et la barbe du Réfugié étaient gris et son visage était ridé par les ans.

— « Tu es Alan, qui es venu à nous du château de Wiln, » dit le vieillard.

— « Oui, Votre Grandeur, » répondit Alan avec respect.

— « Ne m'appelle pas « Votre Grandeur ». Ce sont des paroles d'esclave. Je suis Roand, le Réfugié. »

— « Oui, monsieur. »

— « Quand tu me quitteras aujourd'hui, tu seras membre de la communauté de Haafin, la seule communauté d'hommes libres qui soit au monde, » dit Roand. « Tu auras les droits de tout membre. Aucun homme ne pourra prendre la femme qui est avec toi sans son consentement. Personne ne pourra prendre contre ton gré la nourriture que tu auras chassée ou cultivée. Si tu es le premier dans une grotte vide, personne ne pourra s'y installer sans ta permission. C'est cela la liberté.

» Mais comme on te l'a certainement dit il y a longtemps, tu dois me faire part de ta meilleure idée sur la façon de rendre tous les humains libres. »

— « Monsieur... » commença Alan.

— « Avant que tu me répondes, » interrompit Roand, « je vais t'aider. Viens dans la grotte. »

Alan le suivit à l'intérieur. A la lueur d'une torche, Roand lui montra une série de schémas tracés sur une paroi avec une pierre tendre, comme on dessine dans la poussière avec un bâton.

— « Ce sont des cartes, Alan, » dit Roand, et il expliqua au garçon ce qu'était une carte. Finalement, Alan fit signe qu'il comprenait.

— « Tu sais maintenant que deux méthodes sont proposées pour libérer tous les humains, mais tu ne comprends encore tout à fait ni l'une ni l'autre, » dit Roand. « Ces cartes te montrent la première qui a été conçue il y a cent cinquante ans, mais sur laquelle notre peuple n'a pas réussi à se mettre d'accord.

» Cette carte montre comment, en attaquant par surprise, nous pourrions nous emparer de Falklyn, la ville principale de toute cette région Hussir bien que les Hussirs y soient près de dix mille. Si nous tenions Falklyn, nous pourrions libérer les quarante mille humains ou presque qui se trouvent dans la ville et nous serions alors assez forts pour nous rendre maîtres de la région environnante et attaquer les villes situées sur le pourtour, l'une après l'autre, comme le montrent ces autres cartes. »

Alan hocha la tête et dit :

— « Pourtant, c'est l'autre méthode que je préfère. Il doit y avoir une raison pour qu'ils ne laissent pas les humains pénétrer dans la Tour des Etoiles. »

Le sourire édenté de Roand ne gâta en rien la dignité naturelle de sa physionomie.

— « Tu es un mystique comme moi, jeune Alan, » dit-il. « Mais la tradition dit que, pour un humain, le fait de pénétrer dans la Tour des Etoiles n'est pas suffisant. Laisse-moi t'informer de la tradition.

» La tradition dit que la Tour des Etoiles fut jadis le domicile de tous les humains. Ils n'étaient alors qu'une douzaine, mais leurs pouvoirs étaient énormes et étranges. Cependant, lorsqu'ils sortirent de la Tour des Etoiles, les Hussirs purent les asservir par la seule force numérique.

» Trois de ces premiers humains s'enfuirent et gagnèrent nos montagnes où ils devinrent les premiers Humains Sauvages. C'est d'eux qu'est venue la tradition qui fut transmise à leurs descendants et aux humains qui ont été sauvés depuis de l'esclavage où les tenaient les Hussirs.

» La tradition veut que l'humain qui entrera dans la Tour des Etoiles pourra libérer tous les humains du monde, à condition qu'il emporte avec lui la Soie et la Chanson. »

*
* *

Roand plongea la main dans une crevasse de la paroi.

— « Voici la Soie, » dit-il, tirant de la cachette une écharpe couleur de pêche sur laquelle quelque chose était peint. Alan vit qu'il s'agissait d'une écriture telle qu'en utilisaient les Hussirs, écriture que, disait-on,

les humains leur avaient enseignée. Roand lui lut l'inscription avec révérence :

— « REG. B-XII. CULTURE V. S. O. S. »

— « Qu'est-ce que cela signifie? » demanda Alan.

— « Personne ne le sait, » dit Roand. « C'est un grand mystère. C'est peut-être une incantation magique. »

Il remit la Soie dans la crevasse.

— « Voici le seul autre récit que nous ayons reçu de nos ancêtres, » dit Roand, tirant un morceau d'une matière très mince, friable et jaunâtre. Alan pensa à une sorte d'étoffe mince qui se serait durcie avec le temps, mais qui avait cependant une texture différente. Roand la manipulait avec un soin extrême.

— « Elle a été déchirée et le reste en a été perdu il y a des siècles, » dit Roand, et il lut : « *3 Octobre 2... nous serons les derniers... trois expéditions perdues... trop loin pour continuer d'essayer... comment nous pouvons atteindre...* »

Alan ne pouvait pas plus comprendre ces mots que ceux écrits sur la Soie.

— « Quelle est la Chanson? » demanda-t-il.

— « Tous les humains la connaissent dès leur enfance, » dit Roand. « C'est la plus connue de toutes les chansons humaines. »

— « *Scintille et brille, astre doré,* » récita aussitôt Alan. « *Si loin sois-tu, je t'atteindrai...* »

— « C'est exact, mais il y a une seconde strophe que seuls les Humains Sauvages connaissent. Il faut que tu l'apprennes. Elle dit ceci :

Scintille et brille, insecte d'or,
C'est toi dont la piqûre endort.
Dans une chambre
A la croix noire,
Pique mon bras
De ton dard froid,
Que j'aille au lit
Pour m'endormir.
Alors la nuit sera sans jour,
Mais le sommeil ne dure pas toujours.

— « Ça ne veut rien dire, » fit remarquer Alan. « Pas plus que la première strophe, bien que Mara m'ait montré ce que c'était qu'une tortue. »

— « Ces paroles ne doivent avoir de signification que si on les chante dans la Tour des Etoiles, » dit Roand, « et seulement si l'on est en possession de la Soie à ce moment-là. »

Alan réfléchit un instant. Roand attendait, silencieux.

— « Certains veulent qu'un humain essaye d'atteindre la Tour des Etoiles et ils pensent que cela rendra miraculeusement la liberté à tous les humains, » dit finalement Alan. « D'autres pensent que ce n'est qu'un conte de fées et que nous devons conquérir les Hussirs avec des arcs et des flèches. Il me semble, monsieur, que l'une ou l'autre de ces solutions doit être tentée. Je regrette de ne pas en savoir assez pour suggérer une autre méthode. »

Le visage de Roand s'allongea.

— « Ainsi tu vas rejoindre l'un ou l'autre clan et discuter là-dessus jusqu'à la fin de ta vie, » dit-il tristement. « Et rien ne sera jamais fait parce que le peuple ne peut pas se mettre d'accord. »

— « Je ne vois pas pourquoi ce serait nécessaire, monsieur. »

Roand le regarda avec un espoir soudain.

— « Qu'entends-tu par là? »

— « Ne pouvez-vous ou quelqu'un d'autre ne peut-il leur commander de choisir l'une ou l'autre solution? »

Roand secoua négativement la tête.

— « Ici, nous avons des règlements, mais aucun homme ne dit à un autre ce qu'il doit faire, » dit-il. « Ici nous sommes libres. »

— « Monsieur quand j'étais tout jeune, nous jouions à un jeu que nous appelions les Barres, » dit lentement Alan. « Chacune des deux équipes comptait le même nombre de joueurs et avait un arbre comme refuge. Quand deux garçons d'équipes différentes se rencontraient au milieu du terrain, celui qui était parti le dernier du refuge capturait l'autre et l'emmenait dans son équipe. »

— « J'ai joué à ce jeu il y a bien longtemps, » dit Roand. « Je ne vois pas où tu veux en venir, mon garçon. »

— « Eh bien, monsieur, pour gagner, une équipe devait capturer tous ses adversaires. Mais avec de nombreux prisonniers dans chacun des deux camps, la nuit tombait souvent avant que la partie soit finie. Alors il était convenu que, dans ce cas, l'équipe gagnante était celle qui avait le plus de garçons de son côté.

» Pourquoi ne pourrait-on faire de même? »

Roand eut une mimique de compréhension et son visage refléta aussitôt la crainte mêlée de respect qu'il éprouvait à assister à la naissance d'un progrès important dans la science du gouvernement des hommes.

— « Tu proposes qu'on fasse le compte de ceux qui sont en faveur de chaque solution, n'est-ce pas, et qu'on s'engage à exécuter celle qui remportera la majorité. »

— « Oui, monsieur. »

Roand fit un sourire qui découvrit ses gencives dépourvues de dents.

— « Tu nous a vraiment apporté là une idée nouvelle, mon garçon, mais en l'appliquant nous devrons toi et moi abandonner notre propre point de vue, j'en ai peur. Je sais compter et il y a plus de monde à Haafin pour penser que nous devrions attaquer les Hussirs les armes à la main plutôt que de nous en remettre aux anciennes traditions. »

IV

La foule armée des Humains Sauvages approchait de Falklyn dans le crépuscule et Alan était parmi eux, portant la Soie autour du cou. Roand, resté à Haafin avec les autres vieillards la lui avait donnée.

— Quand Falklyn sera prise, mon garçon, entre avec la Soie dans la Tour des Etoiles et chante la Chanson, » lui avait-il dit au moment du départ. « Il se peut qu'il y ait quelque chose de vrai dans les anciennes traditions après tout. »

Après bien des palabres entre les Humains Sauvages qui avaient réfléchi à la question pendant des années, un plan militaire avait vu le jour, conçu avec toute la candeur dont pouvait faire preuve une race non militaire. Ils allaient simplement faire leur entrée dans la ville, tuant tous les Hussirs qu'ils verraient au passage, et ils y resteraient, continuant à tuer tous les Hussirs qui se présenteraient. Leur propre force croîtrait à mesure qu'ils libéreraient leurs frères esclaves dans la ville. Personne n'avait rien trouvé à redire à ce plan.

Falklyn était bâtie à la manière d'une roue. Autour du parc où se dressait la Tour des Etoiles, les rues dessinaient des cercles concentriques. Comme les rayons d'une roue, d'autres rues partaient du parc vers le pourtour de la ville.

Sans avoir adopté aucune formation de combat, les humains entrèrent dans une de ces rues rectilignes et s'avancèrent vers l'intérieur, quelques esprits aventureux quittant le gros de la troupe à chaque rue transversale. C'était l'heure du dîner à Falklyn et il y avait très peu de Hussirs dehors. Les humains se réjouissaient de voir ceux qui échappaient à leurs flèches s'enfuir en sifflant d'épouvante.

Ils avaient parcouru environ le tiers de la distance entre les faubourgs et le centre de Falklyn quand les cloches se mirent en branle, d'abord à proximité, puis par toute la ville. Des Hussirs sortirent par les portes et sur les balcons et leurs flèches commencèrent à répondre à celles des humains. L'armée hétérogène commença à se fragmenter, ses soldats cherchant à se mettre à l'abri. Son avance se ralentit et il y eut quelques combats corps à corps.

Alan se trouva blotti avec Mara sous un porche. Devant eux et derrière eux, des Humains Sauvages continuaient d'avancer en courant de maison en maison. De temps à autre, un Hussir traversait la rue en sautillant, parfois réussissant à passer, parfois tombant, touché par une flèche lancée par un humain.

— « Ça ne se présente pas très bien, » dit Alan. « Il semble que personne n'ait pensé que les Hussirs pourraient être prêts à répondre à une attaque, mais ces cloches devaient être un système d'alerte. »

— « Nous avançons toujours, » répondit Mara avec confiance.

Alan secoua la tête.

— « Nous n'en aurons peut-être que plus de mal à sortir de la ville, »

dit-il. « Les Hussirs sont vingt fois plus nombreux que nous et ils nous tuent plus de monde que nous ne leur en tuons. »

A côté d'eux, la porte s'ouvrit et un Hussir sortit d'un bond avant de les avoir vus. Alan le transperça de sa lance et courut se mettre à l'abri sous le porche voisin, suivi par Mara. Les cris des humains, les sifflets et les exclamations des Hussirs résonnaient de part et d'autre de la rue.

La troupe des humains était peut-être à la moitié du chemin menant à la Tour des Etoiles quand, devant elle, s'élevèrent des cris et des chants. Dans le jour incertain, une masse compacte blanche semblait s'avancer comme un fleuve à sa rencontre, emplissant la rue sur toute sa largeur, d'un mur à l'autre.

Du côté de la rue opposé à celui où se tenaient Alan et Mara, un Humain Sauvage lança un cri de triomphe.

— « Des humains ! Les esclaves viennent à notre secours ! »

Une clameur d'enthousiasme monta de la troupe des Humains Sauvages. Mais comme elle se calmait, ils purent distinguer les paroles scandées par cette masse nue d'humanité.

— « Tuez les Humains Sauvages ! Tuez les Humains Sauvages ! Tuez les Humains Sauvages ! »

Se rappelant la peur qu'il avait des Humains Sauvages dans son enfance, Alan comprit soudain. Avec une confiance qui se révélait parfaitement fondée, les Hussirs avaient lancé contre eux ceux de leur propre race.

Les envahisseurs s'entreregardèrent avec effroi et se regroupèrent sous la protection des balcons en surplomb. Les flèches des Hussirs sifflaient près d'eux sans qu'ils y prissent garde.

Ils ne pouvaient pas tuer leurs frères esclaves et ils n'avaient aucune chance de rompre ce flot impétueux d'humanité. Isolément, puis par groupes de plus en plus nombreux, ils amorcèrent une retraite.

Mais le passage était bloqué. Des colonnes de Hussirs armés s'avançaient maintenant en bon ordre, venant de la périphérie.

Un certain nombre d'Humains Sauvages, dont Alan et Mara, cherchèrent à gagner en courant les rues transversales les plus proches. Par celles-ci aussi arrivaient des compagnies de Hussirs.

Les Humains Sauvages étaient pris au piège au centre de Falklyn.

*
* *

Terrifiés, les hommes et les femmes de Haafin convergèrent et tournoyèrent en un noyau impuissant au milieu de la rue. Les flèches des Hussirs lancées des fenêtres les fauchaient l'un après l'autre. Les Hussirs qui avançaient dans la rue étaient presque à portée d'arc et les esclaves humains sans armes et vociférants étaient encore plus près.

— « Vos vêtements ! » cria Alan sur une soudaine inspiration. « Jetez vos vêtements et vos armes ! Essayez de regagner les montagnes ! »

D'un seul geste rapide des épaules, il se débarrassa de sa tunique ouverte, puis il fit tomber son pantalon bouffant et jeta son arc, ses flèches et sa lance. Seule, la Soie flottait encore à son cou.

Comme Mara restait à côté de lui, bouche bée, il lui désigna d'un index impatient la tunique qu'elle portait encore. Elle comprit soudain et se hâta de se dévêtir. Les autres Humains Sauvages suivirent aussitôt son exemple.

Les flèches des escouades de Hussirs commençaient à tomber parmi eux. S'emparant de la main de Mara, Alan se lança tête baissée en direction de l'avalanche d'esclaves humains.

Ralenti dans son élan par Mara, il fut dépassé par une douzaine d'autres Humains Sauvages qui allèrent s'engloutir dans le mur vivant. Des mains avides les empoignèrent comme ils tentaient de se perdre parmi le troupeau d'esclaves et Alan et Mara, cramponnés l'un à l'autre, furent engouffrés dans un tourbillon frénétique et hurlant.

Nus, couverts de sueur, des corps grouillaient de tous côtés et les projetaient dans un mouvement de va-et-vient comme des éclats de bois pris dans le ressac. Ils se tenaient par les mains avec l'énergie du désespoir et ne se laissaient pas séparer.

Ils furent poussés d'un côté de la rue, contre le mur. La marée humaine les frotta contre la pierre rugueuse et les lança brutalement sous un porche. La porte céda sous la pression énorme et s'abattit à l'intérieur, mais par un heureux hasard ils furent seuls à perdre l'équilibre et à tomber sur le sol tapissé de l'entrée de l'immeuble.

Un Hussir apparut à une porte intérieure, brandissant une lance barbelée, prêt à frapper.

— « Pitié, Votre Grandeur ! » s'écria Alan dans la langue des Hussirs tout en rampant. Le Hussir abaissa sa lance.

— « Qui est ton maître, humain? » demanda-t-il d'un ton impérieux.

Un lointain souvenir se présenta à l'esprit d'Alan.

— « Mon maître habite Northwesttown, Votre Grandeur. »

La lance bougea dans la main du Hussir.

— « Nous y sommes, à Northwesttown, humain, » dit-il d'un ton sinistre.

— « Oui, Votre Grandeur, » dit Alan d'une voix plaintive, tout en faisant des vœux pour qu'il ne se produise pas d'autre coïncidence. « J'appartiens à Senk, le marchand. »

La pointe de la lance tomba de nouveau sur le sol.

— « J'étais sûr que tu étais un de nos humains, » dit le Hussir, ses yeux sur l'écharpe nouée autour du cou d'Alan. « Je connais bien Senk. Et toi, femme, qui est ton maître? »

Alan n'attendit pas de savoir si Mara parlait le hussir.

— « Elle appartient aussi à mon seigneur Senk, Votre Grandeur. » Un autre souvenir vint à son aide et il ajouta : « C'est la saison des amours, Votre Grandeur. »

Le Hussir émit le sifflement particulier qui tenait lieu de rire chez ceux de sa race et leur fit signe de se lever.

— « Sortez par la porte de derrière et retournez à votre enclos, » dit-il avec bienveillance. « Vous avez eu de la chance de ne pas être séparés dans ce troupeau. »

Soulagés, Alan et Mara se glissèrent par la porte de derrière et enfilèrent une allée sombre conduisant à une rue. Là, ils obliquèrent sur la gauche.

— « Il faut que nous trouvions une rue droite pour sortir de Falklyn, » dit-il. « Celle-ci est une des rues circulaires. »

— « J'espère que la plupart des autres s'échapperont, » dit-elle avec ferveur. « Il ne reste à Haafin que les vieillards et les jeunes enfants. »

— « Il va falloir faire attention, » dit-il. « Ils ont pu poster des gardes à la sortie de la ville. Nous nous sommes payés la tête de ce Hussir, mais tu ferais mieux de marcher devant moi jusqu'aux limites de la ville. Nous serons moins suspects si nous ne sommes pas ensemble. »

Au carrefour, ils tournèrent à droite. Mara prit une dizaine de mètres d'avance et il la suivit. Il voyait son corps blanc et mince avancer en se balançant sous les lumières papillotantes des becs de gaz de Falklyn et soudain il se mit à rire. Il venait de se remémorer la blonde du château de Wiln et de penser qu'elle ne lui avait jamais manqué.

Les rues étaient presque vides. Une ou deux fois, un humain traversa la chaussée au trot devant eux et à plusieurs reprises des Hussirs les dépassèrent. Un moment, Alan entendit crier et siffler non loin de lui, puis ces bruits s'évanouirent.

Ils marchaient depuis peu de temps quand Mara s'arrêta. Alan la rejoignit.

« Nous devons être à la limite de la ville, » dit-elle, faisant un signe de la main en direction de l'espace à découvert qui s'étendait devant eux.

Ils pressèrent le pas.

Mais il y avait quelque chose d'anormal. La rue transversale qui se présentait juste devant eux tournait trop brusquement et des lumières brillaient faiblement à quelque distance au-delà.

— « Nous avons tourné du mauvais côté en quittant l'allée, » dit Alan d'un air dépité. « Regarde... droit devant nous ! »

La masse sombre de la Tour des Etoiles se découpait confusément dans le ciel.

V

La grande tour de métal s'élançait dans le ciel nocturne et se perdait dans l'obscurité. Le parc qui l'entourait n'était pas éclairé, mais ils pouvaient voir la lueur des lampes à l'entrée de la tour, où des sentinelles Hussirs étaient postées en permanence.

— « Il va falloir rebrousser chemin, » dit Alan d'un air triste.

Elle s'approcha de lui et le regarda avec de grands yeux.

— « Retraverser toute la ville? » demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

— « Malheureusement, oui. » Il mit son bras autour des épaules de la jeune fille et ils s'éloignèrent de la Tour des Etoiles. Il porta la main à son écharpe tandis qu'ils marchaient lentement dans la rue.

L'écharpe ! Il s'arrêta et retint brusquement sa compagne. La Soie !

Il la prit par les épaules et baissa les yeux sur son visage.

— « Mara, » dit-il calmement, « nous ne retournons pas dans les montagnes. Nous ne quittons pas la ville. Nous allons entrer dans la Tour des Etoiles ! »

Ils revinrent sur leurs pas jusqu'au bout de la rue rectiligne, puis enfilèrent en courant la dernière et la plus courte des rues circulaires, sautèrent par-dessus la balustrade et se glissèrent comme des fantômes dans les ombres du parc.

Ils avançaient de buisson en buisson, d'arbre en arbre, avec la facilité tranquille de créatures habituées aux nuits à la belle étoile. De petits groupes de gardes étaient disséminés sur toute la surface du parc. La surveillance avait dû être renforcée à cause de l'invasion de Falklyn par les Humains Sauvages. Mais les gardes avaient tous de petites lanternes munies d'abat-jour et les Hussirs ne voyaient pas bien dans la nuit. Les deux humains purent les éviter aisément.

Ils arrivèrent derrière la Tour des Etoiles et en firent le tour avec précaution. A la base de la tour, la rampe d'accès avait deux fois la hauteur d'Alan. Deux sentinelles étaient là, parlant à voix basse sous les lampes accrochées de chaque côté du portail ouvert sur l'obscurité de l'édifice.

— « Si seulement nous avions pu apporter un arc ! » murmura Alan. « Sans arme, je peux venir à bout d'un, mais pas des deux. »

— « Et à nous deux? » fit-elle dans un souffle.

— « Non ! Ils sont petits, mais ils sont forts. Beaucoup plus forts qu'une femme. »

Visible dans le cône de clarté d'une lanterne, un objet dépassait de quelques centimètres le bord de la rampe au-dessus d'eux.

— « C'est peut-être une lance, » murmura Alan. « Je vais te soulever. »

Un instant après, elle retouchait le sol, un objet à la main.

— « Ce n'est qu'une flèche, » marmonna-t-elle avec dégoût. « Qu'est-ce qu'on peut en faire sans arc. »

— « Elle peut suffire, » dit-il. « Reste ici et quand j'arriverai au pied de la rampe, fais du bruit pour les distraire. Puis sauve-toi... »

Il se traîna sur le ventre jusqu'au point où la rampe partait du sol horizontal. Il regarda derrière lui. Contre le mur, Mara faisait une tache blanche dans l'obscurité.

Mara se mit à cogner avec ses poings contre le côté de la rampe d'accès

et à chantonner à voix basse. Saisissant leurs arcs, les deux Hussirs s'approchèrent rapidement du bord. Alan se dressa et monta la rampe en courant à toute vitesse, la flèche en main.

Leurs arcs étaient prêts à tirer dans la direction où se tenait Mara quand ils sentirent les vibrations de pas sur la rampe d'accès. Ils se retournèrent brusquement.

Leurs flèches, lancées trop vite, le manquèrent. Il plongea la sienne dans la gorge d'un des gardes et empoigna l'autre. D'une détente sauvage, il projeta le Hussir dans le parc en contrebas.

Mara poussa un cri. Ils avaient compté sans une patrouille de trois Hussirs, toute proche. Mara atteignait presque le début de la rampe quand l'un d'eux lui bondit dessus par-derrière dans l'obscurité et lui passa ses deux bras autour des hanches. Les deux autres montaient la rampe en courant en direction d'Alan, la lance brandie.

Alan ramassa l'arc et le carquois du Hussir qu'il avait tué. Sa première flèche atteignit un des deux Hussirs au moment où il arrivait à la moitié de la rampe. Celui qui avait saisi Mara la jeta brutalement à terre et leva sa lance pour la tuer.

La flèche d'Alan ne fit que l'effleurer, mais il laissa tomber son arme et Mara se précipita pour monter la rampe.

Le troisième Hussir se précipita sur Alan la lance en avant. Alan esquiva le coup. La lame le manqua, mais le manche lui brûla le côté et le fit presque tomber de la rampe. Prompt comme l'éclair, le Hussir se prépara à frapper de nouveau. Il était trop près pour qu'Alan pût se servir de son arc et le temps lui manquait pour ramasser une lance.

Mara sauta sur le dos du Hussir, lui entourant le corps de ses jambes et lui saisissant à deux mains le bras qui tenait la lance. Avant qu'il eût pu se débarrasser d'elle, Alan lui arracha son arme et la lui planta dans le corps.

Les autres gardes accouraient de toutes les directions. Des flèches claquaient contre les murs de la Tour des Etoiles tandis que les deux humains se précipitaient à l'intérieur.

*
* *

Il y avait une source de lumière dans la Tour des Etoiles, plus douce que les lampes à gaz, mais qui éclairait davantage. Ils étaient dans une petite salle, d'où une autre porte donnait accès à l'intérieur de la tour.

La porte extérieure, ronde, ouverte en grand, avait plus d'un demi-mètre d'épaisseur et son diamètre était plus grand qu'un homme de haute taille. Même en unissant leurs forces, ils ne parvinrent pas à la déplacer.

Des flèches entraient par la porte. Alan avait laissé les armes des gardes à l'extérieur. Dans un moment, les Hussirs auraient rassemblé assez de courage pour se lancer sur la rampe.

Alan regarda autour de lui, cherchant désespérément une arme. Les parois métalliques étaient nues à l'exception de quelques poignées et d'un panneau d'où émergeaient trois tiges de métal. Alan tira sur l'une, essayant de l'arracher pour s'en faire une matraque. L'objet s'abaissa et un sifflement se fit entendre dans la pièce, mais rien ne céda. Il fit un second essai et la tige de métal s'abaissa de nouveau, mais resta fichée dans le mur.

Derrière lui, Mara poussa un cri aigu et il pivota sur les talons.

L'énorme porte se fermait toute seule, lentement, et au-dehors la rampe se soulevait du sol et se repliait à l'intérieur du mur de la Tour des Etoiles en dessous d'eux. Les quelques Hussirs qui s'étaient aventurés jusqu'à l'extrémité de la rampe tombaient maintenant sur le sol comme des fourmis.

La porte se ferma avec un bruit sec, définitif. Le sifflement continua un moment dans la pièce, puis cessa. Un silence de mort s'établit dans la Tour des Etoiles.

Ils franchirent la porte intérieure, timidement, en se tenant par la main. Ils étaient dans un corridor circulaire dont l'autre côté était une paroi lisse. Ils suivirent le corridor et se retrouvèrent à leur point de départ sans avoir trouvé d'entrée dans cette paroi intérieure.

Mais il y avait une échelle. Ils en gravirent les degrés, Alan le premier. Ils parvinrent dans un autre corridor et trouvèrent une autre échelle, semblable à la première.

Ils montèrent toujours plus haut, traversant palier après palier. Le mur nu fit place à de spacieuses pièces étrangement meublées. Certaines étaient compartimentées et sur les portes des compartiments de certains paliers des croix rouges ou noires étaient peintes.

Tous deux étaient trempés de sueur quand ils atteignirent la pièce pourvue de fenêtres. Et là ils ne trouvèrent plus d'échelles.

— « Mara, on est au sommet de la Tour des Etoiles ! » s'exclama Alan.

La pièce était en forme de dôme et à partir de la hauteur d'un homme tout le dôme était en fenêtres. Mais si ces fenêtres étaient tournées vers le ciel, toutes celles qui s'ouvraient dans la partie inférieure du pourtour laissaient voir la ville de Falklyn et ses lumières, étendue en dessous d'eux. Par l'une d'elles on voyait même une partie du parc, tout en bas. Ils le reconnurent en voyant les Hussirs y courir en tous sens à la lueur des deux lampes à gaz qui brûlaient encore à la porte fermée de la Tour des Etoiles.

Toutes les fenêtres de la partie supérieure du dôme donnaient sur les étoiles.

La partie inférieure des parois comprenait d'étranges roues, des tiges de métal, des schémas, de petits cercles brillants et des lumières colorées.

— « On est au sommet de la Tour des Etoiles ! » cria Alan, fou de joie. « J'ai la Soie et je vais chanter la Chanson ! »

VI

Alan éleva la voix et les mots leur furent renvoyés par les parois de la pièce circulaire.

Scintille et brille, astre doré,
Si loin sois-tu, je t'atteindrai.
Ferme la bouche,
Trouve la tête,
Cherche un serpent
Rayé de rouge
Pour en nourrir
La tortue ronde.
Alors la nuit sera soleil,
Et ce sera le temps du long sommeil.

Rien ne se produisit.

Alan chanta la seconde strophe sans plus de résultat.

— « Crois-tu que si nous retournions maintenant, les Hussirs rendraient la liberté à tous les humains? » demanda Mara d'un ton de doute.

— « C'est ridicule, » dit-il, regardant par la fenêtre d'où l'on pouvait voir les Hussirs s'assembler de plus en plus nombreux dans le parc. « La Chanson est une énigme. Il faut en trouver le sens. »

— « Mais comment faire? Que signifie-t-elle? »

— « Elle a quelque chose à voir avec la Tour des Etoiles, » dit-il pensivement. « Peut-être que « *l'astre doré* » signifie la Tour des Etoiles, bien que j'aie toujours pensé qu'il s'agissait de l'Etoile d'Or qui brille dans le ciel du côté du sud. De toute façon nous avons atteint la Tour des Etoiles et il est stupide de croire qu'on peut atteindre une étoile réelle. »

» Prenons la suite : « *Ferme la bouche, trouve la tête...* » Comment peut-on fermer la bouche à quelqu'un avant d'avoir trouvé sa tête? »

— « Il a fallu que nous fermions la porte de la Tour des Etoiles avant de pouvoir monter au sommet, » hasarda-t-elle.

— « C'est pourtant vrai ! » s'exclama-t-il. « Maintenant, « *cherche un serpent rayé de rouge* » ! »

Ils cherchèrent tout autour de la grande pièce, dans les lits à la forme étrange qui se repliaient en avant pour se transformer en fauteuils ; ils regardèrent sous ces lits ; ils fouillèrent derrière les gros objets insolites qui encombraient le plancher. La partie inférieure des murs était pourvue de tiroirs qu'ils tirèrent l'un après l'autre.

Finalement, Mara fit tomber un petit disque métallique qui s'ouvrit en deux en touchant le sol. Une bobine plate s'en échappa et un ruban blanc se déroula et s'entortilla à leurs pieds.

— « Un serpent ! » s'écria Alan. « Trouvons-en un qui soit rayé de rouge ! »

Ils ouvrirent les disques de métal les uns après les autres et, tout à coup, ils le trouvèrent : un ruban marqué de stries rouges en diagonales. Il y avait des inscriptions sur les disques métalliques et Mara épela les lettres qui figuraient sur celui-là :

— « DÉPART DE SECOURS CAS DANGER. DIRECTION TERRE. MISE A FEU AUTOMATIQUE. »

Ni l'un ni l'autre ne comprenait le sens de ces mots. Ils cherchèrent alors la « tortue » ronde et se dirent que ce ne pouvait être autre chose que l'objet transparent en forme de calotte installé sur un piédestal entre deux des lits-fauteuils.

Introduire le serpent rayé dans la carapace de la tortue ne fut pas une tâche facile, car la seule ouverture de la carapace était en dessous et sur le côté. Mais Alan se coucha sur un des lits-fauteuils et Mara sur l'autre et, à eux deux, ils parvinrent à faire entrer l'extrémité du ver dans la bouche de la tortue.

Aussitôt, la tortue commença à avaler le serpent rayé avec un cliquetis mécanique qui ne dura qu'un moment avant d'être noyé dans un mugissement infernal provenant d'en bas, loin dans les entrailles de la Tour des Etoiles.

Alors, dans les fenêtres donnant sur le parc s'épanouit comme un « soleil », une flamme presque trop vive pour pouvoir être supportée par des yeux humains, et dans les autres fenêtres, sur le pourtour du dôme, les lumières de Falklyn commencèrent à s'éloigner. Une pression énorme poussait Alan et Mara dans les coussins sur lesquels ils étaient couchés et annihilait leur sens.

Plusieurs mois plus tard, ils se rappelleraient la seconde strophe de la Chanson. Ils entreraient dans une des pièces marquées d'une croix noire, se piqueraient avec les insectes qui étaient des seringues hypodermiques et s'enfonceraient dans le sommeil de l'hibernation.

Mais pour l'instant ils étaient couchés, nus et inconscients, dans la cabine de contrôle de l'astronef en pleine accélération. Dans le vent léger des appareils de climatisation, le message en soie adressé à la Terre flottait, rose, sur la gorge d'Alan.

(Traduit par Roger Durand.)



■ **« La Balance » est morte... vive « L'Atome » !**

Mme Valérie Schmidt, ancienne gérante de la Librairie « La Balance » qui a maintenant fermé ses portes, nous fait savoir qu'elle a ouvert au 37, rue de Seine, à Paris, une nouvelle librairie spécialisée dans la science-fiction et le fantastique, à l'enseigne de « l'Atome ».

LA S. F. DANS L'ŒUVRE DE MAURICE LEBLANC

par *JACQUES VAN HERP*

Maurice Leblanc est à l'ordre du jour, puisqu'une prochaine réédition intégrale de tous les recueils de nouvelles consacrés à Arsène Lupin — et destinée à faire sensation — est annoncée par le Club du Livre Policier, qui inaugurera ainsi ses activités.

Mais Arsène Lupin fait souvent oublier les autres aspects de l'œuvre de Leblanc. C'est ainsi qu'il s'est montré, entre autres, précurseur de la S. F., comme Jacques Van Herp nous l'expose dans cet article.

Il y a des auteurs à la mode et des auteurs populaires. Les premiers sont choyés de l'opinion, des journaux et des salons — du temps où il y avait des salons. Les critiques leur consacrent des rez-de-chaussée, et souvent l'Académie leur ouvre ses portes. Tout cela est refusé aux auteurs populaires, ces gens « qui font de l'argent », ainsi sont-ils étiquetés avec un peu de mépris, beaucoup de dédain, et peut-être une secrète envie. Ceux-là sont les tâcherons des lettres, qui entassent volume sur volume, et dont il est bien certain que l'œuvre ne durera pas. Ils sont lus, c'est un fait, mais le grand auteur aux yeux des contemporains, c'est Dumas l'académicien et non son père, l'Ernest Feydeau de « *Fanny* » et non Paul Féval, Francis de Croisset et non Maurice Leblanc.

Puis le temps passe, les modes changent, tout doucement les auteurs qui avaient les faveurs glissent vers l'oubli. Et surprise ! les auteurs « populaires » restent lus. Ils sont réédités, traduits, diffusés. Alors les délicats s'étonnent de cette survie, s'inquiètent, cherchent la raison et le pourquoi de ce succès. Lisant alors ces ouvrages dédaignés, ils s'aperçoivent qu'ils sont bien construits, alertement écrits, et surtout que ces auteurs si méprisés avaient le don suprême : la vie. Leurs personnages existent, ont un caractère, une épaisseur psychologique. Ce ne sont pas les simples fantoches que l'on imaginait. C'est que leurs auteurs s'ils n'utilisaient pas les longues dissertations psychologiques savaient fort bien utiliser la psychologie du comportement : une note jetée en passant, une réplique, une confidence, peuvent souvent ouvrir autant d'horizons que de longues digressions, qui auraient interrompu le cours du récit.

Bien plus, non seulement l'œuvre a survécu, mais les personnages : d'Artagnan, Lagardère, Arsène Lupin sont devenus des types, bien définis, bien vivants, qui prennent place dans la galerie où se trouvent déjà Alceste et Tartuffe. Ils se placent à un rang plus modeste, bien sûr, mais n'en ont pas moins acquis ces caractères qui font qu'un héros s'évade du roman et vit dans les imaginations. Et dès lors il faut bien reconnaître du talent à leurs créateurs.

Mais ce succès étouffe parfois toute une partie de l'œuvre : celle où le héros élu par la foule ne paraît plus. Ainsi Arsène Lupin écrase plus de la moitié de l'œuvre de Maurice Leblanc. Et ce dernier s'est du reste montré irrité par ce succès envahissant de son gentleman-cambrioleur, allant jusqu'à déclarer : « Ce n'est pas mon ombre, je suis son ombre... »

Et ainsi nous perdons la fréquentation d'œuvres non négligeables, insolites parfois, et toujours intéressantes. En particulier nous ignorons la production de Leblanc dans le domaine de la S. F. Désireux en effet d'explorer tous les domaines il écrivit « *Le formidable événement* » et « *Les trois yeux* », et nous verrons que ce dernier roman ne mérite pas cette semi-disgrâce.

⁂

Maurice Leblanc avait déjà, par un biais, abordé le domaine du roman scientifique. Dans « *L'aiguille creuse* »

Lupin échappe à la police grâce à un sous-marin de poche, et une partie du secret de « *L'île aux trente cercueils* » réside en la localisation d'un mystérieux minerai radio-actif.

Dans le domaine de la S. F. Gaston Leroux avait déjà montré la voie, mais alors que Leroux entremêle ses romans d'irrésistibles bouffonneries, réussissant toujours cependant à ne jamais perdre pied et à reprendre son lecteur, Leblanc nous a donné des œuvres graves et presque sévères.

C'est qu'au départ ce probe et consciencieux écrivain avait été inspiré par Flaubert et fut disciple de Maupassant, salué comme tel par Jules Renard et Léon Bloy. De là ces notations psychologiques aiguës qui font le prix des aventures de Lupin. Ces qualités et le soucis de l'écriture se retrouvent dans ses romans de S. F.

Nous dirons peu de chose du « *Formidable événement* », paru en octobre et novembre 1920 dans « *Je Sais Tout* ». Non que le roman soit sans mérite, mais, à l'exclusion des premières pages, il quitte le domaine de la S. F.

Le roman se présente comme la narration des faits et gestes de Simon Dubosc, une des grandes figures de l'époque du Formidable Evénement. Mais volontairement l'auteur laisse dans l'ombre son rôle diplomatique et politique, qui le fit Gouverneur des Nouvelles Terres, après qu'il eût empêché le conflit entre la France et l'Angleterre.

Le 4 juin 1928, après de mystérieuses convulsions qui bouleversèrent toute la Manche, un tremblement de terre détruit la ville de Dieppe. Devant les ruines la mer s'est retirée derrière l'horizon. Dubosc s'engage au large, et le premier découvre la vérité. Après vingt heures de marche il débouche en Angleterre. De Fécamp à Brighton, de Douvres à Boulogne, la mer s'est retirée. La Grande-Bretagne n'est plus, comme aux temps préhistoriques qu'une péninsule de l'Europe, et la voici soudée à la France.

Toute cette première partie ne manque pas de vigueur, en particulier dans la description du cataclysme, vu de la mer. La suite tourne au roman d'aventures. Dubosc partira dans le no man's land à la recherche de sa fiancée. Tout l'ancien fond marin est parcouru par des bandes venues à la curée des épaves. Talonnées par la pensée des troupes qui, méthodiquement et lentement, prennent possession des nouveaux territoires, les bandes se groupent, deviennent des hordes en marche vers ce lieu mythique de la Pluie d'or. Et dans un cercle de sable elles se heurtent, se mêlent, s'égorgent, tandis qu'un geyser vomit sur elles de l'eau, du sable, et les pièces d'or d'anciens galions.

L'idée de Leblanc fut reprise plus tard par Claude Farrère en un conte, et en 1938-1939 parut dans l'hebdomadaire « *Robinson* » un roman reprenant, dans les grandes lignes, la trame de Leblanc.

Parus en juillet et octobre 1919 dans « *Je Sais Tout* », « *Les trois yeux* » offrent plus de richesses, et sont davantage dans la ligne des ouvrages de S. F.

Nous sommes au milieu du XXe siècle. Le narrateur, Victorien Beaugrand reçoit la visite de son oncle Noël Dorgeroux, un vieux savant bouleversé. L'oncle dessine trois triangles courbes, puis les complète d'un cercle et d'un point noir, et murmure : « Tu les vois n'est-ce pas? Ils vivent! Ils vivent! » Quelques jours après il l'emmène dans son laboratoire, lui montre un panneau couvert d'un badigeon gris. Il se refuse à toute explication. Trop de fois il a échoué dans ses expériences diverses, cette fois il tient quelque chose et ne veut pas qu'un autre puisse lui voler la découverte. Le neveu regarde. Lentement une lueur vague apparaît sur l'écran, puis les trois yeux triangulaires. Ils restent immobiles mais vivent, leur regard a une expression. Ils s'effarent, regardent les spectateurs. Puis ils disparaissent, et sur l'écran leur fait place l'exécution de miss Cavell, et son regard a l'expression qu'avaient les trois yeux l'instant d'avant. Beaugrand croit à la projection d'un film. Son oncle lui apprend alors que la veille il vit sur l'écran se dérouler la bataille de Trafalgar. Le lendemain ils assistent de concert à l'ascension de la première montgolfière, et l'image suit le ballon dans son envol. Tout comme, peu après, elle suit le duel de deux avions de la guerre de 1914 et Dorgeroux

assiste à la mort de son fils. Car c'est ce combat précis qui a surgi sur l'écran.

Beaugrand hasarde alors une hypothèse : « Cet écran, recouvert d'une mystérieuse substance n'a-t-il pas le pouvoir de capter les images cérébrales, de les fixer, de les visualiser?... » Dorgeroux refuse de répondre. A quelque temps de là, il annonce avoir tout compris, avoir enfin percé le secret des Trois Yeux. Dans une sorte de délire il proclame son dessein de commercialiser sa découverte, de la montrer au public dans un amphithéâtre couvert.

Un mois avant l'inauguration de l'amphithéâtre, Dorgeroux est trouvé mort au pied du mur miraculeux. Et dans le même temps sa filleule, Bérangère Massignac, disparaît. Beaugrand, son fiancé, se demande si elle est coupable, si elle est complice des assassins. Il en connaît un au moins, Vermot, et le vit en compagnie de Bérangère. Ce qui tend à confirmer ses soupçons et ceux de la justice c'est la découverte qu'il fait d'un second assassin, Théodore Massignac, le père de Bérangère, celui qui maintenant dirige l'exploitation du secret et qui va inaugurer le spectacle des Trois Yeux.

La foule est venue en masse. Massignac annonce que le moindre mouvement vers le mur entraînera sa destruction, que les « représentations » ne peuvent commencer qu'à une heure précise, et seulement par temps clair. Les spectateurs s'impatientent. Mais à l'heure dite un rideau de fer se lève, et sur l'écran du mur apparaissent les Trois Yeux. Et cette fois, devant les milliers de spectateurs, se déroule l'histoire de la cathédrale de Reims.

« *Par un procédé analogue à celui qui nous montre au cinéma la croissance d'une plante, nous vîmes la cathédrale s'élever insensiblement, s'épanouir comme une fleur, et, finalement, s'achever sous nos yeux, toute seule, en dehors de toute participation humaine... Ce n'était pas une évocation artificielle du passé. C'était le passé lui-même qui ressuscitait dans sa réalité vivante... La grande masse blanche s'assombrit. Le grain des pierres s'usa et s'effrita... Elle vivait et respirait à travers les siècles, plus fraîche à mesure qu'elle se fanait, plus ornée à mesure que ses légions d'anges et de saints se mutilaient...* »

Puis c'est le bombardement et l'incendie, la destruction sous les batteries lourdes...

Le lendemain, Massignac vient plastronner devant Beaugrand. L'arrêter, on n'oserait pas, surtout maintenant, car il est seul à posséder le secret, à connaître la formule de l'enduit gris; sans lui le spectacle est mort!

Le soir, le spectacle reprend, mais insolite, bouleversant. « *Jusqu'ici on assistait à des scènes normales, naturelles. Celui-ci nous offrait des choses qui sont le contraire de ce qui est.* » L'écran est empli par des... formes... Des formes inconstantes, dont l'aspect se modifie sans cesse, où poussent parfois trois courts tentacules qui se déplacent dans une ville verticale, aux rues dressées comme des échelles.

« *Deux Formes puissantes projettent leurs tentacules, lesquels entourent la Forme inerte qui fut apportée, la compriment, la déchirent, la réduisent, et se levant en l'air, brandissent une petite masse qu'ils ont séparée, et où s'écarquillent, vides de paupières, vides d'expression, les Trois Yeux géométriques.* »

Puis des images floues, déformées, semblent vouloir représenter l'exécution de Louis XVI. Déçue, la foule hurle et dans la confusion, Massignac est enlevé par son complice Vermot.

L'article d'un jeune ingénieur révèle le secret des Trois Yeux. Ce sont les images qui nous sont envoyées de la planète Vénus. Les formes aperçues doivent être les vénusiens, et les deux films projetés avaient un lien évident : nous montrer qu'ils ont connu les mêmes secousses sociales que les Terriens.

Entre-temps, Bérangère et Massignac ont reparu. Chacun attend anxieusement les nouvelles séances.

Un premier film montre l'exécution d'une forme par d'autres formes. Puis la Passion du Christ. Un Christ dont le visage n'a aucune ressemblance avec ce qu'ont imaginé les peintres et les sculpteurs, mais que chacun reconnaît. Et chacun comprend que sur Vénus également un Dieu fut livré au supplice, que si différents qu'ils soient des humains, les Vénusiens ont connu

les mêmes étapes de civilisation, les mêmes efforts de croyance, les mêmes instincts et les mêmes sentiments.

Mais les Vénusiens projettent l'image du crime de Massignac. En le voyant tuer Dorgeroux la foule se rue, l'emporte, entraînant ainsi la perte du secret des communications interplanétaires.

***

Bien des modernes auteurs de S. F. pourraient prendre d'utiles leçons dans l'ouvrage de cet « amateur ». Amateur, puisqu'en fait Maurice Leblanc écrivit un seul roman de S. F.

Ils verraient qu'il n'est point nécessaire de battre le rappel des galaxies, de multiplier les monstres de l'espace et les armadas d'astronefs pour captiver et fasciner le lecteur. Une seule idée, très simple suffit... à condition d'avoir beaucoup de talent.

Ils apprendront aussi que la S. F. s'accommode fort bien du style, que les personnages peuvent avoir une psychologie réelle, un caractère, ne pas être de simples étiquettes, et que leurs problèmes propres peuvent se mêler harmonieusement à un ensemble plus vaste, ici les communications entre la Terre et Vénus, sans pour autant ralentir l'action, bien au contraire, pour la précipiter dans de nouveaux rebondissements. Les situations les plus attendues peuvent également prendre toujours un aspect nouveau.

Surtout, ils pourront admirer cet art presque diabolique du « suspense », qui multiplie les fausses pistes, égare logiquement le lecteur, lui fait à tout instant frôler la vérité et la masque aussitôt, cet art de suspendre les révélations de la façon la plus naturelle, sans jamais nous donner l'impression d'un artifice ou d'une habileté de l'auteur.

Tout cela porte un nom : le style, le métier, le talent, les dons du vrai romancier. Et la grande leçon qu'apporte Maurice Leblanc à ses cadets la voici : pour être bon romancier de S. F., il faut être bon romancier tout court. La condition n'est sans doute pas suffisante, du moins est-elle nécessaire.



Au sommaire du numéro de Novembre de

Fiction

vous pourrez lire entre autres :

OPÉRATION EFRIT

***par* POUL ANDERSON**

La science et la magie.

●

LE TEST

***par* RICHARD MATHESON**

Mort aux vieillards !

●

MAISON A VENDRE

***par* JEAN RAY**

Un fantôme persécuté.

●

Et la seconde partie de

TRANSFUGE D'OUTRE-CIEL

***par* ROBERT HEINLEIN**

Où la bataille se déchaîne.

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

LE MERVEILLEUX SCIENTIFIQUE CHEZ EDMOND ABOUT

par J.-J. BRIDENNE

« ... *Après la théorie du drainage mis en action, on dit que l'auteur prépare des romans sur l'air comprimé, les tunnels sous les mers et les aqueducs suspendus, l'aérostat et ses effets, les silos pour conserves de céréales, l'itinéraire des halles et marchés...* »

Ainsi, vers 1864, Barbey d'Aurevilly ironisait en rendant compte d'un récent livre d'Edmond About, ainsi le « Connétable des Lettres » dénonçait l'emploi en littérature des données scientifiques ou techniques, ainsi la science-fiction était condamnée par avance et par principe comme « non littéraire », comme indigne des raffinés. Empressons-nous d'ajouter qu'il serait singulièrement abusif d'y rattacher le livre d'About railleusement critiqué (non sans motifs) par Barbey, il s'agit en effet du roman agronomique intitulé « *Maître Pierre* » qui n'a guère à voir avec ce qui nous occupe ici. Mais la tendance aux recours et aux déploiements de science plus ou moins imaginaire existe bien chez Edmond About et lui avait déjà inspiré alors trois ouvrages dont deux sont restés hautement populaires. Qui ne connaît en effet « *L'homme à l'oreille cassée* » et « *Le nez d'un notaire* ».

Etincelant boulevardier, nouvelliste et polémiste aussi superficiel que spirituel, Edmond About fut sensible aux séductions de la science et surtout du scientisme comme il le fut aux séductions de l'hellénisme, de la diplomatie, du théâtre. Il fit dans ce domaine des incursions, à vrai dire journalistiques, qui ne furent pas toujours heureuses, au moins lorsqu'il discuta très... discutablement les découvertes de Pasteur, parce qu'elles lui paraissaient ruiner la théorie de la génération spontanée chère à ses convictions matérialistes. Ce fut cependant de ses contacts avec un éminent physiologiste du temps, Charles Robin, que naquit « *L'homme à l'oreille cassée* », paru en 1861. Par ce savant, About apprit que de petites bestioles comme les rotifères peuvent être desséchées et survivre longuement, poursuivre une existence léthargique jusqu'à ce qu'un contact humide les ranime : « Pourrait-on de même dessécher un homme, en faire une momie vivante » demanda-t-il, à ce qu'il paraît. « Théoriquement oui... » répondit Charles Robin en précisant qu'il ne voyait pas possible la réalisation de cette virtualité. Il n'en fallait pas davantage à l'écrivain pour créer la sensationnelle aventure de Pierre-Victor Fougas, jeune colonel de la Grande Armée, momifié lors de la retraite de Russie après intervention d'un médecin-inventeur allemand et « réveillé » sous le Second Empire à Paris, où un jeune ingénieur l'a ramené dans ses bagages.

Le succès de ce livre fut tel que l'auteur récidiva l'année suivante avec « *Le nez d'un notaire* », où un thème d'histologie chirurgicale lui sert de prétexte à une sorte de facétie moralisante. Un jeune notaire mondain a, pour une fille, un duel au cours duquel il a le nez coupé. Un grand médecin s'offre à réparer le malheur par une greffe de tissus humains dont il trouve un prêteur ou plutôt un vendeur en la personne de l'Auvergnat Roumagné. Après une ligature chirurgicale du nez du notaire au gras du bras de Roumagné, qui dure un mois et leur vaut de se prendre en haine, le premier voit sa jeune et digne figure réparée et se croit délivré à tous points de vue. Mais quand le porteur d'eau s'enivre, le nez du notaire tourne à la pivoine, quand il est malade le nez pâlit et s'amenuise, et ainsi de suite. Cet appendice, enfin, disparaîtra de lui-même quand un accident aura fait perdre à Roumagné le bras d'où avait été tirée cette chair nasale pour le notaire qui se fera une raison, la remplacera par un postiche orthopédique et n'en sera point plus malheureux.

Pour être moins « resté » peut-être que « *L'homme à l'oreille cassée* », « *Le nez d'un notaire* » n'en eut pas moins un durable succès qu'expliquent ses traits de satire sociale, facile mais

brillante. En revanche, « *Le cas de M. Guérin* » est à peu près oublié de nos jours. Il faut avouer qu'ici le merveilleux scientifique tourne d'emblée et en totalité à la farce, on peut même dire à la grosse farce. Dédié au physiologiste Charles Robin, ce petit roman conte l'histoire d'un brave garçon élevé par sa mère de façon efféminée, qui connaît à partir de l'adolescence des saignements (de nez) périodiques, que l'on marie avec force recommandations et qui finit par se révéler porteur d'un enfant à naître ; celui-ci verra le jour, au terme des délais habituels, grâce à une manière de césarienne. Encore qu'il ait fait appel à certaines hypothèses ayant eu quelque crédit en son temps, sur les apports biologiques respectifs du père et de la mère dans la reproduction, l'auteur du « *Cas de M. Guérin* » n'a manifestement visé qu'à la fantaisie gratuite et d'un comique parfois douteux. Seul le style aisé, limpide, aimablement ironique sauve cette œuvre, mais l'oubli où elle a sombré n'en est pas moins compréhensible et assez normal. En revanche, « *L'homme à l'oreille cassée* » et « *Le nez d'un notaire* » font apparaître About comme un précurseur nullement méprisable de la science-fiction. Bien sûr, dans un cas comme dans l'autre, l'apport scientifique est assez léger et singulièrement révocable en doute, mais nous n'en sommes plus (malheureusement peut-être, ou parfois !...) à discuter de la validité scientifique de base des S. F. Au reste, on pourra toujours faire valoir qu'étendant arbitrairement à l'organisme humain des pratiques horticoles, About a pressenti les réussites de la chirurgie esthétique. Mais ce qui est surtout à retenir, ce sont les situations étranges et plaisantes, les figurations sociales, les allégories verveuses et piquantes qu'il fait découler de ses faciles emprunts à la biologie et la pathologie. Il va de soi que, modernisant le thème légendaire du « long sommeil », « *L'homme à l'oreille cassée* » trouve tout son intérêt dans sa critique, même frivole, du Vitalisme, dans la brusque confrontation de deux périodes bien caractéristiques de l'évolution sociale de la France correspondant en gros au premier et au deuxième Empire, dans le drôlatique ambigu de cet aïeul ayant au choix vingt-quatre ou soixante-dix ans qui tombe amoureux de sa petite-fille inconnue. De même, satire à peine voilée de la grosse bourgeoisie impériale, « *Le nez d'un notaire* » prétend donner des bases positives, organiques à une vaste leçon de solidarisme que d'aucuns jugeront simpliste et appuyée. On pourra certes faire grief à ces livres de leur scepticisme bien d'époque et de leur positivisme partisan et sans profondeur ; on pourra faire grief au « *Nez* » de répliques et attitudes vaudevilesques, d'un moralisme banalement souriant et à « *l'Oreille* » de ne point spéculer sur la nature de l'écoulement du temps et ses grandes répercussions, ni sur le drame de la « résurrection » dont l'auteur — malgré la disparition finale de son héros — n'a guère vu que les côtés anecdotiques, bourgeois et comiquement anachroniques. Il n'empêche que malgré un certain conventionnel de caractères et de situations(dont en vérité on n'est jamais sûr que l'auteur soit prisonnier), malgré le vieillissement des doctrines invoquées comme des mots d'esprit, tout cela garde un charme malicieux et prenant. Et puis, il nous paraît évident — surtout si l'on replace dans leur époque littéraire ces écrits échelonnés entre 1861 et 1864 — qu'Edmond About a contribué sensiblement, quoique peut-être inconsciemment, à donner au récit de merveilleux scientifique son impulsion autonome. Avec lui, il se sépare nettement du conte fantastique, ce qui n'avait guère encore été le cas jusqu'alors, même avec Balzac. Plus d'une fois, se font sentir dans les trois romans considérés ici (1) des possibilités de fantastique proprement dit et même des influences hoffmannesques ou poësques : qu'on songe à ce bout de nez coupé qu'emporte un chat survenu juste à point et à ces étranges relations se transmettant de la chair, de la personne de Roumagné à son fragment détaché qui vit sur un autre

---

(1) Nous délaissons évidemment l'essai progressiste romancé d'économie rurale qu'est au fond *Maître Pierre*, le livre d'About ayant provoqué les critiques de Barbey qui, si on les suivait aujourd'hui, feraient rejeter l'œuvre entière de Pierre Hamp, maints romans de Paul Adam et André Maurois, *... Et l'acier fut trempé*, etc.

être; qu'on songe aux ténébreux développements que fait entrevoir le cas du colonel Fougas, mort-vivant et rival involontaire de celui qui doit être son petit gendre et aussi aux cauchemaresques frayeurs des Meiser, les cupides et superstitieux héritiers du Herr Doktor qui avait sauvé la vie à Fougas par dessication. About, tant en raison de son incroyance philosophique qu'en raison de son esprit rieur et sans vraies complications, ne s'abandonne jamais à une telle orientation, dédaigne tout surnaturel, tout phantasme, comme tout effet complexe et terrible, tout aboutissement « noir ». Mais il se rattrape — et à vrai dire sans lourdeur — par les explications matérielles, les visées à l'information empruntée aux plus sérieux physiciens, naturalistes et cliniciens, les effets d'intrigue, de psychologie ou — plus souvent — de polémique amusée qu'il en tire naturellement. Sans doute cette science ou plutôt cette fantaisie scientifique n'est mise qu'au service d'apologues moraux et politiques ou alors de la simple plaisanterie, à peine spirituelle dans « *Le cas de M. Guérin* ». Nous croyons néanmoins voir s'annoncer chez About les deux grandes voies qu'allait suivre en France l'emploi romanesque de la Science, voies qu'illustrent respectivement Zola et Jules Verne et dont J.-H. Rosny marquera la reconjonction. Nombre de prétentions du Naturalisme peuvent se déceler en germe dans les farces physiologiques de notre conteur; mais en même temps s'y annoncent une hardiesse d'extrapolations, des visées à dépasser imaginativement l'actualité scientifique pour évoquer telle grande aventure individuelle ou sociale, un désir de voir relayer ou concrétiser la Fable par l'intelligence technique qui, pour bien timides et limités encore, s'épanouiront ensuite, non seulement dans les « *Voyages extraordinaires* », mais chez Wells, Conan Doyle, André de Lorde, Pawlowski et jusque chez Maurois et Heinlein, sans oublier au passage cet « anti-About » par excellence que fut Villiers de l'Isle-Adam. Et nous ne croyons rien soustraire à l'admiration que leurs auteurs nous inspirent lorsqu'en lisant « *Les mains d'Orlac* » de Maurice Renard, nous voyons se profiler le nez du notaire L'Ambert, comme en lisant « *Le nouveau Lazare* », de Noëlle Roger, ou « *Le lendemain de la machine* », de Rayer, nous entendons sacrer le colonel Fougas au sortir de son sarcophage à l'allemande.



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par JACQUES BERGIER, ALAIN DORÉMIEUX, GÉRARD KLEIN et I.-B. MASLOWSKI

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

« *Un bruit de guêpes* », par Jean Paulhac (Denoël). — Dans son premier ouvrage d'A. S., l'auteur de « *Bons élèves* » et de « *Nous n'avons pas demandé à vivre* » nous conte l'histoire de Georges Vincent qui, dès son plus tendre âge, fascine les animaux et fait preuve d'étonnantes facultés intellectuelles, en même temps que d'un étrange sens prémonitoire. Georges est-il un enfant comme les autres ? Son professeur soupçonne qu'il n'en est rien, mais le jeune Vincent qui « sent » l'ennemi, s'arrange pour le faire interner. Et il se débarrasse de même d'un de ses camarades, Steinberg, à qui il aura eu, un jour, la faiblesse de confier qu'il n'est pas humain mais, sous l'apparence d'un homme, une créature Krol, race d'insectes géants d'un autre monde qui prépare la colonisation de la Terre. Mais tout Krol qui est, Vincent a certaines réactions humaines et, le moment venu, il n'hésitera pas à trahir les siens, en faisant le sacrifice de sa vie pour sauver ses frères adoptifs.

Ce résumé succinct ne donne qu'une idée imparfaite du très beau roman de Jean Paulhac, dont je ne regrette qu'une chose — c'est qu'il soit un peu court — 170 pages seulement. Anticipation scientifique ? Oui, en un sens. Mais aussi et surtout une très belle étude psychologique de ce Georges Vincent qui, d'avoir été au contact des hommes et d'avoir ressenti certaines de leurs émotions, en vient à devenir un des leurs.

« *Un bruit de guêpes* » est complété par cinq contes et nouvelles dont j'ai particulièrement aimé « *Aboule tes tripes* », brève mais cruelle satire du racisme et de la ségrégation, et « *De la musique avant toute chose* » où nous voyons un savant traduire en couleurs, à l'usage de créatures d'un autre monde, le 2e *Concerto brandebourgeois* de J.-S. Bach. Sans oublier, certes, la très poétique « *Machine à faire des mondes* » ni l'ironiquement amer « *Demain j'irai vers les étoiles* ».

« *La peur géante* », par Stefan Wul (Fleuve Noir). — Nous sommes en 2157. L'humanité est parvenue à un stade avancé de la civilisation, le Sahara est devenu une oasis géante et la Méditerranée a plus ou moins été desséchée. Et soudain, un phénomène : l'eau refuse de geler, puis les glaces polaires fondent et, envahissant les Continents par le Nord et par le Sud, sont sur le point de submerger l'humanité. Mais les savants sont là qui veillent et qui découvrent que les responsables de ces malheurs sont les Torpèdes, créatures qui vivent au fond des océans et que les transformations que l'homme a fait subir au globe menacent dans leur existence. La lutte s'organise, dure, implacable. Inutile de dire que les Hommes triompheront, non sans peine, d'ailleurs.

Ce quatrième roman de l'auteur de « *Niourk* » m'a semblé moins réussi que les précédents — Wul a-t-il été obligé d'écrire un *space-opera*, alors qu'il faisait de la si bonne A. S. à l'état pur ? Néanmoins, malgré ce reproche, j'avoue que je ne me suis jamais ennuyé à la lecture de cette « *Peur géante* » que je recommande volontiers aux lecteurs habituels de la collection, mais en exprimant la crainte que les autres, les « sophistiqués », ne la trouvent un peu facile.

« *Créatures des neiges* », par Jimmy Guieu (Fleuve Noir). — A l'occasion de l'Année Géophysique Internationale, une expédition est organisée dans les Andes pour percer entre autres, le mystère des Ukumar Zupai, équivalents sud-américains des abominables Hommes des Neiges de l'Himalaya. Car n'a-t-on point découvert que des savants, faits prisonniers par ces derniers, revenaient munis d'un minuscule émetteur-récepteur greffé dans le

cerveau et s'entretenant dans une langue bizarre n'ayant aucune consonance humaine ? Le mystère sera résolu, non sans pertes en vie, et l'auteur en profitera pour égratigner au passage un brav' général pour qui la fuite des créatures maîtres des Ukumar Zupai avait été motivée par la crainte de... la bombe H.

Un roman de Guieu se lit toujours avec intérêt. Celui-ci n'échappe pas à la règle. Mais je l'eusse préféré un peu moins « Aventures », un peu plus S. F.

I. B. M.

●

FANTASTIQUE

C'est le grand nom de Jorge Luis Borges qui domine les dernières publications dans le domaine du fantastique. « *Les Temps Modernes* » de juin ont publié un extraordinaire texte du grand écrivain argentin : « *L'Aleph* ». En même temps, Gallimard a fait paraître un recueil d'essais de lui : « *Enquêtes* ».

Comment définir « *L'Aleph* » ? Suivant le point de vue, on peut décrire ce texte comme une nouvelle de science-fiction, un essai, ou même simplement une histoire d'amour et de désespoir. C'est en tout cas un des plus beaux textes fantastiques qui aient été écrits, qui devrait figurer en tête de toutes les anthologies du genre. On se demande parfois, à voir la production actuelle, si la science-fiction pourra jamais devenir un genre littéraire. « *L'Aleph* » en administre brillamment la preuve.

Quant à « *Enquêtes* », c'est un recueil d'essais aussi extraordinaire dans son genre que l'étaient, dans le domaine de la nouvelle, les deux précédents ouvrages du même auteur, également publiés chez Gallimard : « *Fictions* » et « *Labyrinthes* », Jorge Luis Borges a un sens admirable du fantastique. Comme Lovecraft, il est essentiellement matérialiste. Mais cela ne l'empêche pas d'admettre comme possibles des réalités fantastiques absolument extraordinaires, tel le palais fantôme de Kubla Khan qui peu à peu est en train de devenir une réalité.

J. B.

●

Dans une Italie indéterminée, mais qu'on devine méridionale, et à une époque vague qui pourrait être le milieu du XIXᵉ siècle, un jeune homme rend visite un soir à des parents villageois... quand tout d'un coup au milieu de la conversation il se sent observé. Dehors, il aperçoit « *deux yeux noirs, dilatés et sauvages* », qui le regardent fixement. L'instant d'après une jeune fille entre. Le jeune homme l'admire, parcourt son corps du regard, et... « *au lieu d'une fine cheville et d'un pied gracieux* », il voit « *pointer sous la jupe de la jeune fille deux pieds fourchus de chèvre, des pieds certes d'un galbe élégant, mais qui n'en étaient pas moins secs et ligneux et qui s'abritaient sous la chaise* ».

C'est là le début d'un roman de Tommaso Landolfi : « *La pierre de lune* » (La pietra lunare), traduit de l'italien (avec intelligence) par Michel Arnaud (Gallimard). Petit roman hors du temps, bizarre et séduisant, dont le baroque plonge aux sources de ce fantastique *nocturne* qui est une forme séculaire du merveilleux — ce fantastique où une belle jeune fille-monstre entraîne un jeune homme transi vers un monde en dehors où s'accomplissent d'insolites sabbats sous la pleine lune. On songe en le lisant à l'esprit de certains contes de Pieyre de Mandiargues, notamment ce pétrifiant chef-d'œuvre qui a nom « *L'étudiante* ». Mais Tommaso Landolfi ne s'est pas borné à invoquer le surnaturel. Il décrit aussi, avec le réalisme pittoresque des auteurs de vieilles estampes, le détail des mœurs villageoises, d'où le sous-titre donné à son livre : « *Scènes de la vie de province* ».

Ce double plan, folklorique et fantastique, communique au roman un ton alternativement léger et mystérieux, qui illustre l'opposition entre la vie diurne et la vie nocturne, le monde solaire et le monde lunaire. La nuit et la lune sont magiques. C'est la nuit que les étranges filles-bêtes s'assemblent et rôdent dans la montagne, là où se perpétuent les sortilèges. Et c'est la lune, « soleil des loups » inscrit par Mandiargues, déjà cité, au frontispice d'un de ses recueils, qui fait luire leurs yeux et leurs dents, et battre leur sang dans

leurs veines. En compagnie de Gouroue, la fille-chèvre, la chèvre-garoue, la « véragne », le jeune Giovancarlo vit une aventure à la fois féerique et picaresque au long d'une nuit qui semble éternelle. Mais le matin monte enfin, les ombres se dissolvent et les créatures s'en vont dans le brouillard de l'aube. Il ne reste au cœur du jeune homme qu'un peu de poudre aux yeux, et à celui du lecteur que le regret de n'avoir pas une Léonor Fini pour immortaliser Gouroue, avec un visage pareil à celui réfléchi par l'eau dans le tableau « *Au bout du monde* », et un corps de rêve tel que l'écrivain nous le dépeint :

« La ligne d'attache des deux natures ne présentait rien de particulier ; tout au plus la toison était-elle légèrement relevée et détachée sur le bord, comme si la partie féminine de ce corps avait été une blanche pulpe de fruit émergeant à moitié d'une coque velue. Peut-être n'était-ce là qu'une impression due à quelques poils retournés vers le haut, car l'ensemble du pelage était orienté vers le bas et n'affectait nullement, en substance, la ligne des hanches ; cette toison, pourtant, avait quelque chose de la rigide consistance que devait avoir l'écorce des arbres sur le corps des dryades. Pour nous résumer par une image exhaustive et compréhensible par tous, la jeune fille portait ses appendices caprins comme les sirènes leur queue ; et c'est sans remords que l'on fait appel à cette image, et aussi sans nuire à la précision, car il n'est personne qui, le voulant, n'ait vu une sirène. »

A. D.

●

« *L'envers du masque* », par Kurt Steiner (Fleuve Noir). — Une jeune archéologue anglaise, Lydia Graham, revit, en traduisant des tablettes assyriennes, l'existence de Hutsuri, jeune épouse arménienne, faite prisonnière par les Assyriens, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Les destinées des deux femmes se confondent jusqu'à en devenir une seule et Lydia-Hutsuri périra tragiquement après s'être rendu compte qu'elle portait malheur à tous ceux qu'elle approchait.

L'ouvrage appartient davantage au genre « fantastique » qu'au genre « angoisse ». L'auteur semble bien documenté sur l'époque qu'il nous décrit, mais ne nous communique pas ce sens de terreur que dégageaient ses précédents romans. Si vous voulez frissonner lisez plutôt un des nouveaux Frankenstein du Fleuve Noir. Si, en revanche, vous ne détestez pas l'Histoire Ancienne, il n'est pas exclu que ce livre vous plaise. Car les descriptions sont très, mais très réussies.

I. B. M.

●

HORS SERIE

Après « *Les animaux dénaturés* », Vercors s'est interrogé à nouveau sur la nature de l'homme dans son dernier roman (il faudrait dire : « conte philosophique ») : « *Colères* » (Albin Michel). Mais alors que, la dernière fois, il s'était attaché au caractère biologique de l'homme, il s'intéresse maintenant à son aspect social, comme on va le voir.

Connaissez-vous une entité formée de milliers d'êtres individualisés et dépendants, menant leur vie propre et s'émouvant au rythme de leurs propres rêves ? Une entité dont l'intégration soit presque parfaite, au sein de laquelle le moindre divorce entraîne la souffrance, sinon la mort, et le bref intervalle de la conscience avivée par la douleur. Certainement, répond Vercors, puisque vous êtes l'une de ces entités, puisque chaque être humain est, en fait, une société de cellules, une sorte de dieu puissant et ignorant du sort individuel de chacun des êtres élémentaires qui le composent. Et cette société se régit elle-même, plus ou moins bien, presque sans interventions de notre part ; ses invasions ont nom maladie, ses révoltes, démence. Ne pouvons-nous plonger dans ce monde interne et y introduire de l'ordre, un ordre total et, en une certaine façon, « divin », et y retrouver en même temps la paix de nos origines, la fin de cette longue angoisse qui a nom conscience et qui provient de cette interminable dichotomie entre les entités que nous sommes et leurs composants élémentaires ?

C'est ce à quoi s'essaie l'un des héros de Vercors. Et il réussit. Il

découvre ou redécouvre la somptuosité des fleuves de sang et des falaises vivantes dont nous sommes faits, et la moiteur tranquille de la vie. Mais il y a un écueil dans ce voyage au bout de soi-même. La solitude. Et la solitude engendre l'inconscience. On ne peut pénétrer ainsi que sa propre multiplicité. Plus exactement on se trouve enfermé dans cette multiplicité limitée qu'est un corps humain.

Alors que l'être humain est en une autre façon un être social. Il appartient à son tour à un ensemble plus vaste que lui, composé de milliers de ses semblables, qui vit de sa vie propre et possède sans doute sa conscience propre. L'être humain ne saurait se concevoir isolé, ou il cesserait d'être humain, et le retour à ses origines, qu'il pourrait tenter en forçant les arcanes de ses cellules, ne serait qu'une régression. Peut-être les civilisations destinées à naître et à mourir, à se rencontrer, à se compléter, pourquoi pas à s'aimer, à dépasser leurs solitudes propres en se comprenant les unes les autres, sont-elles ces êtres plus qu'humains ?

D'où l'importance du sentiment social. Il ne saurait y avoir d'individualistes. Nos possibilités mentales ne se développent qu'au contact des autres humains. Un homme isolé est un homme perdu, ou pire encore, un homme sans destin. Et le problème de nos civilisations c'est précisément d'être consciemment et volontairement collectives. Celles qui forcent les hommes à l'isolement, qui n'est pas solitude, et l'individualité, qui n'est pas la personnalité, sont bien près de se condamner à mort ; le cancer n'est pas seulement une dégénérescence biologique ; sur un autre plan, il peut être sociologique.

Il est intéressant de comparer cette thèse avec certains romans anglo-saxons, dont les auteurs partis de prémisses fort différentes tirent des conclusions semblables. Qu'il s'agisse de Clarke avec « *Les enfants d'Icare* », de Sturgeon et de ses « *Plus qu'humains* » ou de Stapledon et de ses « *Last and first men* », le problème essentiel semble bien être celui du dépassement de la solitude par l'intégration au sein d'un être social, intégration consciente et organique, infiniment plus réelle que toutes celles que l'organisation systématique et imposée peut proposer. Sans doute est-ce le véritable problème que nos sociétés auront à résoudre si elles veulent survivre. Il nous faut désormais condamner les chasseurs solitaires, non pas dans la mesure où ils sont différents, mais dans celle où ils ne font pas profiter leurs semblables de l'expérience de leur différence. Il nous faut penser « social » au sens le plus large du terme. De tout temps, les conséquences des entreprises humaines ont été collectives ; maintenant, jusqu'à leurs moyens le sont.

On voit que ce roman pourrait être un essai. C'est par là précisément qu'il répond à la définition des meilleurs romans de science-fiction. Les possibles qui y sont analysés passionneront sans doute les amateurs de fantastique moderne. Il serait bon que les détracteurs du genre se rendent compte qu'il se peut trouver dans un livre de fantastique moderne plus de sens que dans bien d'autres plus prisés. Et qu'on ne dise pas que « *Colères* » n'a rien à voir avec la science-fiction. Je ne crois pas qu'il existe à l'heure actuelle de livre où la complémentarité de la science et de l'imagination soit mieux assurée. C'est au travers d'œuvres semblables que les mots accolés de science et de fiction, tellement dévalorisés, retrouveront un peu de leur signification et de leur force première.

G. K.

•

« *L'île sous cloche* » (Enez Ar Rod), par Xavier de Langlais (Aux Portes du large), traduit du breton par l'auteur. Ecrit en breton en 1940-1942, adapté en français en 1944-1945, ce roman me parvient avec douze années de retard. Anticipation scientifique ? Roman fantastique ? Ni l'un ni l'autre, en vérité. Disons plutôt une satire poétique d'un monde de l'avenir, où tout est basé sur la spécialisation à outrance, la spécialisation allant jusqu'à l'extrême limite de l'absurde. Par la richesse de son imagination, par l'élégance de sa langue, cette « *Ile sous cloche* » m'a fait parfois penser au « *Jardin des supplices* », d'Octave Mirbeau ; à d'autres moments, il m'a semblé retrouver un Jorge Luis Borges — narration un peu touffue, symbolisme,

ironie cruelle... L'histoire ? Eh bien, elle concerne une charmante jeune femme. Liliane, aussi sensée que vous et moi, et qui, à la suite d'un naufrage, se retrouve dans cette fameuse « *Ile sous cloche* » où, sous les apparences d'une logique impeccable est établi un régime qu'on ne saurait qualifier que de démentiel.

Curieux roman, ma foi, que vous aurez sans doute quelque peine à vous procurer mais dont je suis heureux d'avoir parlé, car Xavier de Langlais ne devra pas être oublié le jour où l'on écrira une Histoire de l'A. S. française.

I. B. M.

•

Dans la collection où ont déjà paru « *Le poids d'un oiseau* », de Lise Deharme, « *La géométrie dans la terreur* », de Jacques Sternberg et « *Les messagers clandestins* », de Marcel Béalu, François Valorbe a publié « *La vierge chimère* », recueil des textes d'inégales valeurs, mais dont un au moins est étonnant : « *Au pays viride* », description du pays où la nutrition est une fonction honteuse.

Le sujet n'est pas entièrement nouveau ; Richard Matheson l'a traité sous une autre forme dans une de ses nouvelles non traduites en français. Mais le texte de François Valorbe vaut par une verve, un luxe de détails, une richesse de trouvailles dans le domaine du fabuleux et du saugrenu qui en font une des meilleures évocations d'un monde « à l'envers ». L'utopie y a le mordant d'un Swift exacerbé.

On retrouve le même ton, poussé jusqu'à l'incongru, dans un texte plus court : « *Le restaurant pontifécal* », ainsi qu'un sens du bizarre « énorme » dans le morceau qui donne son titre au recueil : « *La vierge chimère* ». Le reste est de moindre intérêt, bien que rien n'y soit insignifiant. L'ouvrage attirera les collectionneurs de littérature bizarre.

A. D.

•

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

Plon nous présente aujourd'hui un livre écrit en commun par deux de « nos » auteurs : « *De l'Atlantide à l'Eldorado* », par Willy Ley et L. Sprague de Camp. Willy Ley est, on le sait, l'expert n° 1 du monde en matière de fusées. Mais il n'est pas que cela. C'est un homme d'une grande culture tout particulièrement intéressé par l'histoire des sciences.

Quant à L. Sprague de Camp, spécialiste mondialement connu en matière de brevets d'invention, expert de la Marine américaine pendant cette guerre, auteur d'un grand nombre de romans et de nouvelles de science-fiction, sa grande passion est la démolition des fausses sciences. C'est un peu le François le Lionnais d'outre-Atlantique.

Ces deux hommes éminents se sont réunis pour écrire sous ce titre, « *De l'Atlantide à l'Eldorado* », l'histoire définitive des pays légendaires. Voici l'Atlandide et les Voyages d'Ulysse et le pays du Prêtre Jean. Une érudition extraordinaire se mêle dans cet ouvrage à un grand sens du pittoresque, du mystère et de la poésie.

Souhaitons que l'on traduise bientôt un autre ouvrage de L. Sprague du Camp, « *Les continents perdus* », qui est aussi bon que celui-ci.

J. B.

•

POUR LES JEUNES

La mode est aux petites choses et aux petites gens. « *L'homme qui rétrécit* », de Richard Matheson a fait surgir du passé ses prédécesseurs dus aux plumes de Maurice Renard et de Marc Wersinger, déjà affairés à lutter contre des chats ou des araignées. On tourne, en ce moment même en France, un film où il est question d'un savant qui réduit sa fiancée aux dimensions d'une poupée et qui l'égare dans une de ses poches.

Toutefois, dans cette vague de miniatures, le petit peuple, les lutins, les elfes, petites personnes singulières et malignes, au demeurant industrieuses, semblaient bien avoir été injustement oubliées. Peut-être semblaient-elles trop calmes, en une certaine façon trop normales, trop quotidiennes, pour avoir droit au coup de trompette et de projecteur de l'actualité.

Mais voilà que l'oubli est réparé, et fort joliment réparé, par Mrs. Mary

Norton, avec son roman « *Les Chapardeurs* » (Plon).

Ces Chapardeurs, enfin, grands comme une petite souris, humains autant qu'on peut l'être, vivant dans les boiseries des demeures des hommes ou sous leurs planchers, n'ont pas d'inquiétudes métaphysiques. Ils ressemblent à de bons bourgeois anglais avec leur intérieur, leur thé, et leurs veillées. Ils vivent d'emprunter ; c'est-à-dire qu'ils s'aventurent hors de leurs retraites et qu'ils s'emparent de tous les menus biens abandonnés par les hommes. Vous ne savez pas ce que deviennent vos épingles de sûreté, vos allumettes, vos clés, vos bobines de fil, les bonbons dans les boîtes, les petits fours abandonnés sur un coin de table, voire les fonds de verres : la réponse est que les Chapardeurs doivent vivre, comme tout un chacun.

Nos Chapardeurs ont d'ailleurs une bien réjouissante conception des êtres humains. Ils estiment que ceux-ci existent pour les approvisionner. Ils considèrent l'espèce humaine avec une sorte de bienveillance non dénuée d'ailleurs d'une manière de pitié. Ils estiment qu'il serait préférable que l'espèce humaine soit un peu moins nombreuse, pourvu qu'elle satisfasse à leurs besoins tout en sauvegardant leur tranquillité.

Mrs. Mary Norton conte l'histoire d'une famille de Chapardeurs, composée de Pod, grand chapardeur devant l'Eternel, d'Homyly, réduction de ménagère, et de leur fille Arrietty, jeune personne accomplie. Cette famille entre en relation avec un garçon humain, et c'est pour elle le début d'une incroyable prospérité qui va malheureusement être sanctionnée de beaucoup d'aventures.

Le livre est peut-être écrit pour des enfants. Je n'en sais rien. Je sais seulement qu'il est amusant, frais, délicieux comme une longue et calme conversation, charmant comme une gentille broderie et que bien des grandes personnes aimeraient à être de nouveau des enfants. Je suppose que ce livre leur permettra d'accomplir ce saut dans le temps. Peut-on lui faire un meilleur compliment ? Signalons encore les dessins tout à fait amusants de Lars Bo et la traduction satisfaisante d'Anne Green.

G. K.

•

Si vous avez des enfants qui s'intéressent à la vulgarisation scientifique, faites-leur lire deux ouvrages édités par les Editions Gérard, dans la Collection Marabout-Junior : « *Pilotes pour demain* », de Jacques Pierroux, une étude de l'aviation à venir, et « *La course à l'uranium* », de J. Pierroux et G. Graindorge, dans lequel nous suivons les aventures d'une équipe de savants américains partis explorer le mystérieux Matto Grosso. Romans d'aventures, ces deux ouvrages, au style un peu facile, peut-être, ne s'en laissent pas moins lire avec intérêt — à condition évidemment que le sujet intéresse le jeune lecteur auquel ils s'adressent.

I. B. M.



SERVICE BIBLIO ÉTRANGER (Voir page 142)

A découper suivant le pointillé ou à recopier si vous ne voulez pas mutiler la revue.

BON DE COMMANDE

Titres commandés (encerclez les numéros correspondant aux livres désirés) :

1 3 4 5 6 8 9 11 12 13 14 15 16 17 20 21 23 26 27
28 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 47 48 49 50 51
53 54 55 59 60 61 62 63 65 66 67 68 69 70 71 73 74 75 76
77 79 / 80 81 82 83 86 87 88 89 90 91 93 94 95 97 99 102/103
105 106 114 119 120 124 131 132 135 136 / 137 138 139 140 141
142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156
157 158 159 160 161 162 163 164 165 166

Paiement par : mandat — chèque — chèque postal (PARIS-OPTA 1848-38)
(rayer les mentions inutiles).

Il n’est pas effectué d’envoi contre remboursement.

Nom : .... Adresse : ....

....

OPTA-SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ETRANGER, 96, rue de la Victoire, Paris-9[e].

Attention : **Seul le bon du mois est valable. N’envoyez pas de bons datant des numéros précédents. Vous risqueriez d’y porter commande de titres maintenant épuisés et qu’il nous serait impossible de vous faire parvenir.**

Si vous recopiez les titres commandés, n’oubliez pas de préciser pour quel service est faite la commande : service « Mystère-Magazine **» ou service «** Fiction **».**

A PROPOS DE L'AFFAIRE RENARD-MATHESON

Enquête en forme de débat *(Suite)*

Le point de vue de J.-J. BRIDENNE

Puis-je apporter mon modeste point de vue dans la controverse juridico-littéraire survenue autour de « *L'homme qui rétrécit* » (1). En vérité, je ne puis que partager l'opinion de nos amis jugeant que l'accusation de plagiat ne tient pas. Le thème initial est sans doute le même chez Matheson et Maurice Renard. Mais en somme, celui-ci n'était pas le premier à le romancer, ainsi que J. Van Herp et J. Bergier l'ont déjà souligné. Quant aux développements respectifs, ils sont très différents et, dans leur évidente différence, non moins attachants l'un que l'autre. Comme Alain Dorémieux l'a signalé, le roman de Matheson rappelle beaucoup moins « *L'homme chez les microbes* » que « *La chute dans le néant* ». Je ne voudrais bien sûr pas parler à ce propos d'un plagiat de Matheson, mais je pense qu'on peut se poser la question alors qu'elle ne se pose pas pour le livre de Maurice Renard (littérairement supérieur, du reste, à « *La chute dans le néant* »). Mais pour aller au fond de ma pensée, je ne suis pas fâché (si fallacieuse et peu justifiable soit-elle) de cette accusation portée contre « *L'homme qui rétrécit* ». Car elle oblige à redécouvrir « *Un homme chez les microbes* » (et aussi « *La chute dans le néant* »), à se souvenir de M. Renard et, d'une façon générale, à se souvenir que les sujets dont il est tant fait honneur aux actuels auteurs de S.F., surtout lorsqu'ils sont américains, ont été connus et, sinon toujours, du moins parfois, traités mieux, par des prédécesseurs français. *Ad augusta, per augusta...*

Une communication de Ralph MESSAC

Régis Messac, mon père, étant mis en cause par deux arbitres du débat Renard-Matheson, je ne saurais me montrer moins bon fils que M. Rémi Renard, et me sens dans l'obligation morale de faire une brève mise au point.

D'abord, n'en déplaise à mon ami Jacques Bergier, « *Micromégas* » n'est pas la thèse de doctorat ès lettres de Régis Messac (celle-ci était consacrée au Detective-Novel, et la thèse complémentaire à Edgar Poe) mais l'un des éléments d'une thématologie de la S. F., le seul paru. D'autres éléments : « *Les romans de l'homme singe* » (où M. Renard a sa place avec le Dr Lerne), « *Les premiers voyages dans la lune* » et « *L'homme invisible* » étaient terminés avant sa mort. Ils n'ont jamais paru et sont aujourd'hui un peu dépassés.

Néanmoins la lecture de « *Micromégas* » aurait suffi à faire hésiter M. Rémi Renard, car il aurait vu que le sujet choisi par son père était assez ancien, avait été maintes fois repris, et que l'on pourrait tout au plus parler de « remake », mais point de plagiat.

D'ailleurs, je m'étonne que personne n'ait cité le roman, que je juge excellent, de Jacques Spitz « *L'homme élastique* », que les ayants-droits de Maurice Renard n'aient jamais songé à poursuivre Jacques Spitz, ce qui aurait cependant été plus facile, les tribunaux étrangers n'ayant pas à intervenir.

De toute façon, je remercie MM. Jan Van Herp et Jacques Bergier qui n'ont pas oublié l'œuvre de Régis Messac.

En dernière heure, nous recevons une lettre d'Anthony Boucher, rédacteur en chef de notre édition américaine, à propos de cette controverse, ainsi qu'une communication de M. Rémi Renard lui-même, fils de l'écrivain, et destinée à y mettre fin. Nous les publierons dans notre prochain numéro.

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 45.

SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ÉTRANGER

(Livres en langue anglaise)

Nous vous rappelons que :
1° Les frais d'envoi et de recommandation sont compris dans les prix;
2° Le paiement se fait à la commande (voir bon page 140).

ATTENTION

Pour des raisons de réorganisation intérieure, nous sommes contraints d'interrompre à partir du 15 novembre ce service. Nous prions tous nos clients désireux d'en profiter encore de se hâter de commander, car aucune vente ne sera plus effectuée passé cette date.

TITRES DISPONIBLES

(Entre parenthèses, le numéro de « Fiction » où a paru la notice de chaque ouvrage.)

ROMANS DE S. F.

154 **PLANET OF NO RETURN (46).** Poul Anderson. **310 F**
(Couplé avec le 153.)

94 THE CURRENTS OF SPACE **(39).** Isaac Asimov. **220 F**

106 JACK OF EAGLES **(41).** James Blish. **230 F**

39 TWILIGHT OF REASON **(31).** Jonathan Burke. **190 F**

18 **EARTHLIGHT (29).** Arthur C. Clarke. **310 F**

62 **PRELUDE TO SPACE (34).** Arthur C. Clarke. **310 F**

151 CYCLE OF FIRE **(46).** Hal Clement. **310 F**

146 **TOMORROW AND TOMORROW (45).** Hunt Collins. **310 F**

80 CONTRABAND ROCKET **(37).** Lee Correy. **310 F**
(Couplé avec le 79.)

44. HERO'S WALK **(32).** Robert Crane. **310 F**

149 **THE MAN WHO MASTERED TIME (45).** R. Cummings. **310 F**
(Couplé avec le 148.)

82 **EXILES IN TIME (37).** Jon J. Deegan. **190 F**

103 THE WORLD JONES MADE **(40).** Philip K. Dick. **310 F**
(Couplé avec le 102.)

137 **THE MAN WHO JAPED (44).** Philip K. Dick. **310 F**
(Couplé avec le 136.)

35 BEYOND EDEN **(31).** David Duncan. **310 F**

75 DARK DOMINION **(36).** David Duncan. **310 F**

148 OVERLORDS FROM SPACE **(45).** J. Kelleam. **310 F**
(Couplé avec le 149.)

12 THE SECRET MASTERS **(29).** Gerald Kersh. **310 F**

79 FORGOTTEN PLANET **(37).** Murray Leinster. **310 F**
(Couplé avec le 80.)

145 SPACE TUG **(45).** Murray Leinster. **225 F**

8 PLANET OF THE DREAMERS **(28).** John D. MacDonald. **220 F**

61 **SPACEWAYS (34).** Charles Eric Maine. **230 F**

77 **THE BRIGHT PHOENIX (46).** Harold Mead. **310 F**

93 **THE BIG BALL OF WAX (39).** Stephen Mead. **310 F**

5 BRING THE JUBILEE **(28).** Ward Moore. **310 F**

153 **STAR GUARD (46).** Andre Norton. **310 F**
(Couplé avec le 154.)

45 SEARCH THE SKY **(32)** Pohl et Kornbluth. **310 F**

65 GLADIATOR-AT-LAW **(36).** Pohl et Kornbluth. **310 F**

119 **SLAVE SHIP (43).** Frederik Pohl. **310 F**

155 **THE CASE AGAINST TOMORROW (46).** Frederik Pohl. **310 F**

17 UNDYING FIRE **(29).** Fletcher Pratt. **310 F**

76 NERVES **(36).** Lester del Rey. **310 F**

102 AGENT OF THE UNKNOWN **(40).** Margaret Saint-Clair. **310 F**
(Couplé avec le 103.)

23 THE METAL EATER **(29).** R. Sheldon. **190 F**

6 RIDERS TO THE STARS **(28).** Curt Siodmak. **310 F**

74 **WORLD AT BAY (36).** E. C. Tubb. **190 F**

136 **THE SPACE-BORN (44).** E. C. Tubb. **310 F**
(Couplé avec le 137.)

33 **THE TIME MASTERS (30).** Wilson Tucker. **220 F**

99 **THE CITY IN THE SEA (40).** Wilson Tucker. **230 F**

89 **TO LIVE FOREVER (36).** Jack Vance. **310 F**

96 **THE SPACE FRONTIERS (38).** Roger Lee Vernon. **220 F**

14 **MESSIAH (29).** Gore Vidal. **310 F**

63 **THE GIRLS FROM PLANET 5 (34).** R. Wilson. **310 F**

159 **GLADIATOR (46).** Philip Wylie. **310 F**

43 **RE-BIRTH (32).** John Wyndham. **310 F**

53 **OUT OF THE DEEPS (33).** John Wyndham. **310 F**

NOUVELLES DE S. F. (Recueils).

27 I, ROBOT (30).
Isaac Asimov. 655 F
54 NO TIME LIKE THE FUTURE (33).
N. Bond. 310 F
41 FAR AND AWAY (32).
Anthony Boucher. 310 F
4 EXPEDITION TO EARTH (28). Arthur C. Clarke. 310 F
69 REACH FOR TOMORROW (36). Arthur C. Clarke. 310 F
120 TALES FROM THE WHITE HART (43).
Arthur C. Clarke. 310 F
3 ASSIGNMENT ETERNITY (28).
Robert Heinlein. 220 F
11 THE MAN WHO SOLD THE MOON (29).
Robert Heinlein. 220 F
87 THE GREEN HILLS OF EARTH (38).
Robert Heinlein. 230 F
28 REVOLT IN 2.100 (30).
Robert Heinlein. 220 F
66 THE EXPLORERS (35).
C. M. Kornbluth. 310 F
40 AHEAD OF TIME (32).
Henry Kuttner. 310 F
51 NO BOUNDARIES (33).
Kuttner et More. 310 F
15 ANOTHER KIND (29).
Chad Oliver. 310 F
67 ALTERNATING CURRENTS (36). Frederik Pohl. 310 F
70 UNTOUCHED BY HUMAN HANDS (35).
Robert Sheckley. 310 F
59 CITIZEN IN SPACE (34).
Robert Sheckley. 310 F
21 CAVIAR (29).
Theodore Strurgeon. 310 F
105 E PLURIBUS UNICORN (41). Theodore Sturgeon. 310 F
131 A WAY HOME.
Theodore Sturgeon. 310 F
60 OF ALL POSSIBLE WORLDS (34). William Tenn. 310 F
88 THE HUMAN ANGLE (38).
William Tenn. 310 F
1 DESTINATION UNIVERSE (28). A. E. Van Vogt. 220 F
95 AWAY AND BEYOND (39).
A. E. Van Vogt. 220 F
114 TALES OF GOOSEFLESH AND LAUGHTER (42).
John Wyndham. 310 F

NOUVELLES DE S. F. (Anthologies).

144 ADVENTURES IN THE FAR FUTURE (45). 310 F
(Couplé avec le 143.)
49 ADVENTURES IN TIME AND SPACE (33). 800 F
156 MORE ADVENTURES IN TIME AND SPACE (46). 220 F
157 FRONTIERS IN SPACE (46). 220 F
135 NEW TALES OF SPACE AND TIME. 220 F
83 OPERATION FUTURE (37). 310 F
38 POSSIBLE WORLDS OF S. F. (31). 725 F
152 SIX GREAT SHORT NOVELS OF SCIENCE-FICTION (46). 310 F
68 STAR S. F. STORIES n° 1 (35). 310 F
42 STAR S. F. STORIES n° 2 (32). 310 F
34 STAR S. F. STORIES n° 3 (30). 310 F
48 STAR SHORT NOVELS (33). 310 F
150 STRANGE ADVENTURES IN SCIENCE-FICTION (45). 725 F
143 TALES OF OUTER SPACE (45). 310 F
(Couplé avec le 144.)
50 THE BEST S. F. STORIES (1st serie). (33). 655 F
61 THE BEST S. F. STORIES (2nd serie). (39). 725 F
132 THE BEST SCIENCE-FICTION STORIES (5th série). 800 F
147 THE END OF THE WORLD (45). 220 F
37 THE YEAR'S BEST S. F. NOVELS (31). 725 F
16 TO MORROW THE STARS (29). 220 F

FANTASTIQUE

47 THE OCTOBER COUNTRY (33). Ray Bradbury. 420 F
9 DARK GATEWAY (28).
Jonathan Burke. 230 F
139 THE SHIP OF ISHTAR.
Abraham Merritt. 310 F
158 THE METAL MONSTER (46). Abraham Merritt. 310 F
73 OUT OF THIS WORLD (36). 220 F
124 THE SECOND GHOST BOOK ANTHOLOGY (43). 270 F
142 THE CIRCUS OF DOCTOR LAO ET OTHER IMPROBABLE STORIES (45). 310 F

DOCUMENTAIRES

20 LIFE ON OTHER WORLDS (29). H. Spencer Jones. 310 F
97 THE UNKNOWN, IS IT NEARER? (39). Dingwall et Langdon-Davies. 310 F
138 THE SCIENCE BOOK OF SPACE TRAVEL. 310 F

HUMOUR

26 MONSTER RALLY (30).
Chas Addams. 1 550 F
71 MAD READER (35). 310 F
81 MAD STRIKES BACK (37). 310 F
90 INSIDE MAD (38). 310 F

THEATRE

36 THREE TIME PLAYS (31).
J. P. Priestley. 230 F

NOUVEAUX TITRES

159. GREEN ODISSEY. Philip Jose Farmer. (Ballantine.) **310 F.**

Le créateur du Père Carmody, dont vous lirez d'ailleurs de nouvelles aventures dans un des futurs numéros de « Fiction », *nous présente avec ce roman son œuvre la plus marquante à ce jour. Ceux qui ont lu* « Attitudes » *(n° 5) et* « La planète du dieu » *(n°s 33 et 34) ne seront certes pas étonnés des incontestables possibilités de ce nouveau venu dans la science-fiction, le seul jusqu'à présent, avec peut-être Philip K. Dick, à pouvoir revendiquer justement la place laissée vacante par Van Vogt depuis que celui-ci a délaissé l'anticipation.*

160. THE SHORES OF SPACES. Richard Matheson. (Bantam.) **310 F.**

Voici enfin le nouveau recueil de Matheson. Il y est en pleine forme ! Quel festival de paradoxes et d'idées bizarres, d'humour et de macabre ! Certaines des nouvelles de cette anthologie nous révèlent d'ailleurs des facettes peu connues mais fort attachantes du grand talent de l'auteur de « Je suis une légende ».

161. THE POWER. Frank Morton Robinson. (Bantam.) **310 F.**

Combinant le policier et la science-fiction, dans son premier roman du genre, Robinson joue avec une indéniable virtuosité du suspense et de l'action. Usant avec brio du thème difficile du surhomme, il parvient à nous captiver en nous contant par le menu l'enquête menée par un savant pour démasquer le collègue qu'il soupçonne d'être un danger fatal pour toute l'humanité. Une brillante réussite à l'actif de ce jeune auteur.

162. COSTIGAN'S NEEDLE. Jerry Sohl. (Bantam.) **220 F.**

Revoici de nouveau le thème des univers parallèles. Avec ce roman, Sohl nous démontre son remarquable métier de feuilletonniste, car il sait à la fois ménager une rigoureuse construction de l'intrigue et user largement de l'action. Un livre aisé à lire et idéal pour se délasser.

63. SCIENCE-FICTION TERROR TALES. (Pocket.) **310 F.**

Ce livre convaincra les sceptiques que la science-fiction, elle aussi, sans avoir recours aux vieilles ficelles de l'arsenal classique du fantastique, peut fournir à ses lecteurs un extraordinaire quotient de terreur. De Brown à Heinlein, en passant par Sturgeon et Bradbury, vous y retrouverez tous les grands noms du genre.

164. INVADERS OF EARTH. (Pocket.) **310 F.**

S'ils existent, tous les extra-terrestres devraient se procurer d'urgence cette anthologie qui pourrait sans conteste leur servir fort utilement de manuel du parfait envahisseur planétaire ! Ce livre est une nécessité pour tous les véritables amateurs, car les plus grands spécialistes y ont participé : Leinster, Van Vogt, Sturgeon, Russell, etc.

165. MEN AGAINST THE STARS. (Pyramid Books.) **310 F.**

Des premiers balbutiements de la navigation interplanétaire à la conquête de l'univers, cette anthologie étonnante nous dévoile une fresque complète et passionnante de l'essor de l'humanité vers les étoiles. Ce recueil est un tribut à la grande revue « Astounding Science Fiction », *où ont paru originalement tous les récits qui le composent sauf un. Sa publication a fait date aux U. S. A.*

166. DEEP SPACE. Eric Frank Russel. (Bantam. **210 F.**

Recueil des meilleures nouvelles de ce brillant écrivain, ce livre vous réserve des surprises de classe, qui démontrent assez les possibilités considérables de l'auteur. Grand spécialiste du space-opera de grande cuvée, nul ne s'entend mieux que lui à créer des êtres invincibles qu'il prend ensuite plaisir à démolir scientifiquement devant le lecteur ébahi !



AVIS IMPORTANTS

En raison des nouvelles lois sur les changes, frappant les importations, toutes les commandes nécessitant un réapprovisionnement verront leur montant automatiquement majoré de 20 %. En outre, en raison des nouveaux tarifs postaux, **tous les prix sans exception** mentionnés dans nos listes de ce mois doivent être augmentés de 30 F à la commande (exemple : un volume de 310 F devra être payé 340 F, etc.). Nous nous excusons auprès de nos clients de ces augmentations qui nous sont imposées.

Dépôt légal : 4e trimestre 1957. — *Le Gérant :* M. Renault.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.